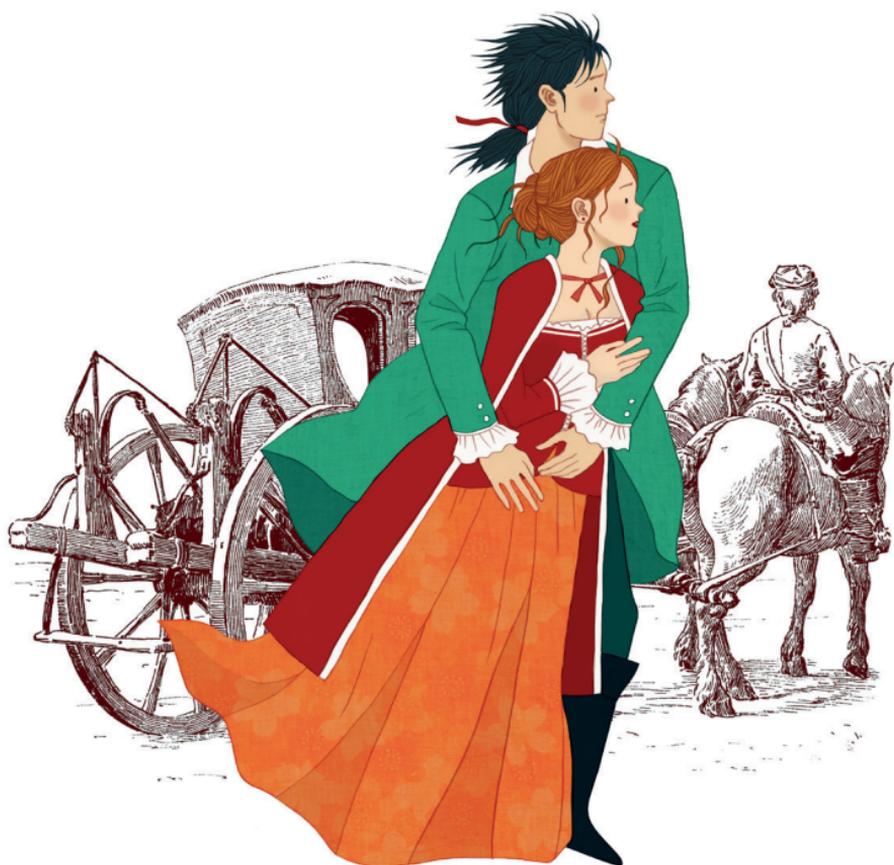


LIRE LES
CLASSIQUES

ABBÉ PRÉVOST

Manon Lescaut



*Histoire du chevalier des Grioux
et de Manon Lescaut*

Le texte est annoté par Frédérique Parsi.

Conception maquette : Pierre Taillemite

Illustration de couverture : Mélanie Kochert

Relecture : Catherine Lainé

Réalisation : Nord Compo

Crédit photographique : p. 11 Bis/Ph. coll. Archives Bordas

© BORDAS/SEJER, 2022

ISBN 978-02-4-733910-7

ABBÉ PRÉVOST

*Histoire du chevalier
des Grieux et de Manon
Lescaut*

 **bordas**
éditeur

SOMMAIRE

Avis de l'auteur	7
Première partie.....	13
Deuxième partie.....	101

AVIS DE L'AUTEUR DES *Mémoires d'un homme de qualité*¹

Quoique j'eusse pu faire entrer dans mes Mémoires les aventures du chevalier des Grieux, il m'a semblé que n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouverait plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur
5 aurait interrompu trop longtemps le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances qui la rendraient pesante et embarrassée. C'est le précepte d'Horace² :

10 *Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici
Pleraque differat, ac præsens in tempus omittat*³.

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité⁴ pour prouver une vérité si simple ; car le bon sens est la première source de cette règle.

1. **Homme de qualité** : homme de haute classe sociale ; ici, le marquis de Renoncour, personnage fictif qui se présente comme l'auteur et le narrateur de *Mémoires*, dont *l'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* constitue le septième et dernier tome, publié séparément des autres.

2. **Horace** (65-8 av. J.-C.) : poète latin de l'Antiquité.

3. ***Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici / Pleraque differat, ac præsens in tempus omittat*** : « Que l'on dise dès maintenant ce qui doit être dit dès maintenant, et que l'on diffère les détails et les réserve pour le moment opportun » (Horace, *Art poétique*, v. 43-44).

4. **Une si grave autorité** : une référence si importante.

15 Si le public a trouvé quelque chose d'agréable et d'intéres-
 sant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera
 pas moins satisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite
 de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des passions.
 J'ai à peindre un jeune aveugle, qui refuse d'être heureux, pour
 20 se précipiter volontairement dans les dernières infortunes¹ ;
 qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant
 mérite, préfère, par choix, une vie obscure et vagabonde, à
 tous les avantages de la fortune² et de la nature ; qui prévoit
 ses malheurs, sans vouloir les éviter ; qui les sent et qui en est
 25 accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse
 et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caractère
 ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste per-
 pétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises. Tel est le
 fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens
 30 ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un
 travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trou-
 vera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction
 des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considé-
 rable au public, que de l'instruire en l'amusant.

35 On ne peut réfléchir sur les préceptes³ de la morale, sans
 être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et
 l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain,
 qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont
 il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain
 40 ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la
 matière la plus commune de leurs conversations, ou même
 de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer
 qu'elles tournent presque toujours sur quelques considéra-
 tions morales. Les plus doux moments de leur vie sont ceux
 45 qu'ils passent, ou seuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur
 ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des
 moyens d'arriver au bonheur, des faiblesses de la nature qui
 nous en éloignent, et des remèdes qui peuvent les guérir.
 Horace et Boileau⁴ marquent cet entretien comme un des plus

1. **Les dernières infortunes** : les pires malheurs.

2. **Fortune** : sort.

3. **Préceptes** : règles.

4. **Boileau** : Nicolas Boileau (1636-1711), moraliste français de l'époque classique.

50 beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations¹, et qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé si la raison que je
55 nos idées et de notre conduite ; c'est que, tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur et l'hu-
60 manité sont des vertus aimables, et sont portées d'inclination² à les pratiquer ; mais sont-elles au moment de l'exercice, elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion ? Sait-on bien quelle en doit être la mesure ? Ne se trompe-t-on point sur l'objet ? Cent difficultés arrêtent. On
65 craint de devenir dupe³ en voulant être bienfaisant et libéral⁴ ; de passer pour faible en paraissant trop tendre et trop sensible ; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans
70 cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que
75 l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon sens. Chaque fait qu'on y
80 rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice.

1. **Spéculations** : raisonnements.

2. **Sont portées d'inclination** : sont disposées spontanément.

3. **Dupe** : trompé facilement.

4. **Libéral** : généreux.

85 Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume, à mon âge¹, pour écrire des aventures de fortune et d'amour ; mais, si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fausse, mon erreur sera mon excuse.

90 *Nota. C'est pour se rendre aux instances² de ceux qui aiment ce petit ouvrage, qu'on s'est déterminé à le purger³ d'un grand nombre de fautes grossières qui se sont glissées dans la plupart des éditions. On y a fait aussi quelques additions qui ont paru nécessaires pour la plénitude d'un des principaux caractères⁴. La vignette⁵ et les figures portent en elles-mêmes leur recommandation et leur éloge.*

1. **À mon âge** : environ soixante-dix ans.

2. **Instances** : demandes.

3. **Purger** : débarrasser, nettoyer.

4. **Pour la plénitude d'un des principaux caractères** : pour être complet sur l'un des principaux caractères.

5. **Vignette** : petite gravure placée en tête d'ouvrage et qui en annonce l'esprit (voir p. 11).



Quanta laboras in Charybdi, Digne Puer meliore flamma!

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT.

PREMIERE PARTIE.



E suis obligé de faire remonter mon Lecteur, au temps de ma vie, où je rencontrai pour la première fois le Chevalier des Grieux. Ce fut

I. Part.

A

Quanta laboras in Charybdi / Digne puer meliore flamma : vers tirés des *Odes* d'Horace : « Quels tourments, n'endures-tu pas dans Charybde, jeune homme digne d'un noble amour ! ». Dès le *xvi^e* siècle, Charybde est associée à la courtisane avide qui suce le sang et l'or de ses amants.

PREMIÈRE PARTIE

Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontraï pour la première fois le chevalier des Grioux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne¹. Quoique je sortisse rarement de ma solitude, la complaisance² que j'avais pour ma fille m'engageait quelque-fois à divers petits voyages, que j'abrégeais autant qu'il m'était possible. Je revenais un jour de Rouen, où elle m'avait prié d'aller solliciter une affaire au Parlement³ de Normandie pour la succession de quelques terres auxquelles je lui avais laissé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Évreux, où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner⁴ à Pacy⁵, qui en est éloigné de cinq ou six lieues⁶. Je fus surpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitants en alarme. Ils se précipitaient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie, devant laquelle étaient deux chariots couverts. Les chevaux, qui étaient encore attelés et qui paraissaient fumants de fatigue et de chaleur, marquaient que ces deux voitures ne faisaient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venait le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisait nulle attention

1. Environ six mois avant mon départ pour l'Espagne : en 1715, peu de temps avant la mort de Louis XIV (voir le tome III des *Mémoires d'un homme de qualité*).

2. Complaisance : désir de faire plaisir à quelqu'un.

3. Parlement : cour de justice.

4. Dîner : déjeuner.

5. Pacy : Pacy-sur-Eure, près d'Évreux, en Normandie.

6. Cinq ou six lieues : une lieue équivaut à quatre kilomètres.

à mes demandes, et qui s'avançait toujours vers l'hôtellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer¹ revêtu d'une bandoulière, et le mousquet² sur l'épaule, ayant
 25 paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien, monsieur, me dit-il ; c'est une douzaine de filles de joie³ que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce⁴, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en
 30 a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans. J'aurais passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait
 35 horreur et compassion⁵. De quoi s'agit-il donc ? lui dis-je. Ah ! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur ! La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier⁶. J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis, en effet, quelque chose
 40 d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidis-
 45 saient si peu que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie. Comme les six
 50 gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier et je lui demandai quelques lumières⁷ sur le sort de cette belle fille.

1. **Archer** : agent de police.

2. **Mousquet** : arme à feu.

3. **Filles de joie** : femmes de mauvaise vie, notamment des prostituées, qu'il était d'usage d'enfermer à l'hôpital de la Salpêtrière et de déporter en Amérique au début du XVIII^e siècle.

4. **Havre-de-Grâce** : Le Havre, où se trouve le port d'où partaient les convois.

5. **Compassion** : pitié.

6. **Palefrenier** : employé s'occupant des chevaux.

7. **Quelques lumières** : quelques éclaircissements.

Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital¹, me dit-il, par ordre de M. le Lieutenant général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas² d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce ; il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis³ fort simplement ; mais on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance⁴ et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne, qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire, néanmoins, ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers, c'est que je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné⁵ de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles ; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle ; je passerai en Amérique.

1. **L'Hôpital** : la Salpêtrière, prison où étaient enfermées les femmes de mauvaise vie.

2. **Je ne laisse pas** : je ne manque pas.

3. **Mis** : vêtu.

4. **Qui a de la naissance** : qui est de bonne famille.

5. **Infortuné** : malheureux.

Mais ce qui est de la dernière inhumanité, ces lâches coquins, ajouta-t-il en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein¹ était de les attaquer ouvertement, à quelques lieues de Paris. Je m'étais associé quatre
90 hommes qui m'avaient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains et sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas². J'ai proposé aux archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu
95 être payés chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse³. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps, et maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y
100 a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice et pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

105 Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires et des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires, mais, si je puis vous être utile à quelque chose, je
110 m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas ! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance⁴. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis qui me fera tenir⁵ quelque secours au Havre-de-Grâce.

115 Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire et pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir

1. **Dessein** : projet, intention.

2. **Mettre les armes bas** : déposer les armes.

3. **Maîtresse** : femme que l'on aime et qui aime en retour.

4. **Le moindre jour à l'espérance** : la moindre lueur d'espoir.

5. **Tenir** : parvenir.

120 autrement. Je lui donnai quatre louis d'or¹, sans que les gardes
s'en aperçussent, car je jugeais bien que, s'ils lui savaient cette
somme, ils lui vendraient plus chèrement leurs secours. Il me
vint même à l'esprit de faire marché avec eux pour obtenir au
jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse
125 jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher, et je lui en
fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie.
Ce n'est pas, monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que
nous refusions de le laisser parler à cette fille, mais il voudrait
être sans cesse auprès d'elle : cela nous est incommode ; il est
130 bien juste qu'il paye pour l'inconmodité. Voyons donc, lui
dis-je, ce qu'il faudrait pour vous empêcher de la sentir. Il eut
l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur-le-
champ : Mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe
quelque friponnerie ; car je vais laisser mon adresse à ce jeune
135 homme, afin qu'il puisse m'en informer, et comptez que j'aurai
le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six louis d'or.
La bonne grâce et la vive reconnaissance avec laquelle ce
jeune inconnu me remercia, achevèrent de me persuader qu'il
était né quelque chose², et qu'il méritait ma libéralité³. Je dis
140 quelques mots à sa maîtresse avant que de sortir. Elle me
répondit avec une modestie si douce et si charmante que je
ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur
le caractère incompréhensible des femmes.

Étant retourné à ma solitude, je ne fus point informé de
145 la suite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui
me la firent oublier tout à fait, jusqu'à ce que le hasard me
fît renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les cir-
constances. J'arrivais de Londres à Calais, avec le marquis
de..., mon élève. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au
150 *Lion d'Or*, où quelques raisons nous obligèrent de passer le
jour entier et la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans
les rues, je crus apercevoir ce même jeune homme dont j'avais

1. **Quatre louis d'or** : forte somme d'argent. La monnaie de l'époque - louis, pistole, livre ou franc - apparaît souvent dans le récit, l'argent rythmant les aventures des amants. Un louis équivalait à vingt-quatre livres ou francs, la pistole à dix et un écu à trois.

2. **Né quelque chose** : bien né, de haut rang.

3. **Libéralité** : générosité.

fait la rencontre à Pacy. Il était en fort mauvais équipage¹, et beaucoup plus pâle que je ne l'avais vu la première fois. Il portait sur le bras un vieux porte-manteau², ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avait la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis³ aussitôt. Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expression, lorsqu'il m'eut remis à son tour. Ah ! monsieur, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnaissance ! Je lui demandai d'où il venait. Il me répondit qu'il arrivait, par mer, du Havre-de-Grâce, où il était revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paraissez pas fort bien en argent, lui dis-je. Allez-vous-en au *Lion d'Or*, où je suis logé. Je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune et les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses⁴, et j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, vous en usez⁵ si noblement avec moi, que je me reprocherais, comme une basse ingratitude, d'avoir quelque chose de réservé⁶ pour vous. Je veux vous apprendre, non seulement mes malheurs et mes peines, mais encore mes désordres et mes plus honteuses faiblesses. Je suis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, et qu'on peut s'assurer, par conséquent, que rien n'est plus exact et plus fidèle que cette narration. Je dis fidèle jusque dans la relation des réflexions et des sentiments que le jeune aventurier exprimait de la meilleure grâce du monde. Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai, jusqu'à la fin, rien qui ne soit de lui.

1. **Équipage** : habit.

2. **Porte-manteau** : bagage en tissu.

3. **Remis** : reconnus.

4. **Caresses** : marques d'affection.

5. **Vous en usez** : vous vous comportez.

6. **Réservé** : caché.

185 J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philo-
sophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleures
maisons¹ de P.², m'avaient envoyé. Je menais une vie si sage
et si réglée, que mes maîtres me proposaient pour l'exemple
du collègue. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour
190 mériter cet éloge, mais j'ai l'humeur naturellement douce et
tranquille : je m'appliquais à l'étude par inclination³, et l'on
me comptait pour des vertus quelques marques d'aversion⁴
naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études et
quelques agréments extérieurs m'avaient fait connaître et esti-
mer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai mes exer-
cices publics⁵ avec une approbation si générale, que Monsieur
195 l'Évêque, qui y assistait, me proposa d'entrer dans l'état ecclé-
siastique⁶, où je ne manquerais pas, disait-il, de m'attirer plus
de distinction que dans l'ordre de Malte⁷, auquel mes parents
me destinaient. Ils me faisaient déjà porter la croix, avec le nom
200 de chevalier des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparais
à retourner chez mon père, qui m'avait promis de m'envoyer
bientôt à l'Académie⁸. Mon seul regret, en quittant Amiens,
était d'y laisser un ami avec lequel j'avais toujours été tendre-
ment uni. Il était de quelques années plus âgé que moi. Nous
205 avons été élevés ensemble, mais le bien de sa maison étant des
plus médiocres, il était obligé de prendre l'état ecclésiastique,
et de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui
conviennent à cette profession. Il avait mille bonnes qualités.
210 Vous le connaîtrez par les meilleures dans la suite de mon
histoire, et surtout, par un zèle et une générosité en amitié qui
surpassent les plus célèbres exemples de l'Antiquité. Si j'eusse

1. **Maisons** : familles.

2. **P.** : le choix de l'initiale de la ville est censé préserver l'anonymat de la famille noble de des Grioux.

3. **Inclination** : penchant naturel, goût.

4. **Aversion** : dégoût, horreur.

5. **Exercices publics** : soutenances de thèses sur des sujets philosophiques et religieux.

6. **Ecclésiastique** : en rapport avec l'Église, le clergé.

7. **Ordre de Malte** : compagnie religieuse et militaire dans laquelle la famille noble de des Grioux souhaite que celui-ci fasse carrière. La croix et le titre de chevalier de Malte en sont les insignes les plus importants.

8. **Académie** : école où les jeunes nobles apprenaient à monter à cheval, à danser et à manier les armes.

alors suivi ses conseils, j'aurais toujours été sage et heureux. Si j'avais, du moins, profité de ses reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurais sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune et de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles et, quelquefois, durement récompensés par un ingrat qui s'en offensait, et qui les traitait d'importunités¹.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche² d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait de faire tirer son équipage³ des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport⁴. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi⁵, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument⁶ qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon

1. **Importunités** : actions, interventions qui gênent, arrivent mal à propos.

2. **Coche** : voiture tirée par des chevaux desservant les grandes villes et pouvant accueillir une dizaine de voyageurs, dont les bagages étaient transportés dans de grands paniers.

3. **Équipage** : bagages.

4. **Transport** : sentiment exalté et passionné.

5. **Quoiqu'elle fût encore moins âgée de moi** : Manon a quinze ou seize ans, des Grieux dix-sept.

6. **Ingénument** : avec une sincérité presque naïve.

cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour
 245 mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre
 mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi.
 C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter
 sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et
 qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je
 250 combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les rai-
 sons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique¹
 purent me suggérer. Elle n'affecta² ni rigueur ni dédain. Elle
 me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que
 trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparem-
 255 ment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen
 de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de
 tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de
 ma destinée³ qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent
 pas de balancer⁴ un moment sur ma réponse. Je l'assurai que,
 260 si elle voulait faire quelque fond sur⁵ mon honneur et sur la
 tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie
 pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre
 heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où
 me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ;
 265 mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait
 souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma
 belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon
 âge ; elle me confessa que, si je voyais quelque jour à⁶ la pou-
 voir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque
 270 chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à
 tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour
 imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais
 à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand
 secours pour elle et pour moi. Son vieil Argus⁷ étant venu

1. **Éloquence scolastique** : aptitude à convaincre et persuader, art de la parole appris à l'école.

2. **Elle n'affecta** : elle ne laissa paraître, elle ne fit mine de ressentir.

3. **L'ascendant de ma destinée** : l'influence fatale des astres sur mon destin.

4. **Balancer** : hésiter.

5. **Faire fond sur** : se fier à.

6. **Quelque jour à** : une opportunité, un moyen de.

7. **Argus** : figure mythologique dotée de cent yeux ; par extension, surveillant vigilant.

275 nous rejoindre, mes espérances allaient échouer si elle n'eût
eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus
surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son
cousin et que, sans paraître déconcertée le moins du monde,
280 elle me dit que, puisqu'elle était assez heureuse pour me ren-
contrer à Amiens, elle remettait au lendemain son entrée dans
le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi.
J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse. Je lui proposai de
se loger dans une hôtellerie, dont le maître, qui s'était établi à
Amiens, après avoir été longtemps cocher de mon père, était
285 dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même,
tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et
que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène,
me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu
notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour
290 pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme
je redoutais sa sagesse, je me défis de lui par une commission
dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant
à l'auberge, d'entretenir seule la souveraine de mon cœur. Je
reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais.
295 Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais
jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes
mes veines. J'étais dans une espèce de transport, qui m'ôta
pour quelque temps la liberté de la voix et qui ne s'exprimait
que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi
300 qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet
de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins
émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable
et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation¹ de sa liberté. Elle
voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son
305 affection, parce qu'étant d'une naissance commune², elle se
trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi.
Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après
quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie
que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conduc-
310 teur, qui était un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un

1. **M'avoir obligation** : m'être redevable.

2. **D'une naissance commune** : d'une origine sociale modeste.

domestique. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste¹, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge avant qu'il fût éveillé ; que nous nous déroberions secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous
315 ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes ; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme² ne finirait jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

320 Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en avais jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet. Mes arrangements furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage était déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire
325 transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étaient le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes³ ; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiais point, et qui faillit de rompre entièrement mon dessein.

330 Tiberge, quoique âgé seulement de trois ans plus que moi, était un garçon d'un sens mûr et d'une conduite fort réglée. Il m'aimait avec une tendresse extraordinaire. La vue d'une aussi jolie fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, et le soin que j'avais eu de me défaire de lui en
335 l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avait osé revenir à l'auberge, où il m'avait laissé, de peur de m'offenser par son retour ; mais il était allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de
340 la contrainte qu'elle me causait. Je suis sûr, me dit-il sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher ; je le vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étais pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il, mais vous m'avez toujours

1. **Chaise de poste** : voiture légère et rapide tirée par des chevaux.

2. **Cette somme** : les amants possèdent cent cinquante écus, une somme qui, sans être exceptionnelle, leur permet de vivre convenablement.

3. **Le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes** : les portes de certaines grandes villes étaient fermées la nuit.

345 traité en ami, et cette qualité suppose un peu de confiance et
d'ouverture. Il me pressa si fort et si longtemps de lui décou-
vrir mon secret, que, n'ayant jamais eu de réserve avec lui,
je lui fis l'entière confiance de ma passion. Il la reçut avec
une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me
350 repentis surtout de l'indiscrétion avec laquelle je lui avais
découvert le dessein de ma fuite. Il me dit qu'il était trop
parfaitement mon ami pour ne pas s'y opposer de tout son
pouvoir ; qu'il voulait me représenter d'abord tout ce qu'il
croyait capable de m'en détourner, mais que, si je ne renon-
355 çais pas ensuite à cette misérable résolution, il avertirait des
personnes qui pourraient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-
dessus un discours sérieux qui dura plus d'un quart d'heure,
et qui finit encore par la menace de me dénoncer, si je ne lui
donnais ma parole de me conduire avec plus de sagesse et
360 de raison. J'étais au désespoir de m'être trahi si mal à pro-
pos. Cependant, l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit
depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avais
pas découvert que mon dessein devait s'exécuter le lende-
main, et je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque¹ :

365 Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon
ami, et j'ai voulu vous éprouver par cette confiance. Il est
vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé, mais, pour ce qui
regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au
hasard. Venez me prendre demain à neuf heures ; je vous
370 ferai voir, s'il se peut, ma maîtresse, et vous jugerez si elle
mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa
seul, après mille protestations² d'amitié. J'employai la nuit à
mettre ordre à mes affaires, et m'étant rendu à l'hôtellerie de
Mademoiselle Manon vers la pointe du jour, je la trouvai qui
375 m'attendait. Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue, de
sorte que m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous
sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que
son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise était en
état de partir ; nous nous éloignâmes aussitôt de la ville. Je
380 rapporterai, dans la suite, quelle fut la conduite de Tiberge,

1. **Équivoque** : formule ambiguë.

2. **Protestations** : témoignages.

lorsqu'il s'aperçut que je l'avais trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, et combien je devrais verser de larmes en songeant qu'elle en a toujours été la récompense.

385 Nous nous hâtâmes tellement d'avancer que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avais couru à cheval à côté de la chaise, ce qui ne nous avait guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux ; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire presque en sûreté, nous
390 prîmes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sut me persuader qu'elle ne l'était pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls.
395 Nos postillons¹ et nos hôtes nous regardaient avec admiration, et je remarquais qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge, qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis ; nous fraudâmes les droits de l'Église, et nous nous trouvâmes
400 époux sans y avoir fait réflexion². Il est sûr que, du naturel tendre et constant dont je suis, j'étais heureux pour toute ma vie, si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connaissais, plus je découvrais en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur et sa beauté formaient une chaîne si
405 forte et si charmante, que j'aurais mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement ! Ce qui fait mon désespoir a pu faire ma félicité³. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes, par cette même constance dont je devais attendre le plus doux de tous les sorts, et les plus parfaites
410 récompenses de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V...⁴ et, pour mon malheur, auprès de la maison

1. **Postillons** : conducteurs des voitures de poste.

2. **Nous fraudâmes les droits de l'Église, et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion** : le mariage est consommé avant d'avoir été célébré, c'est-à-dire que les amants ont eu des relations charnelles avant d'avoir été unis devant Dieu.

3. **Félicité** : bonheur.

4. **La rue V...** : probablement la rue Vivienne, où vivait Melchior de Blair, modèle possible de M. de B...

de M. de B..., célèbre fermier général¹. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avais été si rempli de ma passion que j'avais peu songé à ma famille et au chagrin que mon père avait dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avait nulle part à ma conduite, et que Manon se comportait aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu à peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me réconcilier, s'il était possible, avec mon père. Ma maîtresse était si aimable que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvais moyen de lui faire connaître sa sagesse et son mérite : en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été désabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon, et je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour et du devoir, celui de la nécessité pouvait y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étaient extrêmement altérés, et je commençais à revenir de l'opinion qu'ils étaient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même et de la crainte de me perdre, si mon père n'entraît point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite², je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparait à me porter. À l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restait encore de quoi vivre quelques semaines, et qu'elle trouverait, après cela, des ressources dans l'affection de quelques parents à qui elle écrirait en province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres et si passionnées, que moi, qui ne vivais que dans elle, et qui n'avais pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses et à toutes ses résolutions. Je lui avais laissé la disposition de notre bourse, et le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus, peu après, que notre table était mieux servie, et qu'elle s'était donné quelques ajustements³ d'un prix considérable. Comme je n'ignorais pas qu'il devait nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui

1. Fermier général : financier chargé par le roi de collecter les impôts. Cette fonction pouvait procurer des revenus très élevés.

2. Retraite : lieu retiré.

3. Ajustements : vêtements et parures.

marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence¹. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras.
450 Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverais des ressources ? Je l'aimais avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

Un jour que j'étais sorti l'après-midi, et que je l'avais avertie que je serais dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire,
455 je fus étonné qu'à mon retour on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille qui était à peu près de notre âge. Étant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avait tardé si longtemps. Elle me répondit, d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avait point
460 entendu frapper. Je n'avais frappé qu'une fois ; je lui dis : Mais, si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir ? Cette question la déconcerta si fort, que, n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'assurant que ce n'était point sa faute, et que
465 madame lui avait défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B... fût sorti par l'autre escalier, qui répondait au cabinet². Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire, et j'ordonnai à cette enfant de dire à sa
470 maîtresse que je retournerais dans le moment, mais de ne pas faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. de B...

Ma consternation fut si grande, que je versais des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore de quel sentiment elles portaient. J'entrai dans le premier café et m'y étant assis
475 près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains pour y développer³ ce qui se passait dans mon cœur. Je n'osais rappeler ce que je venais d'entendre. Je voulais le considérer comme une illusion, et je fus près deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paraissait
480 si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignais de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorais, cela était sûr ; je ne lui avais pas donné plus de preuves d'amour que je n'en avais

1. **Opulence** : richesse.

2. **Cabinet** : petite pièce située à l'écart, dans un appartement.

3. **Développer** : réfléchir longuement sur.

reçu d'elle ; pourquoi l'aurais-je accusée d'être moins sincère et moins constante que moi ? Quelle raison aurait-elle eue de me tromper ? Il n'y avait que trois heures qu'elle m'avait accablé
485 de ses plus tendres caresses et qu'elle avait reçu les miennes avec transport ; je ne connaissais pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sait
490 trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me haïr.

Cependant, la visite et la sortie furtive¹ de M. de B... me causaient de l'embarras. Je rappelais aussi les petites acquisitions de Manon, qui me semblaient surpasser nos richesses présentes. Cela paraissait sentir les libéralités² d'un nouvel
495 amant. Et cette confiance qu'elle m'avait marquée² pour des ressources qui m'étaient inconnues ! J'avais peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitait. D'un autre côté, je ne l'avais presque pas perdue de vue depuis que nous étions à Paris. Occupations, prome-
500 nades, divertissements, nous avons toujours été l'un à côté de l'autre ; mon Dieu ! un instant de séparation nous aurait trop affligés. Il fallait nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvais donc m'imaginer presque un seul moment où Manon pût s'être
505 occupée d'un autre que moi. À la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, et qui a de grandes relations ; les parents de Manon se seront servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu
510 de lui ; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en aurait-elle parlé si j'étais rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger ; elle ne me le cachera pas, du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

515 Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur-le-champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étais tenté d'abord de lui

1. **Furtive** : rapide et secrète, à la dérobée.

2. **Marquée** : montrée.

découvrir mes conjectures¹, que je regardais plus que jamais
520 comme certaines ; je me retins, dans l'espérance qu'il lui arriverait peut-être de me prévenir², en m'apprenant tout ce qui s'était passé. On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai ; mais à la lumière de la chandelle qui était entre elle et moi, je crus apercevoir de la tristesse sur le visage et
525 dans les yeux de ma chère maîtresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachaient sur moi d'une autre façon qu'ils n'avaient accoutumé³. Je ne pouvais démêler si c'était de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'était un sentiment doux et languissant⁴. Je la
530 regardai avec la même attention ; et peut-être n'avait-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux : perfides⁵ larmes ! Ah Dieux ! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon ; vous
535 êtes affligée jusqu'à pleurer, et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques soupirs qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant. Je la conjurai⁶, avec tous les empressements de l'amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs ; j'en versai
540 moi-même en essuyant les siens ; j'étais plus mort que vif. Un barbare aurait été attendri des témoignages de ma douleur et de ma crainte. Dans le temps que j'étais ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna
545 un baiser et, s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurais qu'étant un peu en désordre, elle voulait se cacher aux yeux des étrangers qui avaient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. À peine avais-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes,
550 que je reconnus pour les laquais⁷ de mon père. Ils ne me firent

1. **Conjectures** : suppositions.

2. **Prévenir** : devancer.

3. **Qu'ils n'avaient accoutumé** : qu'ils n'avaient l'habitude.

4. **Languissant** : plein de mollesse amoureuse.

5. **Perfides** : trompeuses, déloyales.

6. **Conjurai** : suppliai.

7. **Laquais** : valets, domestiques.

point de violence ; mais deux d'entre eux m'ayant pris par le bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau, qui était le seul fer¹ que j'eusse sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étaient de me man-
555 quer de respect ; ils me dirent naturellement qu'ils agissaient par l'ordre de mon père, et que mon frère aîné m'attendait en bas dans un carrosse. J'étais si troublé, que je me laissai conduire sans résister et sans répondre. Mon frère était effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse, auprès de
560 lui, et le cocher, qui avait ses ordres, nous conduisit à grand train² jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement, mais il ne me parla point, de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avais besoin, pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité que je ne voyais pas
565 de jour à la moindre conjecture. J'étais trahi cruellement. Mais par qui ? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître ! disais-je, c'est fait de ta vie si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignorait le lieu de ma demeure, et qu'on ne pouvait, par conséquent,
570 l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osait se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avais vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avait donné en se retirant, me paraissaient bien une énigme ; mais je me sentais porté à l'expliquer comme un
575 pressentiment de notre malheur commun, et dans le temps que je me désespérais de l'accident qui m'arrachait à elle, j'avais la crédulité³ de m'imaginer qu'elle était encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avais été aperçu dans les rues de Paris par
580 quelques personnes de connaissance, qui en avaient donné avis à mon père. Cette pensée me consola. Je comptais d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitements, qu'il me faudrait essayer de l'autorité paternelle. Je résolu de les souffrir⁴ avec patience, et de promettre tout ce
585 qu'on exigerait de moi, pour me faciliter l'occasion de retour-

1. **Fer** : arme blanche.

2. **À grand train** : à vive allure.

3. **Crédulité** : naïveté.

4. **Souffrir** : supporter.

ner plus promptement à Paris, et d'aller rendre la vie et la joie à ma chère Manon.

Nous arrivâmes, en peu de temps, à Saint-Denis. Mon frère, surpris de mon silence, s'imagina que c'était un effet
590 de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avais rien à redouter de la sévérité de mon père, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir, et à mériter l'affection qu'il avait pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les
595 trois laquais dans ma chambre. Ce qui me causa une peine sensible, fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étais arrêté avec Manon, en venant d'Amiens à Paris. L'hôte et les domestiques me reconnurent, et devinèrent en même temps la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte :
600 Ah ! c'est ce joli monsieur qui passait, il y a six semaines, avec une petite demoiselle qu'il aimait si fort. Qu'elle était charmante ! Les pauvres enfants, comme ils se caressaient ! Pardi, c'est dommage qu'on les ait séparés. Je feignais de ne rien entendre, et je me laissais voir le moins qu'il m'était possible. Mon frère avait, à Saint-Denis, une chaise à deux¹, dans
605 laquelle nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon père avant moi, pour le prévenir en ma faveur en lui apprenant avec quelle douceur je m'étais laissé conduire, de sorte que j'en fus reçu
610 moins durement que je ne m'y étais attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avais commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardait ma maîtresse, il me dit que j'avais bien mérité ce qui venait de m'arriver, en me livrant à une inconnue ;
615 qu'il avait eu meilleure opinion de ma prudence, mais qu'il espérait que cette petite aventure me rendrait plus sage. Je ne pris ce discours que dans le sens qui s'accordait avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avait de me pardonner, et je lui promis de prendre une conduite plus
620 soumise et plus réglée. Je triomphais au fond du cœur, car de la manière dont les choses s'arrangeaient, je ne doutais

1. **Chaise à deux** : voiture tirée par des chevaux permettant le transport de deux voyageurs.

point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper ; on me railla¹ sur ma conquête d'Amiens, et sur ma fuite avec cette fidèle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grâce. J'étais même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupait continuellement l'esprit. Mais quelques mots lâchés par mon père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention : il parla de perfidie et de service intéressé, rendu par Monsieur B...² Je demeurai interdit³ en lui entendant prononcer ce nom, et je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère, pour lui demander s'il ne m'avait pas raconté toute l'histoire. Mon frère lui répondit que je lui avais paru si tranquille sur la route, qu'il n'avait pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançait s'il achèverait de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt, qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avais toujours eu la simplicité⁴ de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étais sûr que rien ne pouvait m'en donner la moindre défiance. Ha ! ha ! ha ! s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe⁵, et j'aime à te voir dans ces sentiments-là. C'est grand dommage, mon pauvre Chevalier, de te faire entrer dans l'Ordre de Malte, puisque tu as tant de disposition à faire un mari patient et commode. Il ajouta mille railleries de cette force, sur ce qu'il appelait ma sottise et ma crédulité. Enfin, comme je demeurais dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvait faire du temps depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avait aimé environ douze jours : car, ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois ; nous sommes au 29 du présent ; il y en a onze que Monsieur B... m'a écrit ;

1. **On me railla** : on se moqua de moi.

2. **Monsieur B...** : le père de des Grieux, qui est aristocrate, retire volontairement et par mépris la particule, selon lui imméritée, du nom du fermier général.

3. **Interdit** : stupéfait, sans voix.

4. **Simplicité** : naïveté.

5. **Dupe** : personne trompée ou que l'on peut tromper facilement.

655 je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite
connaissance avec ta maîtresse ; ainsi, qui ôte onze et huit
de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au
29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. Là-dessus,
les éclats de rire recommencèrent. J'écoutais tout avec un
660 saisissement de cœur auquel j'appréhendais¹ de ne pouvoir
résister jusqu'à la fin de cette triste comédie. Tu sauras donc,
reprit mon père, puisque tu l'ignores, que Monsieur B... a
gagné le cœur de ta princesse, car il se moque de moi, de
prétendre me persuader que c'est par un zèle² désintéressé
665 pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un
homme tel que lui, de qui, d'ailleurs, je ne suis pas connu,
qu'il faut attendre des sentiments si nobles ! Il a su d'elle
que tu es mon fils, et pour se délivrer de tes importunités,
il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivais,
670 en me faisant entendre qu'il fallait main-forte³ pour s'assurer
de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir
au collet⁴, et c'est par sa direction et celle de ta maîtresse
même que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans
vert⁵. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu
675 sais vaincre assez rapidement, chevalier ; mais tu ne sais pas
conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours
dont chaque mot m'avait percé le cœur. Je me levai de table,
et je n'avais pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que
680 je tombai sur le plancher, sans sentiment et sans connais-
sance. On me les rappela par de prompts secours. J'ouvris
les yeux pour verser un torrent de pleurs, et la bouche pour
proférer les plaintes les plus tristes et les plus touchantes.
Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec
685 toute son affection pour me consoler. Je l'écoutais, mais sans
l'entendre. Je me jetai à ses genoux, je le conjurai, en joignant
les mains, de me laisser retourner à Paris pour aller poignar-
der B... Non, disais-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon, il

1. **J'appréhendais** : je craignais.

2. **Zèle** : dévouement.

3. **Main-forte** : force armée.

4. **Saisir au collet** : saisir violemment.

5. **Prendre sans vert** : prendre au dépourvu.

lui a fait violence ; il l'a séduite par un charme¹ ou par un
 690 poison ; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne
 le sais-je pas bien ? Il l'aura menacée, le poignard à la main,
 pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait
 pour me ravir une si charmante maîtresse ! Ô dieux ! dieux !
 695 serait-il possible que Manon m'eût trahi, et qu'elle eût cessé
 de m'aimer !

Comme je parlais toujours de retourner promptement à
 Paris, et que je me levais même à tous moments pour cela,
 mon père vit bien que, dans le transport où j'étais, rien ne
 serait capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une chambre
 700 haute, où il laissa deux domestiques avec moi pour me garder
 à vue. Je ne me possédais point. J'aurais donné mille vies
 pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que,
 m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettrait pas aisé-
 ment de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur
 705 des fenêtres ; ne voyant nulle possibilité de m'échapper par
 cette voie, je m'adressai doucement à mes deux domestiques.
 Je m'engageai, par mille serments, à faire un jour leur fortune,
 s'ils voulaient consentir à mon évasion. Je les pressai, je les
 caressai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile.
 710 Je perdais alors toute espérance. Je résolus de mourir, et je me
 jetai sur un lit, avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie.
 Je passai la nuit et le jour suivant dans cette situation. Je
 refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père
 vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flatter² mes peines
 715 par les plus douces consolations. Il m'ordonna si absolument
 de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses
 ordres. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels je ne
 pris rien qu'en sa présence et pour lui obéir. Il continuait tou-
 jours de m'apporter les raisons qui pouvaient me ramener au
 720 bon sens et m'inspirer du mépris pour l'infidèle Manon. Il est
 certain que je ne l'estimais plus ; comment aurais-je estimé la
 plus volage³ et la plus perfide de toutes les créatures ? Mais
 son image, ses traits charmants que je portais au fond du

1. **Charme** : sortilège, maléfice.

2. **Flatter** : adoucir.

3. **Volage** : infidèle.

cœur, y subsistaient toujours. Je me sentais bien. Je puis mourir, disais-je ; je le devrais même, après tant de honte et de douleur ; mais je souffrirais mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père était surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connaissait des principes d'honneur, et ne pouvant douter que sa trahison ne me la fît mépriser, il s'imagina que ma constance venait moins de cette passion en particulier que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée que, ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture¹. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein, jusqu'à présent, de te faire porter la croix de Malte ; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus. Je lui répondis que je ne mettais plus de distinction entre les femmes, et qu'après le malheur qui venait de m'arriver je les détestais toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en souriant, qui ressemblera à Manon, et qui sera plus fidèle. Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il me faut rendre. Soyez sûr, mon cher père, qu'elle ne m'a point trahi ; elle n'est pas capable d'une si noire et si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle et moi. Si vous saviez combien elle est tendre et sincère, si vous la connaissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle ? C'est elle-même qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, et profiter, si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnaissais trop clairement qu'il avait raison. C'était un mouvement involontaire qui me faisait prendre ainsi le parti de mon infidèle. Hélas ! repris-je, après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Oui, continuai-je, en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtait guère à tromper. Mais je sais bien ce

1. **M'en faire l'ouverture** : s'en ouvrir à moi.

que j'ai à faire pour me venger. Mon père voulut savoir quel était mon dessein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maison de B..., et je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon père et ne servit qu'à me faire
765 garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentiments n'étaient qu'une alternative¹ perpétuelle de haine et d'amour, d'espérance ou de désespoir, selon l'idée sous
770 laquelle Manon s'offrait à mon esprit. Tantôt je ne considérais en elle que la plus aimable de toutes les filles, et je languissais² du désir de la revoir ; tantôt je n'y apercevais qu'une lâche et perfide maîtresse, et je faisais mille serments de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres, qui servirent à
775 rendre un peu de tranquillité à mon âme. Je relus tous mes auteurs ; j'acquis de nouvelles connaissances ; je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumières³ que je devais à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace
780 et de Virgile, qui m'avaient paru obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'*Énéide*⁴ ; je le destine à voir le jour, et je me flatte que le public en sera satisfait. Hélas ! disais-je en le faisant, c'était un cœur tel que le mien qu'il fallait à la fidèle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avais point encore eu de preuves de son affection qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de collègue, telle qu'elle se forme entre de jeunes gens qui sont à peu près
790 du même âge. Je le trouvai si changé et si formé⁵, depuis cinq ou six mois que j'avais passés sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage, plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'éga-

1. **Alternative** : alternance.

2. **Je languissais** : je me morfondais, je soupirais.

3. **Lumières** : connaissances.

4. **L'*Énéide*** : ouvrage du poète latin Virgile. Le livre IV raconte la passion de Didon pour Énée, et le suicide de Didon après son abandon par Énée.

5. **Formé** : mûr.

795 rement où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée ; enfin il m'exhorta¹ à profiter de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité² des plaisirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en aperçut. Mon cher Chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne me sois convaincu par un sérieux
800 examen. J'avais autant de penchant que vous vers la volupté ; mais le Ciel m'avait donné, en même temps, du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre et je n'ai pas tardé longtemps à découvrir leurs différences. Le secours du Ciel s'est joint à mes
805 réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris auquel il n'y a rien d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, et ce qui m'empêche de courir à la solitude ? C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connais l'excellence de votre cœur et de votre esprit ; il n'y a rien de bon dont
810 vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur, que je n'ai pas goûté, depuis, un seul moment de satisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après
815 s'être aperçu que je l'avais trompé et que j'étais parti avec ma maîtresse, il était monté à cheval pour me suivre ; mais qu'ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avait été impossible de me joindre ; qu'il était arrivé néanmoins à Saint-Denis une demi-heure après mon départ ; qu'étant bien certain
820 que je me serais arrêté à Paris, il y avait passé six semaines à me chercher inutilement ; qu'il allait dans tous les lieux où il se flattait de pouvoir me trouver, et qu'un jour enfin il avait reconnu ma maîtresse à la Comédie³ ; qu'elle y était dans une parure si éclatante qu'il s'était imaginé qu'elle devait
825 cette fortune à un nouvel amant ; qu'il avait suivi son carrosse jusqu'à sa maison, et qu'il avait appris d'un domestique qu'elle était entretenue par les libéralités de Monsieur B... Je ne m'arrêtai point là, continua-t-il. J'y retournai le lendemain,

1. **Il m'exhorta** : il m'encouragea.

2. **Vanité** : caractère de ce qui est illusoire et insignifiant.

3. **La Comédie** : théâtre parisien correspondant à la Comédie-Française.

pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu ; elle me
 830 quitta brusquement, lorsqu'elle m'entendit parler de vous, et je
 fus obligé de revenir en province sans aucun autre éclaircis-
 sement. J'y appris votre aventure et la consternation extrême
 qu'elle vous a causée ; mais je n'ai pas voulu vous voir, sans
 être assuré de vous trouver plus tranquille.

835 Vous avez donc vu Manon, lui répondis-je en soupirant.
 Hélas ! vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à
 ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce soupir, qui
 marquait encore de la faiblesse pour elle. Il me flatta si adroi-
 tement sur la bonté de mon caractère et sur mes inclinations,
 840 qu'il me fit naître dès cette première visite, une forte envie de
 renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle¹ pour entrer
 dans l'état ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée que, lorsque je me trou-
 vai seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappel-
 845 lai les discours de M. l'Évêque d'Amiens, qui m'avait donné
 le même conseil, et les présages heureux qu'il avait formés
 en ma faveur, s'il m'arrivait d'embrasser² ce parti. La piété³
 se mêla aussi dans mes considérations. Je mènerai une vie
 sage et chrétienne, disais-je ; je m'occuperai de l'étude et de
 850 la religion, qui ne me permettront point de penser aux dan-
 gereux plaisirs de l'amour. Je mépriserais ce que le commun
 des hommes admire ; et comme je sens assez que mon cœur
 ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes
 que de désirs. Je formai là-dessus, d'avance, un système de
 855 vie paisible et solitaire. J'y faisais entrer une maison écartée,
 avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin,
 une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre
 d'amis vertueux et de bon sens, une table propre, mais frugale⁴
 et modérée. J'y joignais un commerce de lettres⁵ avec un ami
 860 qui ferait son séjour à Paris, et qui m'informerait des nou-
 velles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité que pour
 me faire un divertissement des folles agitations des hommes.

1. **Les plaisirs du siècle** : la vie mondaine, par opposition à la vie religieuse.

2. **Embrasser** : choisir.

3. **Piété** : foi, ferveur religieuse.

4. **Une table propre, mais frugale** : une nourriture saine, mais très simple.

5. **Commerce de lettres** : relation épistolaire, correspondance.

Ne serai-je pas heureux ? ajoutais-je ; toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies ? Il est certain que ce projet
865 flattait extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un si sage arrangement, je sentais que mon cœur attendait encore quelque chose, et que, pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il y fallait être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes
870 visites, dans le dessein qu'il m'avait inspiré, je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que son intention était de laisser ses enfants libres dans le choix de leur condition et que, de quelque manière que je voulusse disposer de moi, il ne se réserverait que le droit de m'aider de ses
875 conseils. Il m'en donna de fort sages, qui tendaient moins à me dégoûter de mon projet, qu'à me le faire embrasser avec connaissance. Le renouvellement de l'année scolastique¹ approchait. Je convins avec Tiberge de nous mettre ensemble au séminaire de Saint-Sulpice², lui pour achever ses études de
880 théologie, et moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui était connu de l'évêque du diocèse³, lui fit obtenir de ce prélat⁴ un bénéfice⁵ considérable avant notre départ.

Mon père, me croyant tout à fait revenu⁶ de ma passion, ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à
885 Paris. L'habit ecclésiastique prit la place de la croix de Malte, et le nom d'abbé des Grioux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employais une partie de la nuit, et je ne perdais pas un moment du jour. Ma réputation eut
890 tant d'éclat, qu'on me félicitait déjà sur les dignités que je ne pouvais manquer d'obtenir, et sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des bénéfices. La piété n'était pas plus négligée ; j'avais de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge était charmé de ce qu'il regardait comme son ouvrage, et je l'ai

1. **Année scolastique** : année scolaire.

2. **Séminaire de Saint-Sulpice** : le Grand Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, formait les prêtres amenés à devenir des cadres de l'Église catholique.

3. **Diocèse** : territoire ecclésiastique placé sous l'autorité d'un évêque ou d'un archevêque.

4. **Prélat** : haut dignitaire ecclésiastique.

5. **Bénéfice** : titre et revenu accordés à un ecclésiastique.

6. **Revenu** : guéri.

895 vu plusieurs fois répandre des larmes, en s'applaudissant de ce
 qu'il nommait ma conversion. Que les résolutions humaines
 soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé
 d'étonnement ; une passion les fait naître, une autre passion
 peut les détruire ; mais quand je pense à la sainteté de celles
 900 qui m'avaient conduit à Saint-Sulpice et à la joie intérieure
 que le Ciel m'y faisait goûter en les exécutant, je suis effrayé
 de la facilité avec laquelle j'ai pu les rompre. S'il est vrai que
 les secours célestes sont à tous moments d'une force égale
 à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste
 905 ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son
 devoir, sans se trouver capable de la moindre résistance, et
 sans ressentir le moindre remords. Je me croyais absolument
 délivré des faiblesses de l'amour. Il me semblait que j'aurais
 préféré la lecture d'une page de saint Augustin¹, ou un quart
 910 d'heure de méditation chrétienne, à tous les plaisirs des sens,
 sans excepter ceux qui m'auraient été offerts par Manon.
 Cependant, un instant malheureux me fit retomber dans le
 précipice, et ma chute fut d'autant plus irréparable, que me
 trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où
 915 j'étais sorti, les nouveaux désordres où je tombai me portèrent
 bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avais passé près d'un an à Paris, sans m'informer des
 affaires de Manon. Il m'en avait d'abord coûté beaucoup pour
 me faire cette violence ; mais les conseils toujours présents
 920 de Tiberge, et mes propres réflexions, m'avaient fait obtenir
 la victoire. Les derniers mois s'étaient écoulés si tranquille-
 ment que je me croyais sur le point d'oublier éternellement
 cette charmante et perfide créature. Le temps arriva auquel je
 devais soutenir un exercice public dans l'École de théologie.
 925 Je fis prier plusieurs personnes de considération de m'honorer
 de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les
 quartiers de Paris : il alla jusqu'aux oreilles de mon infidèle.
 Elle ne le reconnut pas avec certitude sous le titre d'abbé ;

1. Saint Augustin : ce Père de l'Église latine est aussi l'auteur d'ouvrages de théologie et de philosophie. Cette référence montre que des Grioux est proche du courant religieux janséniste, lui qui envisage la passion comme une fatalité, alors que Tiberge, comme les jésuites, estime que le libre arbitre permet de la surmonter.

930 mais un reste de curiosité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi (je n'ai jamais pu démêler lequel de ces deux sentiments) lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien ; elle vint en Sorbonne¹ avec quelques autres dames. Elle fut présentée à mon exercice, et sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

935 Je n'eus pas la moindre connaissance de cette visite. On sait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les dames, où elles sont cachées derrière une jalousie². Je retournerai à Saint-Sulpice, couvert de gloire et chargé de compliments. Il était six heures du soir. On vint m'avertir, un moment
940 après mon retour, qu'une dame demandait à me voir. J'allai au parloir sur-le-champ. Dieux ! quelle apparition surprenante ! j'y trouvai Manon. C'était elle, mais plus aimable et plus brillante que je ne l'avais jamais vue. Elle était dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassaient tout ce qu'on peut décrire.
945 C'était un air si fin, si doux, si engageant, l'air de l'Amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à sa vue, et ne pouvant conjecturer quel était le dessein de cette visite, j'attendais, les yeux baissés et avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras
950 fut, pendant quelque temps, égal au mien, mais, voyant que mon silence continuait, elle mit la main devant ses yeux, pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessait que son infidélité méritait ma haine ; mais que, s'il était vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle,
955 il y avait eu, aussi, bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer de son sort, et qu'il y en avait beaucoup encore à la voir dans l'état où elle était en ma présence, sans lui dire une parole. Le désordre de mon âme, en l'écoutant, ne saurait être exprimé.

960 Elle s'assit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager³ directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement : Perfide Manon !

1. **Sorbonne** : faculté consacrée à l'origine aux études de théologie.

2. **Jalousie** : entrecroisement de lattes de métal ou de bois au travers duquel on peut voir sans être vu.

3. **L'envisager** : la fixer, la dévisager.

Ah ! perfide ! perfide ! Elle me répéta, en pleurant à chaudes
965 larmes, qu'elle ne prétendait point justifier sa perfidie. Que
prétendez-vous donc ? m'écriai-je encore. Je prétends mourir,
répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il
est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidèle !
970 repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai
en vain de retenir. Demande ma vie, qui est l'unique chose
qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé
d'être à toi. À peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle
se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'ac-
cabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous
975 les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives
tendresses. Je n'y répondais encore qu'avec langueur. Quel
passage, en effet, de la situation tranquille où j'avais été, aux
mouvements tumultueux que je sentais renaître ! J'en étais
980 épouvanté. Je frémissais, comme il arrive lorsqu'on se trouve
la nuit dans une campagne écartée : on se croit transporté
dans un nouvel ordre de choses ; on y est saisi d'une horreur
secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré long-
temps tous les environs.

Nous nous assîmes l'un près de l'autre. Je pris ses mains
985 dans les miennes. Ah ! Manon, lui dis-je en la regardant d'un
œil triste, je ne m'étais pas attendu à la noire trahison dont
vous avez payé mon amour. Il vous était bien facile de tromper
un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettait
toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir. Dites-moi main-
990 tenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres et d'aussi soumis.
Non, non, la Nature n'en fait guère de la même trempe¹ que le
mien. Dites-moi, du moins, si vous l'avez quelquefois regretté.
Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramène
aujourd'hui pour le consoler ? Je ne vois que trop que vous
995 êtes plus charmante que jamais ; mais au nom de toutes les
peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites-moi
si vous serez plus fidèle.

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir,
et elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations et de
1000 serments, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère

1. De la même trempe : de la même nature, de la même sorte.

Manon ! lui dis-je, avec un mélange profane¹ d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse². Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice
1005 est une chimère³. Je vais perdre ma fortune et ma réputation pour toi, je le prévois bien ; je lis ma destinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour ! Les faveurs de la fortune ne me touchent point ; la gloire me paraît une fumée ; tous mes projets de vie
1010 ecclésiastique étaient de folles imaginations ; enfin tous les biens différents de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauraient tenir un moment, dans mon cœur, contre un seul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes,
1015 je voulus être informé de quelle manière elle s'était laissée séduire par B... Elle m'apprit que, l'ayant vue à sa fenêtre, il était devenu passionné pour elle ; qu'il avait fait sa déclaration en fermier général, c'est-à-dire en lui marquant dans une lettre que le paiement serait proportionné aux faveurs ; qu'elle avait
1020 capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable qui pût servir à nous faire vivre commodément ; qu'il l'avait éblouie par de si magnifiques promesses, qu'elle s'était laissée ébranler par degrés ; que je devais juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle
1025 m'avait laissé voir des témoignages, la veille de notre séparation ; que, malgré l'opulence dans laquelle il l'avait entretenue, elle n'avait jamais goûté de bonheur avec lui, non seulement parce qu'elle n'y trouvait point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentiments et l'agrément de mes manières, mais parce
1030 qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procurait sans cesse, elle portait, au fond du cœur, le souvenir de mon amour, et le remords de son infidélité. Elle me parla de Tiberge et de la confusion extrême que sa visite lui avait causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'aurait moins ému le sang.

1. **Profane** : étranger à la religion.

2. **Délectation victorieuse** : termes de théologie qui renvoient à l'opposition entre le plaisir terrestre de la chair et le plaisir saint de la religion, qui doit vaincre en principe l'autre, même si des Griefs affirme ici le contraire.

3. **Chimère** : illusion.

1035 Je lui tournai le dos, sans pouvoir soutenir un moment sa
 présence. Elle continua de me raconter par quels moyens elle
 avait été instruite de mon séjour à Paris, du changement de
 ma condition, et de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura
 qu'elle avait été si agitée, pendant la dispute¹, qu'elle avait
 1040 eu beaucoup de peine, non seulement à retenir ses larmes,
 mais ses gémissements mêmes et ses cris, qui avaient été
 plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle
 était sortie de ce lieu la dernière, pour cacher son désordre,
 et que, ne suivant que le mouvement de son cœur et l'impé-
 1045 tuosité² de ses désirs, elle était venue droit au séminaire, avec
 la résolution d'y mourir si elle ne me trouvait pas disposé à
 lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif et si tendre n'eût
 pas touché ? Pour moi, je sentis, dans ce moment, que j'au-
 1050 rais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien.
 Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeait à propos de
 mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il fallait sur-le-champ
 sortir du séminaire, et remettre³ à nous arranger dans un lieu
 plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle
 1055 entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la
 rue. Je m'échappai un moment après, sans être aperçu du
 portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie⁴.
 Je repris les galons et l'épée⁵. Manon fournit aux frais, car
 j'étais sans un sou ; et dans la crainte que je ne trouvasse de
 1060 l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avait pas voulu
 que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre
 mon argent. Mon trésor, d'ailleurs, était médiocre, et elle assez
 riche des libéralités de B... pour mépriser ce qu'elle me faisait
 abandonner. Nous conférâmes⁶, chez le fripier même, sur le
 1065 parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davan-
 tage le sacrifice qu'elle me faisait de B..., elle résolut de ne

1. **Dispute** : exercice scolaire que vient de réaliser des Grioux, consistant à proposer des arguments contradictoires sur un sujet donné.

2. **Impétuosité** : ardeur, vivacité.

3. **Remettre** : différer.

4. **Friperie** : commerce de vêtements.

5. **Je repris les galons et l'épée** : des Grioux abandonne le vêtement religieux pour remettre celui de son statut social dans le monde.

6. **Nous conférâmes sur** : nous discutâmes de.

pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui ; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux et près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle ; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement. Je lui représentai que, s'il n'y avait point de péril pour elle, il y en avait beaucoup pour moi, qui ne manquerais point tôt ou tard d'être reconnu, et qui serais continuellement exposé au malheur que j'avais déjà essuyé. Elle me fit entendre qu'elle aurait du regret à quitter Paris. Je craignais tant de la chagriner, qu'il n'y avait point de hasards que je ne méprisasse pour lui plaire ; cependant, nous trouvâmes un tempérament¹ raisonnable, qui fut de louer une maison dans quelque village voisin de Paris, d'où il nous serait aisé d'aller à la ville lorsque le plaisir ou le besoin nous y appellerait. Nous choisîmes Chaillot², qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur-le-champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuileries. Elle revint une heure après, dans un carrosse de louage³, avec une fille qui la servait, et quelques malles où ses habits et tout ce qu'elle avait de précieux étaient renfermés.

Nous ne tardâmes point à regagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le temps de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon était la douceur et la complaisance même. Elle avait pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisaient le fond de nos richesses, n'étaient pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer

1. **Tempérament** : arrangement.

2. **Chaillot** : aujourd'hui quartier de Paris, Chaillot était, à l'époque du roman, un village situé à l'extérieur de la capitale.

3. **De louage** : loué.

trop notre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'était pas l'économie. Voici le plan que je me proposai : Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y mènerons une vie honnête mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse, et pour les spectacles. Nous nous réglerons. Vous aimez l'Opéra : nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons¹ tellement que nos pertes ne passeront² jamais deux pistoles. Il est impossible que, dans l'espace de dix ans il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions ne durèrent guère plus d'un mois. Manon était passionnée pour le plaisir ; je l'étais pour elle. Il nous naissait, à tous moments, de nouvelles occasions de dépense ; et loin de regretter les sommes qu'elle employait quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyais propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hiver approchait ; tout le monde retournait à la ville, et la campagne devenait déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point ; mais, pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, et que nous y passerions la nuit lorsqu'il nous arriverait de quitter trop tard l'assemblée³ où nous allions plusieurs fois la semaine ; car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot était le prétexte qu'elle apportait pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logements, l'un à la ville, et l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causèrent notre ruine.

1. **Bornerons** : limiterons.

2. **Passeront** : dépasseront.

3. **Assemblée** : réunion d'un certain nombre de personnes autour d'un divertissement.

Manon avait un frère, qui était garde du corps¹. Il se trouva malheureusement logé, à Paris, dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur, en la voyant le matin à sa fenêtre. Il
1140 accourut aussitôt chez nous. C'était un homme brutal et sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre en jurant horriblement, et comme il savait une partie des aventures de sa sœur, il l'accabla d'injures et de reproches. J'étais sorti un moment auparavant, ce qui fut sans doute un bonheur pour
1145 lui ou pour moi, qui n'étais rien moins que disposé² à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venait d'essuyer, et les menaces brutales de son frère.
1150 J'en eus tant de ressentiment³, que j'eusse couru sur-le-champ à la vengeance si elle ne m'eût arrêté par ses larmes. Pendant que je m'entretenais avec elle de cette aventure, le garde du corps rentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurais pas reçu aussi civilement⁴ que je le
1155 fis si je l'eusse connu ; mais, nous ayant salués d'un air riant, il eut le temps de dire à Manon qu'il venait lui faire ses excuses de son emportement ; qu'il l'avait crue dans le désordre, et que cette opinion avait allumé sa colère ; mais que, s'étant informé qui j'étais, d'un de nos domestiques, il avait appris de moi des
1160 choses si avantageuses, qu'elles lui faisaient désirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venait d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre et de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à Manon. Elle paraissait charmée de le voir porté à se réconcilier.
1165 Nous le retînmes à dîner. Il se rendit, en peu de moments, si familier, que nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carrosse. Ce fut une prise de possession, car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant
1170 de plaisir, qu'il fit sa maison de la nôtre et qu'il se rendit le

1. **Garde du corps** : gendarme ; les gardes du corps étaient considérés comme des êtres violents et primaires.

2. **Disposé** : prêt.

3. **Ressentiment** : rancune mêlée de colère.

4. **Civilement** : poliment.

maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenait. Il m'appelait son frère, et sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener¹ tous ses amis dans notre maison de Chaillot, et de les y traiter² à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermais les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, jusqu'à feindre³ de ne pas m'apercevoir qu'il tirait d'elle, de temps en temps, des sommes considérables. Il est vrai, qu'étant grand joueur, il avait la fidélité⁴ de lui en remettre une partie lorsque la fortune le favorisait ; mais la nôtre était trop médiocre pour fournir longtemps à des dépenses si peu modérées. J'étais sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre qui nous abîma⁵ sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris, pour y coucher, comme il nous arrivait fort souvent. La servante, qui restait seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir, le matin, que le feu avait pris, pendant la nuit, dans ma maison, et qu'on avait eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avaient souffert quelque dommage ; elle me répondit qu'il y avait eu une si grande confusion, causée par la multitude d'étrangers qui étaient venus au secours, qu'elle ne pouvait être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui était renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence⁶ inutile ; la caisse avait déjà disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allais me trouver exposé : l'indigence⁷ était le moindre. Je connaissais Manon ; je n'avais déjà que trop éprouvé que, quelque fidèle et quelque attachée qu'elle me fût

1. **Il se mit sur le pied d'amener** : il s'arrangea pour amener.

2. **Traiter** : recevoir, inviter à manger.

3. **Feindre** : faire semblant.

4. **Fidélité** : honnêteté.

5. **Abîma** : jeta dans un abîme, plongea dans un gouffre.

6. **Diligence** : empressement.

7. **Indigence** : misère.

dans la bonne fortune, il ne fallait pas compter sur elle dans la misère. Elle aimait trop l'abondance et les plaisirs pour me les sacrifier : Je la perdrai, m'écriai-je. Malheureux Chevalier, tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jeta dans un trouble si affreux, que je balançai, pendant quelques moments, si je ne ferais pas mieux de finir tous mes maux¹ par la mort. Cependant, je conservai assez de présence d'esprit pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restait nulle ressource. Le Ciel me fit naître une idée, qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me serait pas impossible de cacher notre perte à Manon, et que, par industrie² ou par quelque faveur du hasard, je pourrais fournir assez honnêtement à son entretien³ pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté, disais-je pour me consoler, que vingt mille écus nous suffiraient pendant dix ans. Supposons que les dix ans soient écoulés, et que nul des changements que j'espérais ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrais-je ? Je ne le sais pas trop bien, mais, ce que je ferais alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualités naturelles, et qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talents, tels qu'ils les ont ! La Providence⁴, ajoutais-je, en réfléchissant sur les différents états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plupart des grands et des riches sont des sots : cela est clair à qui connaît un peu le monde. Or il y a là-dedans une justice admirable : s'ils joignaient l'esprit aux richesses, ils seraient trop heureux, et le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps et de l'âme sont accordées à ceux-ci, comme des moyens pour se tirer de la misère et de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des grands en servant à leurs plaisirs : ils en font des dupes ; d'autres servent à leur instruction : ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent, mais ce n'est pas là le but de

1. **Maux** : malheurs.

2. **Industrie** : ingéniosité, habileté.

3. **À son entretien** : à l'entretenir, à lui assurer les ressources pour ses dépenses.

4. **Providence** : puissance divine qui gouverne le monde et règle le sort des individus. Le raisonnement qui suit est impie car la référence sacrée sert ici à justifier la malhonnêteté.

la divine Sagesse : ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; et de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les petits, que la sottise des riches et des grands.

1240 Ces pensées me remirent un peu le cœur et la tête. Je réso-
 1245 lus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, frère de Manon. Il
 connaissait parfaitement Paris, et je n'avais eu que trop d'oc-
 casions de reconnaître que ce n'était ni de son bien ni de la
 1250 paye du roi qu'il tirait son plus clair revenu. Il me restait à
 peine vingt pistoles qui s'étaient trouvées heureusement dans
 ma poche. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon
 malheur et mes craintes, et je lui demandai s'il y avait pour
 moi un parti à choisir entre celui de mourir de faim, ou de
 me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser
 1255 la tête était la ressource des sots ; pour mourir de faim, qu'il y
 avait quantité de gens d'esprit qui s'y voyaient réduits, quand
 ils ne voulaient pas faire usage de leurs talents ; que c'était
 à moi d'examiner de quoi j'étais capable ; qu'il m'assurait de
 son secours et de ses conseils dans toutes mes entreprises.

1255 Cela est bien vague, monsieur Lescaut, lui dis-je ; mes
 besoins demanderaient un remède plus présent, car que
 voulez-vous que je dise à Manon ? À propos de Manon,
 reprit-il, qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas tou-
 jours, avec elle, de quoi finir vos inquiétudes quand vous le
 1260 voudrez ? Une fille comme elle devrait nous entretenir, vous,
 elle et moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence
 méritait, pour continuer de me dire qu'il me garantissait avant
 le soir mille écus à partager entre nous, si je voulais suivre son
 conseil ; qu'il connaissait un seigneur, si libéral sur le chapitre
 1265 des plaisirs, qu'il était sûr que mille écus ne lui coûteraient
 rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon. Je
 l'arrêtai. J'avais meilleure opinion de vous, lui répondis-je ; je
 m'étais figuré que le motif que vous aviez eu, pour m'accorder
 votre amitié, était un sentiment tout opposé à celui où vous
 1270 êtes maintenant. Il me confessa impudemment¹ qu'il avait tou-
 jours pensé de même, et que, sa sœur ayant une fois violé les
 lois de son sexe, quoique en faveur de l'homme qu'il aimait le

1. Impudemment : de manière insolente, sans honte.

plus, il ne s'était réconcilié avec elle que dans l'espérance de tirer parti de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que
1275 jusqu'alors nous avons été ses dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causée, le besoin que j'avais de
lui m'obligea de répondre, en riant, que son conseil était une
1280 dernière ressource qu'il fallait remettre à l'extrémité. Je le priai
de m'ouvrir quelque autre voie. Il me proposa de profiter de
ma jeunesse et de la figure avantageuse que j'avais reçue de la
nature, pour me mettre en liaison avec quelque dame vieille et
libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'aurait rendu
infidèle à Manon. Je lui parlai du jeu, comme du moyen le
plus facile, et le plus convenable à ma situation. Il me dit que
1285 le jeu, à la vérité, était une ressource, mais que cela demandait
d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer simplement, avec
les espérances communes, c'était le vrai moyen d'achever ma
perte ; que de prétendre exercer seul, et sans être soutenu,
les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger
1290 la fortune, était un métier trop dangereux ; qu'il y avait une
troisième voie, qui était celle de l'association¹, mais que ma
jeunesse lui faisait craindre que messieurs les Confédérés ne
me jugeassent point encore les qualités propres à la Ligue. Il
me promit néanmoins ses bons offices² auprès d'eux ; et ce
1295 que je n'aurais pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent,
lorsque je me trouverais pressé du besoin. L'unique grâce
que je lui demandai, dans les circonstances, fut de ne rien
apprendre à Manon de la perte que j'avais faite, et du sujet
de notre conversation.

1300 Je sortis de chez lui moins satisfait encore que je n'y étais
entré ; je me repentis même de lui avoir confié mon secret.
Il n'avait rien fait, pour moi, que je n'eusse pu obtenir de
même sans cette ouverture, et je craignais mortellement
qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avait faite de ne rien
1305 découvrir à Manon. J'avais lieu d'appréhender aussi, par la
déclaration de ses sentiments, qu'il ne formât le dessein de
tirer parti d'elle, suivant ses propres termes, en l'enlevant de

1. **L'association** : association de tricheurs, aussi désignée ici par les noms de Ligue de l'Industrie et des Confédérés.

2. **Ses bons offices** : son aide, son appui.

mes mains, ou, du moins, en lui conseillant de me quitter pour s'attacher à quelque amant plus riche et plus heureux. Je fis
 1310 là-dessus mille réflexions, qui n'aboutirent qu'à me tourmen-
 ter et à renouveler le désespoir où j'avais été le matin. Il me
 vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon père, et de feindre
 une nouvelle conversion, pour obtenir de lui quelque secours
 1315 d'argent ; mais je me rappelai aussitôt que, malgré toute sa
 bonté, il m'avait resserré¹ six mois dans une étroite prison,
 pour ma première faute ; j'étais bien sûr qu'après un éclat tel
 que l'avait dû causer ma fuite de Saint-Sulpice, il me traiterait
 beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pen-
 sées en produisit une qui remit le calme tout d'un coup dans
 1320 mon esprit, et que je m'étonnai de n'avoir pas eue plus tôt,
 ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étais bien
 certain de retrouver toujours le même fond de zèle et d'amitié.
 Rien n'est plus admirable, et ne fait plus d'honneur à la vertu,
 que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes
 1325 dont on connaît parfaitement la probité². On sent qu'il n'y a
 point de risque à courir. Si elles ne sont pas toujours en état
 d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de
 la bonté et de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant
 de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur
 1330 présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil,
 dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du Ciel de
 m'être souvenu si à propos de Tiberge, et je résolus de cher-
 cher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai
 1335 sur-le-champ au logis, pour lui écrire un mot, et lui marquer un
 lieu propre à notre entretien. Je lui recommandais le silence et
 la discrétion, comme un des plus importants services qu'il pût
 me rendre dans la situation de mes affaires. La joie que l'es-
 pérance de le voir m'inspirait effaça les traces du chagrin que
 1340 Manon n'aurait pas manqué d'apercevoir sur mon visage. Je
 lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle³
 qui ne devait pas l'alarmer ; et Paris étant le lieu du monde où

1. **Resserré** : retenu enfermé sous étroite surveillance.

2. **Probité** : intégrité, loyauté.

3. **Bagatelle** : futilité, chose de peu d'importance.

elle se voyait avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de
1345 m'entendre dire qu'il était à propos d'y demeurer, jusqu'à ce
qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incen-
die. Une heure après, je reçus la réponse de Tiberge, qui me
promettait de se rendre au lieu de l'assignation¹. J'y courus
avec impatience. Je sentais néanmoins quelque honte d'aller
1350 paraître aux yeux d'un ami, dont la seule présence devait être
un reproche de mes désordres, mais l'opinion que j'avais de
la bonté de son cœur et l'intérêt de Manon soutinrent ma
hardiesse.

Je l'avais prié de se trouver au jardin du Palais-Royal. Il
y était avant moi. Il vint m'embrasser², aussitôt qu'il m'eut
1355 aperçu. Il me tint serré longtemps entre ses bras, et je sentis
mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me
présentais à lui qu'avec confusion, et que je portais dans le
cœur un vif sentiment de mon ingratitude ; que la première
1360 chose dont je le conjurais était de m'apprendre s'il m'était
encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir
mérité si justement de perdre son estime et son affection. Il
me répondit, du ton le plus tendre, que rien n'était capable de
le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs mêmes,
1365 et si je lui permettais de le dire, mes fautes et mes désordres,
avaient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'était une
tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent
pour une personne chère, qu'on voit toucher à sa perte sans
pouvoir la secourir.

Nous nous assîmes sur un banc. Hélas ! lui dis-je, avec un
1370 soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être exces-
sive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à
mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir, car je confesse
que la cause n'en est pas glorieuse, mais l'effet en est si triste
qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour
1375 en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié,
de lui raconter sans déguisement³ ce qui m'était arrivé depuis
mon départ de Saint-Sulpice. Je le satisfis ; et loin d'altérer

1. **Assignation** : rendez-vous.

2. **Embrasser** : serrer dans ses bras.

3. **Sans déguisement** : sans rien dissimuler, sans mensonge.

quelque chose à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour
 les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion
 1380 avec toute la force qu'elle m'inspirait. Je la lui représentai
 comme un de ces coups particuliers du destin qui s'attache
 à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la
 vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir.
 Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes,
 1385 du désespoir où j'étais deux heures avant que de le voir, et de
 celui dans lequel j'allais retomber, si j'étais abandonné par mes
 amis aussi impitoyablement que par la fortune ; enfin, j'atten-
 dris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la
 compassion que je l'étais par le sentiment de mes peines. Il
 1390 ne se lassait point de m'embrasser, et de m'exhorter à prendre
 du courage et de la consolation, mais, comme il supposait
 toujours qu'il fallait me séparer de Manon, je lui fis entendre
 nettement que c'était cette séparation même que je regardais
 comme la plus grande de mes infortunes, et que j'étais disposé
 1395 à souffrir, non seulement le dernier excès de la misère, mais
 la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remède plus
 insupportable que tous mes maux ensemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il : quelle espèce de secours
 suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre
 1400 toutes mes propositions ? Je n'osais lui déclarer que c'était
 de sa bourse que j'avais besoin. Il le comprit pourtant à la
 fin, et m'ayant confessé qu'il croyait m'entendre¹, il demeura
 quelque temps suspendu, avec l'air d'une personne qui
 balance. Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie
 1405 vienne d'un refroidissement de zèle et d'amitié. Mais à quelle
 alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le
 seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon
 devoir en vous l'accordant ? car n'est-ce pas prendre part à
 votre désordre, que de vous y faire persévérer ? Cependant,
 1410 continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine
 que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui
 ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur
 parti ; il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse et
 la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque

1. **M'entendre** : me comprendre.

1415 argent. Permettez-moi, mon cher Chevalier, ajouta-t-il en
m'embrassant, d'y mettre seulement une condition : c'est que
vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, et que vous souf-
frirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener
1420 la vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que
la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai
sincèrement tout ce qu'il souhaitait, et je le priai de plaindre
la malignité¹ de mon sort, qui me faisait profiter si mal des
conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un
banquier de sa connaissance, qui m'avança cent pistoles sur
1425 son billet², car il n'était rien moins qu'en argent comptant.
J'ai déjà dit qu'il n'était pas riche. Son bénéfice valait mille
écus, mais, comme c'était la première année qu'il le possédait,
il n'avait encore rien touché du revenu : c'était sur les fruits
futurs qu'il me faisait cette avance.

1430 Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché,
jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal, qui
me faisait violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force
pendant quelques moments pour s'élever dans mon cœur
contre ma passion, et j'aperçus du moins, dans cet instant
1435 de lumière, la honte et l'indignité de mes chaînes. Mais ce
combat fut léger et dura peu. La vue de Manon m'aurait fait
précipiter du ciel, et je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle,
que j'eusse pu traiter un moment de honteuse une tendresse
si juste pour un objet si charmant.

1440 Manon était une créature d'un caractère extraordinaire.
Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent,
mais elle ne pouvait être tranquille un moment, avec la crainte
d'en manquer. C'était du plaisir et des passe-temps qu'il lui
fallait. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou, si l'on pouvait
1445 se divertir sans qu'il en coûte. Elle ne s'informait pas même
quel était le fonds de nos richesses, pourvu qu'elle pût passer
agréablement la journée, de sorte que, n'étant ni excessive-
ment livrée au jeu ni capable d'être éblouie par le faste³ des
grandes dépenses, rien n'était plus facile que de la satisfaire,

1. **Malignité** : perfidie, perversité.

2. **Billet** : certificat reconnaissant le prêt d'une somme indiquée, en l'occurrence le tiers du revenu annuel de Tiberge.

3. **Faste** : magnificence, luxe.

1450 en lui faisant naître tous les jours des amusements de son
 goût. Mais c'était une chose si nécessaire pour elle, d'être
 ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avait pas le moindre
 fond à faire, sans cela, sur son humeur et sur ses inclina-
 1455 tions. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, et que je fusse le
 seul, comme elle en convenait volontiers, qui pût lui faire
 goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étais presque
 certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines
 craintes. Elle m'aurait préféré à toute la terre avec une fortune
 médiocre¹ ; mais je ne doutais nullement qu'elle ne m'aban-
 1460 donnât pour quelque nouveau B... lorsqu'il ne me resterait que
 de la constance et de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de
 régler si bien ma dépense particulière que je fusse toujours
 en état de fournir aux siennes, et de me priver plutôt de mille
 choses nécessaires que de la borner même pour le superflu.

1465 Le carrosse m'effrayait plus que tout le reste ; car il n'y avait
 point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux et un
 cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avais
 point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me
 répéta que, si je voulais tenter le hasard du jeu, il ne déses-
 1470 pérait point qu'en sacrifiant de bonne grâce² une centaine
 de francs pour traiter ses associés, je ne pusse être admis,
 à sa recommandation, dans la Ligue de l'Industrie. Quelque
 répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par
 une cruelle nécessité.

1475 M. Lescaut me présenta, le soir même, comme un de ses
 parents ; il ajouta que j'étais d'autant mieux disposé à réus-
 sir, que j'avais besoin des plus grandes faveurs de la for-
 tune. Cependant, pour faire connaître que ma misère n'était
 pas celle d'un homme de néant³, il leur dit que j'étais dans
 1480 le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je
 les traitai magnifiquement. On s'entretint longtemps de la
 gentillesse⁴ de ma figure et de mes heureuses dispositions.
 On prétendit qu'il y avait beaucoup à espérer de moi, parce
 qu'ayant quelque chose dans la physionomie qui sentait

1. **Médiocre** : moyenne.

2. **De bonne grâce** : volontiers.

3. **Un homme de néant** : un homme sans valeur.

4. **Gentillesse** : grâce, caractère agréable.

1485 l'honnête homme¹, personne ne se défierait² de mes artifices³.
 Enfin, on rendit grâces à M. Lescaut d'avoir procuré à l'Ordre
 un novice de mon mérite, et l'on chargea un des chevaliers
 de me donner, pendant quelques jours, les instructions néces-
 1490 saires. Le principal théâtre de mes exploits devait être l'hôtel
 de Transylvanie où il y avait une table de pharaon⁴ dans une
 salle et divers autres jeux de cartes et de dés dans la galerie.
 Cette académie se tenait au profit de M. le prince de R...⁵, qui
 demeurait alors à Clagny, et la plupart de ses officiers étaient
 de notre société. Le dirai-je à ma honte ? Je profitai en peu de
 1495 temps des leçons de mon maître. J'acquis surtout beaucoup
 d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte, et m'aidant
 fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotais assez
 légèrement pour tromper les yeux des plus habiles, et ruiner
 sans affectation⁶ quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse
 1500 extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me
 trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre
 celles que je partageais de bonne foi avec mes associés. Je
 ne craignis plus, alors, de découvrir à Manon notre perte de
 Chaillot, et, pour la consoler, en lui apprenant cette fâcheuse
 1505 nouvelle, je louai une maison garnie⁷, où nous nous établîmes
 avec un air d'opulence et de sécurité.

Tiberge n'avait pas manqué, pendant ce temps-là, de me
 rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissait point. Il
 recommençait sans cesse à me représenter le tort que je fai-
 1510 sais à ma conscience, à mon honneur et à ma fortune. Je
 recevais ses avis avec amitié, et quoique je n'eusse pas la
 moindre disposition à les suivre, je lui savais bon gré⁸ de son
 zèle, parce que j'en connaissais la source. Quelquefois je le

1. **Honnête homme** : modèle de l'époque, homme de manières et d'esprit agréables en société, raffiné et vertueux.

2. **Se défierait** : se méfierait.

3. **Artifices** : ruses, tromperies.

4. **Pharaon** : ancien jeu de cartes où d'importantes sommes d'argent peuvent être jouées.

5. **M. le prince de R...** : François Rákóczi, prince de Transylvanie, propriétaire de l'hôtel de Transylvanie, à Paris, qui accueillit une maison de jeu clandestine.

6. **Sans affectation** : avec naturel.

7. **Garnie** : meublée.

8. **Je lui savais bon gré** : je lui étais reconnaissant.

1515 raillais agréablement, dans la présence¹ même de Manon, et
 je l'exhortais à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre
 d'évêques et d'autres prêtres, qui savent accorder fort bien
 une maîtresse avec un bénéfice. Voyez, lui disais-je, en lui
 montrant les yeux de la mienne, et dites-moi s'il y a des fautes
 1520 qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenait
 patience. Il la poussa même assez loin ; mais lorsqu'il vit que
 mes richesses augmentaient, et que non seulement je lui avais
 restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle
 maison et doublé ma dépense, j'allais me replonger plus que
 jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton et de
 1525 manières. Il se plaignit de mon endurcissement ; il me menaça
 des châtimens du Ciel, et il me prédit une partie des malheurs
 qui ne tardèrent guère à m'arriver. Il est impossible, me dit-il,
 que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres
 vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez
 1530 acquises injustement ; elles vous seront ravies² de même. La
 plus terrible punition de Dieu serait de vous en laisser jouir
 tranquillement. Tous mes conseils, ajouta-t-il, vous ont été
 inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous seraient bientôt
 importuns³. Adieu, ingrat et faible ami. Puissent vos criminels
 1535 plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puissent votre fortune
 et votre argent périr sans ressource, et vous rester seul et nu,
 pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement en-
 vré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer
 et à vous servir, mais je romps aujourd'hui tout commerce⁴
 1540 avec vous, et je déteste la vie que vous menez. Ce fut dans
 ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue
 apostolique⁵. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir,
 mais je fus arrêté par Manon, qui me dit que c'était un fou
 qu'il fallait laisser sortir.

1545 Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur
 moi. Je remarque ainsi les diverses occasions où mon cœur
 sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir

1. Dans la présence : en présence.

2. Ravies : enlevées, ôtées.

3. Importuns : qui importunent, embêtent.

4. Commerce : relation, fréquentation.

5. Harangue apostolique : discours solennel religieux, sermon.

que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie. Les caresses de Manon
1550 dissipèrent, en un moment, le chagrin que cette scène m'avait causé. Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisirs et d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection ; Vénus et la Fortune¹ n'avaient point d'esclaves plus heureux et plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer
1555 le monde un lieu de misères, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices² ! Mais, hélas ! leur faible est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudrait-on se proposer, si elles étaient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le sort commun, c'est-à-dire de durer peu, et d'être suivies
1560 par des regrets amers. J'avais fait, au jeu, des gains si considérables, que je pensais à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoraient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille était
1565 jolie ; mon valet en était amoureux. Ils avaient affaire à des maîtres jeunes et faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

1570 M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il était environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet, et Manon sa femme de chambre ; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avaient point été vus dans la maison depuis huit heures, et qu'ils étaient sortis après
1575 avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disaient avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité, mais je ne formais point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avait été forcée, et mon argent enlevé,
1580 avec tous mes habits. Dans le temps que je réfléchissais, seul, sur cet accident, Manon vint, tout effrayée, m'apprendre qu'on avait fait le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison

1. **Vénus et la Fortune** : divinités de l'Amour et du Destin.

2. **Charmantes délices** : le mot « délices », au pluriel, est féminin.

1585 qui m'empêcha de me livrer aux cris et aux pleurs. La crainte
de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de
prendre un visage tranquille. Je lui dis, en badinant¹, que je
me vengerais sur quelque dupe à l'hôtel de Transylvanie.
Cependant, elle me sembla si sensible à notre malheur, que
1590 sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie
feinte n'en avait eu pour l'empêcher d'être trop abattue. Nous
sommes perdus ! me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'ef-
forçai en vain de la consoler par mes caresses ; mes propres
pleurs trahissaient mon désespoir et ma consternation. En
effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restait
1595 pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur-le-champ M. Lescaut.
Il me conseilla d'aller, à l'heure même, chez M. le Lieutenant
de Police et M. le Grand Prévôt de Paris². J'y allai, mais ce fut
pour mon plus grand malheur ; car outre que cette démarche
1600 et celles que je fis faire à ces deux officiers de justice ne
produisirent rien, je donnai le temps à Lescaut d'entretenir
sa sœur, et de lui inspirer, pendant mon absence, une horrible
résolution. Il lui parla de M. de G... M..., vieux voluptueux³, qui
payait prodigieusement⁴ les plaisirs, et il lui fit envisager tant
1605 d'avantages à se mettre à sa solde, que, troublée comme elle
était par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit
de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon
retour, et l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut
aurait prévenu M. de G... M... Je le trouvai qui m'attendait
1610 au logis ; mais Manon s'était couchée dans son appartement,
et elle avait donné ordre à son laquais de me dire qu'ayant
besoin d'un peu de repos, elle me pria de la laisser seule
pendant cette nuit. Lescaut me quitta, après m'avoir offert
quelques pistoles que j'acceptai. Il était près de quatre heures,
1615 lorsque je me mis au lit, et m'y étant encore occupé long-
temps des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si
tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi.

1. En badinant : sur le ton de la plaisanterie.

2. Le Grand Prévôt de Paris : représentant de la justice de la ville et placé à la tête de la prison du Châtelet.

3. Voluptueux : personne qui aime les plaisirs amoureux charnels.

4. Prodigieusement : avec une très grande générosité.

Je me levai promptement pour aller m'informer de la santé de Manon ; on me dit qu'elle était sortie, une heure auparavant, avec son frère, qui l'était venu prendre dans un carrosse de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Lescaut, me parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartements. J'aperçus, dans celui de Manon, une lettre cachetée qui était sur sa table. L'adresse était à moi, et l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel ; elle était dans ces termes :

Je te jure, mon cher Chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que, dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sottise que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? La faim me causerait quelque méprise fatale ; je rendrais quelque jour le dernier soupir, en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi, pour quelque temps, le ménagement¹ de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! Je travaille pour rendre mon Chevalier riche et heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon, et qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demurai, après cette lecture, dans un état qui me serait difficile à décrire car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiments je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable. On ne saurait les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée ; et l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espèce, cela ne se lie à rien dans la mémoire, et ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant, de quelque nature que fussent les miens, il est certain qu'il devait y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie et de la honte. Heureux s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour ! Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudrait-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour

1. **Le ménagement** : la direction, la conduite.

1655 me haïr ? Quels droits eût-on jamais sur un cœur que je n'aie
 pas sur le sien ? Que me reste-t-il à faire pour elle, après tout
 ce que je lui ai sacrifié ? Cependant elle m'abandonne ! et
 l'ingrate se croit à couvert¹ de mes reproches en me disant
 qu'elle ne cesse pas de m'aimer ! Elle appréhende la faim.
 1660 Dieu d'amour ! quelle grossièreté de sentiment ! et que c'est
 répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée,
 moi qui m'y expose si volontiers pour elle en renonçant à ma
 fortune et aux douceurs de la maison de mon père ; moi qui me
 suis retranché jusqu'au nécessaire pour satisfaire ses petites
 1665 humeurs et ses caprices. Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorais,
 ingrate, je sais bien de qui tu aurais pris des conseils ; tu ne
 m'aurais pas quitté, du moins, sans me dire adieu. C'est à
 moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se
 séparer de ce qu'on adore. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour
 1670 s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je
 ne m'attendais pas. Ce fut celle de Lescaut. Bourreau ! lui dis-je
 en mettant l'épée à la main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ?
 Ce mouvement l'effraya ; il me répondit que, si c'était ainsi que
 1675 je le recevais lorsqu'il venait me rendre compte du service le
 plus considérable qu'il eût pu me rendre, il allait se retirer, et
 ne remettrait jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de
 la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t'imaginer pas,
 lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre
 1680 encore une fois pour dupe et me tromper par des fables². Il
 faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Là ! que
 vous êtes vif ! repartit-il ; c'est l'unique sujet qui m'amène. Je
 viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas,
 et pour lequel vous reconnaîtrez peut-être que vous m'avez
 1685 quelque obligation. Je voulus être éclairci sur-le-champ.

Il me raconta que Manon, ne pouvant soutenir la crainte
 de la misère, et surtout l'idée d'être obligée tout d'un coup à
 la réforme de notre équipage³, l'avait prié de lui procurer la
 connaissance de M. de G... M..., qui passait pour un homme

1. **À couvert** : à l'abri.

2. **Fables** : récits mensongers.

3. **La réforme de notre équipage** : le changement de train de vie concernant le carrosse et ses à-côtés.

1690 généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil était venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies, avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, et cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajouta Lescaut, qui ai pénétré¹ tout
1695 d'un coup de quel avantage cela pouvait être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avait essuyé des pertes considérables, et j'ai tellement piqué² sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cents pistoles. Je lui ai dit que cela était honnête pour le présent, mais
1700 que l'avenir amènerait à ma sœur de grands besoins ; qu'elle s'était chargée, d'ailleurs, du soin d'un jeune frère, qui nous était resté sur les bras après la mort de nos père et mère, et que, s'il la croyait digne de son estime, il ne la laisserait pas souffrir dans³ ce pauvre enfant qu'elle regardait comme la
1705 moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une maison commode, pour vous et pour Manon, car c'est vous-même qui êtes ce pauvre petit frère orphelin. Il a promis de vous meubler proprement⁴, et
1710 de vous fournir tous les mois quatre cents bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cents à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son intendant, avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison, et de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui
1715 m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, et de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis, en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentiments, et par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que
1720 je demeurai longtemps sans répondre à quantité de questions que Lescaut me faisait l'une sur l'autre. Ce fut, dans ce moment, que l'honneur et la vertu me firent sentir encore les pointes du remords, et que je jetai les yeux, en soupirant, vers Amiens, vers la maison de mon père, vers Saint-Sulpice et

1. **Pénétré** : compris.

2. **Piqué** : éveillé.

3. **Dans** : au sujet de.

4. **Proprement** : convenablement, avec soin.

1725 vers tous les lieux où j'avais vécu dans l'innocence. Par quel
 immense espace n'étais-je pas séparé de cet heureux état ! Je
 ne le voyais plus que de loin, comme une ombre qui s'attirait
 encore mes regrets et mes désirs, mais trop faible pour exciter
 mes efforts. Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si cri-
 1730 minel ? L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il
 changé, pour moi, en une source de misères et de désordres ?
 Qui m'empêchait de vivre tranquille et vertueux avec Manon ?
 Pourquoi ne l'épousais-je point, avant que d'obtenir rien de
 son amour ? Mon père, qui m'aimait si tendrement, n'y aurait-il
 1735 pas consenti si je l'en eusse pressé avec des instances¹ légi-
 times ? Ah ! mon père l'aurait chérie lui-même, comme une
 fille charmante, trop digne d'être la femme de son fils ; je
 serais heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de
 mon père, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de
 1740 la fortune et la tranquillité de la vertu. Revers funeste ! Quel
 est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer ? Quoi !
 j'irai partager... Mais y a-t-il à balancer, si c'est Manon qui l'a
 réglé, et si je la perds sans cette complaisance ? Monsieur
 Lescaut, m'écriai-je en fermant les yeux, comme pour écarter
 1745 de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me
 servir, je vous rends grâces. Vous auriez pu prendre une voie
 plus honnête ; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas ? Ne
 pensons donc plus qu'à profiter de vos soins et à remplir votre
 projet. Lescaut, à qui ma colère, suivie d'un fort long silence,
 1750 avait causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti
 tout différent de celui qu'il avait appréhendé sans doute ; il
 n'était rien moins que brave, et j'en eus de meilleures preuves
 dans la suite. Oui, oui, se hâta-t-il de me répondre, c'est un fort
 bon service que je vous ai rendu, et vous verrez que nous en
 1755 tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous
 concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les
 défiances que M. de G... M... pouvait concevoir de notre fra-
 ternité, en me voyant plus grand et un peu plus âgé peut-
 être qu'il ne se l'imaginait. Nous ne trouvâmes point d'autre
 1760 moyen, que de prendre devant lui un air simple et provincial,
 et de lui faire croire que j'étais dans le dessein d'entrer dans

1. **Instances** : demandes, prières.

l'état ecclésiastique, et que j'allais pour cela tous les jours au collège. Nous résolûmes aussi que je me mettrais¹ fort mal, la première fois que je serais admis à l'honneur de le saluer.

1765 Il revint à la ville trois ou quatre jours après ; il conduisit lui-même Manon dans la maison que son intendant avait eu soin de préparer. Elle fit avertir aussitôt Lescaut de son retour ; et celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil amant en était déjà sorti.

1770 Malgré la résignation avec laquelle je m'étais soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste et languissant. La joie de la retrouver ne l'emportait pas tout à fait sur le chagrin de son infidélité. Elle, au contraire, paraissait transportée du plaisir
1775 de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide et d'infidèle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railla d'abord de ma simplicité ; mais, lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, et la peine que j'avais
1780 à digérer un changement si contraire à mon humeur et à mes désirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai tout en pleurs ; je lui demandai ce qui les causait. Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle, comment veux-tu que je vive, si ma vue n'est plus propre qu'à te
1785 causer un air sombre et chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule caresse, depuis une heure que tu es ici, et tu as reçu les miennes avec la majesté du Grand Turc au Sérail².

Écoutez, Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle
1790 point à présent des alarmes où votre fuite imprévue m'a jeté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation, après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m'en ferait bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser
1795 sans soupirs, et même sans larmes, continuai-je en en versant quelques-unes, à la triste et malheureuse vie que vous voulez

1. **Je me mettrais** : je m'habillerais.

2. **Avec la majesté du Grand Turc au Sérail** : avec insensibilité et froideur. Le « Grand Turc » désigne le sultan de l'Empire ottoman et le « Sérail » son palais.

que je mène dans cette maison ? Laissons ma naissance et mon honneur à part : ce ne sont plus des raisons si faibles qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement par une ingrate et dure maîtresse ?... Elle m'interrompt : tenez, dit-elle, mon Chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur, lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avais espéré que vous consentiriez au projet que j'avais fait pour rétablir un peu notre fortune, et c'était pour ménager votre délicatesse que j'avais commencé à l'exécuter sans votre participation ; mais j'y renonce, puisque vous ne l'approuvez pas. Elle ajouta qu'elle ne me demandait qu'un peu de complaisance, pour le reste du jour ; qu'elle avait déjà reçu deux cents pistoles de son vieil amant, et qu'il lui avait promis de lui apporter le soir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, et par-dessus cela, la moitié de la pension annuelle qu'il lui avait promise. Laissez-moi seulement le temps, me dit-elle, de recevoir ses présents ; je vous jure qu'il ne pourra se vanter des avantages que je lui ai donnés sur moi, car je l'ai remis jusqu'à présent à la ville¹. Il est vrai qu'il m'a baisé plus d'un million de fois les mains ; il est juste qu'il paye ce plaisir, et ce ne sera point trop de cinq ou six mille francs, en proportionnant le prix à ses richesses et à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable que l'espérance des cinq mille livres. J'eus lieu de reconnaître que mon cœur n'avait point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il était si satisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étais né pour les courtes joies et les longues douleurs. La Fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre. Lorsque j'eus marqué à Manon, par mille caresses, combien je me croyais heureux de son changement, je lui dis qu'il fallait en instruire M. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert². Il en murmura³ d'abord ; mais les quatre

1. **Je l'ai remis jusqu'à présent à la ville** : j'ai repoussé mes faveurs au temps de notre arrivée en ville.

2. **De concert** : en accord.

3. **Il en murmura** : il s'en plaignit.

ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaîment dans nos vues. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G... M..., et cela pour deux raisons :
1835 l'une, pour nous donner le plaisir d'une scène agréable en me faisant passer pour un écolier, frère de Manon ; l'autre, pour empêcher ce vieux libertin¹ de s'émanciper² trop avec ma maîtresse, par le droit qu'il croirait s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lescaut et
1840 moi, lorsqu'il monterait à la chambre où il comptait de passer la nuit ; et Manon, au lieu de le suivre, nous promit de sortir, et de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G... M... ne se fit pas attendre longtemps. Lescaut était avec sa sœur, dans la salle.
1845 Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets et des pendants de perles, qui valaient au moins mille écus. Il lui compta ensuite, en beaux louis d'or, la somme de deux mille quatre cents livres, qui faisaient
1850 moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille Cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'était autant de droits qu'elle acquérait sur l'argent qu'il lui mettait entre les mains. J'étais à la porte, où je prêtais l'oreille, en attendant que Lescaut
1855 m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main, lorsque Manon eut serré³ l'argent et les bijoux, et me conduisant vers M. de G... M..., il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusez, monsieur, lui dit Lescaut, c'est
1860 un enfant fort neuf⁴. Il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi ; faites bien votre profit d'un si bon modèle. Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il
1865 me donna deux ou trois petits coups sur la joue, en me disant que j'étais un joli garçon, mais qu'il fallait être sur mes gardes

1. **Libertin** : débauché, coureur.

2. **S'émanciper** : prendre des libertés.

3. **Serré** : mis en lieu sûr.

4. **Neuf** : inexpérimenté.

à Paris, où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étais naturellement si sage, que je ne parlais que de me faire prêtre, et que tout mon plaisir était de faire des petites chapelles¹. Je lui trouve de l'air de Manon, reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi, j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous ? dit-il à Lescaut, il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde². Oh ! monsieur, repris-je, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les églises, et je crois bien que j'en trouverai, à Paris, de plus sots que moi. Voyez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant de province. Toute notre conversation fut à peu près du même goût, pendant le souper. Manon, qui était badine³, fut sur le point, plusieurs fois, de gâter⁴ tout par ses éclats de rire. Je trouvai l'occasion, en soupant, de lui raconter sa propre histoire, et le mauvais sort qui le menaçait. Lescaut et Manon tremblaient pendant mon récit, surtout lorsque je faisais son portrait au naturel ; mais l'amour-propre l'empêcha de s'y reconnaître, et je l'achevai si adroitement, qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin, l'heure du sommeil étant arrivée, il parla d'amour et d'impatience. Nous nous retirâmes, Lescaut et moi ; on le conduisit à sa chambre, et Manon, étant sortie sous prétexte d'un besoin, nous vint joindre à la porte. Le carrosse, qui nous attendait trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un instant du quartier.

1895 Quoiqu'à mes propres yeux cette action fût une véritable friponnerie, ce n'était pas la plus injuste que je crusse avoir à me reprocher. J'avais plus de scrupule sur l'argent que j'avais acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, et le Ciel permit que la plus légère de ces deux injustices fût la plus rigoureusement punie.

1. **Faire de petites chapelles** : fabriquer de petits autels.

2. **N'ait pas un peu plus de monde** : connaisse mal les usages de la vie en société.

3. **Badine** : d'humeur enjouée.

4. **Gâter** : gâcher.

M. de G... M... ne tarda pas longtemps à s'apercevoir qu'il était dupé. Je ne sais s'il fit, dès le soir même, quelques démarches pour nous découvrir, mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire longtemps d'inutiles, et nous assez d'imprudence pour compter trop sur la grandeur de Paris et sur l'éloignement qu'il y avait de notre quartier au sien. Non seulement il fut informé de notre demeure et de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étais, la vie que j'avais menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B..., la tromperie qu'elle lui avait faite, en un mot, toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter, et de nous traiter moins comme des criminels que comme de fieffés¹ libertins. Nous étions encore au lit, lorsqu'un exempt de police² entra dans notre chambre avec une demi-douzaine de gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G... M..., et nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, et moi traîné dans l'autre à Saint-Lazare³. Il faut avoir éprouvé de tels revers, pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai longtemps ce qu'elle était devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas su d'abord, car une catastrophe si terrible m'aurait fait perdre le sens et, peut-être, la vie.

Ma malheureuse maîtresse fut donc enlevée, à mes yeux, et menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer⁴. Quel sort pour une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux et mon cœur ! On ne l'y traita pas barbarement ; mais elle fut resserrée dans une étroite prison, seule, et condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail, comme

1. **Fieffés** : parfaits, achevés.

2. **Exempt de police** : officier de police en charge des arrestations.

3. **Saint-Lazare** : prison qui accueillait de jeunes gens de bonne famille, que des religieux étaient chargés de corriger de leur indiscipline.

4. **Une retraite que j'ai horreur de nommer** : le lieu où Manon est enfermée et que des Griefs ne nomme pas ici est la Salpêtrière ou l'Hôpital, dont il a déjà été question au début du récit. La différence entre les prisons reflète l'écart de statut social entre les amants.

une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante
nourriture. Je n'appris ce triste détail que longtemps après,
1935 lorsque j'eus essuyé moi-même plusieurs mois d'une rude et
ennuyeuse pénitence. Mes gardes ne m'ayant point averti
non plus du lieu où ils avaient ordre de me conduire, je ne
connus mon destin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurais
1940 préféré la mort, dans ce moment, à l'état où je me crus près
de tomber. J'avais de terribles idées de cette maison. Ma
frayeur augmenta lorsqu'en entrant les gardes visitèrent une
seconde fois mes poches, pour s'assurer qu'il ne me restait ni
armes, ni moyen de défense. Le supérieur parut à l'instant ;
il était prévenu sur mon arrivée ; il me salua avec beaucoup
1945 de douceur. Mon Père, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai
mille vies avant que d'en souffrir une. Non, non, monsieur,
me répondit-il ; vous prendrez une conduite sage, et nous
serons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une
chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous
1950 accompagnèrent jusqu'à la porte, et le supérieur, y étant entré
avec moi, leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier ! lui dis-je. Eh bien, mon Père,
que prétendez-vous faire de moi ? Il me dit qu'il était charmé
de me voir prendre un ton raisonnable ; que son devoir serait
1955 de travailler à m'inspirer le goût de la vertu et de la religion, et
le mien, de profiter de ses exhortations et de ses conseils ; que,
pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il aurait
pour moi, je ne trouverais que du plaisir dans ma solitude. Ah !
du plaisir ! repris-je ; vous ne savez pas, mon Père, l'unique
1960 chose qui est capable de m'en faire goûter ! Je le sais, reprit-il ;
mais j'espère que votre inclination changera. Sa réponse me fit
comprendre qu'il était instruit de mes aventures, et peut-être
de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement
qu'on l'avait informé de tout.

1965 Cette connaissance fut le plus rude de tous mes châtimens.
Je me mis à verser un ruisseau de larmes, avec toutes les
marques d'un affreux désespoir. Je ne pouvais me consoler
d'une humiliation qui allait me rendre la fable¹ de toutes les
personnes de ma connaissance, et la honte de ma famille. Je

1. **Me rendre la fable** : m'exposer à la risée.

1970 passai ainsi huit jours dans le plus profond abattement sans
être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre chose
que de mon opprobre¹. Le souvenir même de Manon n'ajoutait
rien à ma douleur. Il n'y entraît, du moins, que comme un
1975 sentiment qui avait précédé cette nouvelle peine, et la passion
dominante de mon âme était la honte et la confusion. Il y a
peu de personnes qui connaissent la force de ces mouvements
particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible
qu'à cinq ou six passions², dans le cercle desquelles leur vie
se passe, et où toutes leurs agitations se réduisent. Ôtez-leur
1980 l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance et la
crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un carac-
tère plus noble peuvent être remuées de mille façons diffé-
rentes ; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, et qu'elles
puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les
1985 bornes ordinaires de la nature ; et comme elles ont un senti-
ment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire³,
il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De là vient qu'elles
souffrent si impatiemment le mépris et la risée, et que la honte
est une de leurs plus violentes passions.

1990 J'avais ce triste avantage à Saint-Lazare. Ma tristesse parut
si excessive au supérieur, qu'en appréhendant les suites, il crut
devoir me traiter avec beaucoup de douceur et d'indulgence.
Il me visitait⁴ deux ou trois fois le jour. Il me prenait souvent
avec lui, pour faire un tour de jardin, et son zèle s'épuisait en
1995 exhortations et en avis salutaires. Je les recevais avec dou-
ceur ; je lui marquais même de la reconnaissance. Il en tirait
l'espoir de ma conversion. Vous êtes d'un naturel si doux et
si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les
désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent :
2000 l'une, comment, avec de si bonnes qualités, vous avez pu vous
livrer à l'excès du libertinage ; et l'autre que j'admire encore
plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils et mes

1. **Opprobre** : honte, déshonneur.

2. **Cinq ou six passions** : des Griefs fait allusion au *Traité des passions* de Descartes, pour en proposer une lecture personnelle qui met en avant sa grandeur aristocratique.

3. **Du vulgaire** : du commun des hommes.

4. **Visitait** : rendait visite.

instructions, après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude
 du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé
 2005 des miséricordes du Ciel¹ ; si c'est bonté naturelle, vous avez
 du moins un excellent fond de caractère, qui me fait espérer
 que nous n'aurons pas besoin de vous retenir ici longtemps,
 pour vous ramener à une vie honnête et réglée. Je fus ravi de
 lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter par
 2010 une conduite qui pût le satisfaire entièrement, persuadé que
 c'était le plus sûr moyen d'abrégier ma prison. Je lui demandai
 des livres. Il fut surpris que, m'ayant laissé le choix de ceux
 que je voulais lire, je me déterminai pour quelques auteurs
 sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec le dernier
 2015 attachement, et je lui donnai ainsi, dans toutes les occasions,
 des preuves du changement qu'il désirait.

Cependant il n'était qu'extérieur. Je dois le confesser à ma
 honte, je jouai, à Saint-Lazare, un personnage d'hypocrite. Au
 lieu d'étudier, quand j'étais seul, je ne m'occupais qu'à gémir
 2020 de ma destinée ; je maudissais ma prison et la tyrannie qui
 m'y retenait. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet
 accablement où m'avait jeté la confusion, que je retombai dans
 les tourments de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude
 de son sort, la crainte de ne la revoir jamais étaient l'unique
 2025 objet de mes tristes méditations. Je me la figurais dans les
 bras de G... M..., car c'était la pensée que j'avais eue d'abord ;
 et, loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement
 qu'à moi, j'étais persuadé qu'il ne m'avait fait éloigner que
 pour la posséder tranquillement. Je passais ainsi des jours
 2030 et des nuits dont la longueur me paraissait éternelle. Je
 n'avais d'espérance que dans le succès de mon hypocrisie.
 J'observais soigneusement le visage et les discours du supé-
 rieur, pour m'assurer de ce qu'il pensait de moi, et je me faisais
 une étude de² lui plaire, comme à l'arbitre de ma destinée. Il
 2035 me fut aisé de reconnaître que j'étais parfaitement dans ses
 bonnes grâces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me
 rendre service. Je pris un jour la hardiesse de lui demander

1. **Miséricordes du Ciel** : bontés par lesquelles le Ciel accorde le pardon aux hommes.

2. **Je me faisais une étude de** : je mettais tout mon soin à.

si c'était de lui que mon élargissement¹ dépendait. Il me dit qu'il n'en était pas absolument le maître, mais que, sur son
2040 témoignage, il espérait que M. de G... M..., à la sollicitation duquel M. le Lieutenant général de Police m'avait fait renfermer, consentirait à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison, que j'ai déjà
2045 essuyés, lui paraîtront une expiation² suffisante ? Il me promit de lui en parler, si je le souhaitais. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G... M... avait été si touché du bien qu'il avait entendu de moi, que non seulement il paraissait être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avait même marqué beau-
2050 coup d'envie de me connaître plus particulièrement, et qu'il se proposait de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint-Lazare. Je lui trouvai l'air plus
2055 grave et moins sot qu'il ne l'avait eu dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite. Il ajouta, pour justifier apparemment ses propres désordres, qu'il était permis à la faiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exige, mais que la
2060 friponnerie et les artifices honteux méritaient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de soumission dont il parut satisfait. Je ne m'offensai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut et Manon, et sur les petites chapelles dont il supposait, me dit-il, que j'avais dû
2065 faire un grand nombre à Saint-Lazare, puisque je trouvais tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa, malheureusement pour lui et pour moi-même, de me dire que Manon en aurait fait aussi, sans doute, de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémissement que le nom d'Hôpital me causa, j'eus
2070 encore le pouvoir de le prier, avec douceur, de s'expliquer : Hé oui ! reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital général, et je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint-Lazare.

1. **Élargissement** : libération.

2. **Expiation** : punition.

2075 Quand j'aurais eu une prison éternelle, ou la mort même
présente à mes yeux, je n'aurais pas été le maître de mon
transport¹, à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec
une si affreuse rage que j'en perdis la moitié de mes forces.
J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre, et pour le
2080 prendre à la gorge. Je l'étranglais, lorsque le bruit de sa chute,
et quelques cris aigus, que je lui laissais à peine la liberté de
pousser, attirèrent le supérieur et plusieurs religieux dans ma
chambre. On le délivra de mes mains. J'avais presque perdu
moi-même la force et la respiration. Ô Dieu ! m'écriai-je, en
2085 poussant mille soupirs ; justice du Ciel ! faut-il que je vive un
moment, après une telle infamie ? Je voulus me jeter encore
sur le barbare qui venait de m'assassiner. On m'arrêta. Mon
désespoir, mes cris et mes larmes passaient toute imagina-
tion. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistants,
qui en ignoraient la cause, se regardaient les uns les autres
2090 avec autant de frayeur que de surprise. M. de G... M... rajus-
tait pendant ce temps-là sa perruque et sa cravate, et dans
le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnait au supérieur de
me resserrer plus étroitement que jamais, et de me punir par
tous les châtimens qu'on sait être propres à Saint-Lazare.
2095 Non, monsieur, lui dit le supérieur ; ce n'est point avec une
personne de la naissance de M. le Chevalier que nous en
usons de cette manière. Il est si doux, d'ailleurs, et si honnête,
que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès
sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter
2100 M. de G... M... Il sortit en disant qu'il saurait faire plier et le
supérieur, et moi, et tous ceux qui oseraient lui résister.

Le supérieur, ayant ordonné à ses religieux de le conduire,
demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promp-
tement d'où venait ce désordre. Ô mon Père, lui dis-je, en
2105 continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus
horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes
les barbaries, c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté
de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai
jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en sanglotant.
2110 Vous êtes bon, vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit

1. **Transport** : émotion vive, passionnée.

abrégé de la longue et insurmontable passion que j'avais pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres domestiques, des offres que G... M... avait faites à ma maîtresse, de la conclusion de leur marché, et de la manière dont il avait été rompu. Je lui représentai les choses, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous : Voilà, continuai-je, de quelle source est venu le zèle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a eu le crédit¹ de me faire ici renfermer, par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne, mais, mon Père, ce n'est pas tout : il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même, il l'a fait mettre honteusement à l'Hôpital, il a eu l'impudence² de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. À l'Hôpital, mon Père ! Ô Ciel ! ma charmante maîtresse, ma chère reine à l'Hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures ! Où trouverai-je assez de force pour ne pas mourir de douleur et de honte ? Le bon Père, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avait jamais compris mon aventure de la manière dont je la racontais ; qu'il avait su, à la vérité, que je vivais dans le désordre, mais qu'il s'était figuré que ce qui avait obligé M. de G... M... d'y prendre intérêt, était quelque liaison d'estime et d'amitié avec ma famille ; qu'il ne s'en était expliqué à lui-même que sur ce pied³ ; que ce que je venais de lui apprendre mettrait beaucoup de changement dans mes affaires, et qu'il ne doutait point que le récit fidèle qu'il avait dessein d'en faire à M. le Lieutenant général de Police ne pût contribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avais pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille, puisqu'elle n'avait point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avais appréhendé de causer à mon père, et de la honte que j'en aurais ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le Lieutenant général de Police, ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis, de la part de M. de G... M..., qui est sorti de cette

1. **Crédit** : pouvoir.

2. **Impudence** : indécence, cynisme.

3. **Sur ce pied** : ainsi, de cette manière.

maison fort mal satisfait, et qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du Père avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. C'était
 2150 pour moi un supplice inexprimable de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorais de quelle manière elle y était traitée, et le souvenir de quelques particularités que j'avais entendues de cette maison d'hor-
 2155 reur renouvelait à tous moments mes transports. J'étais tellement résolu de la secourir, à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être, que j'aurais mis le feu à Saint-Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que j'avais à prendre, s'il arrivait que le
 2160 Lieutenant général de Police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves ; je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer une évacion certaine, et je craignis d'être renfermé plus étroite-
 ment si je faisais une tentative malheureuse. Je me rappelai le nom de quelques amis, de qui je pouvais espérer du
 2165 secours ; mais quel moyen de leur faire savoir ma situation ? Enfin, je crus avoir formé un plan si adroit qu'il pourrait réussir, et je remis à l'arranger encore mieux après le retour du Père supérieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendait
 2170 nécessaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas, sur son visage, les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à M. le Lieutenant général de Police, mais je lui ai parlé trop tard. M. de G... M... l'est allé voir en sortant d'ici, et l'a si fort prévenu contre vous, qu'il
 était sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres pour
 2175 vous resserrer davantage.

Cependant, lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup, et riant un peu de l'incontinence¹ du vieux M. de G... M..., il m'a dit qu'il fallait vous laisser ici six mois pour le satisfaire ; d'autant mieux, a-t-il dit, que cette
 2180 demeure ne saurait vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, et je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

1. Incontinence : débauche, manque de retenue dans les plaisirs sexuels.

Cette explication du bon supérieur fut assez longue pour me donner le temps de faire une sage réflexion. Je conçus
2185 que je m'exposerais à renverser mes desseins si je lui marquais trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai, au contraire, que dans la nécessité de demeurer, c'était une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une grâce,
2190 qui n'était de nulle importance pour personne, et qui servirait beaucoup à ma tranquillité ; c'était de faire avertir un de mes amis, un saint ecclésiastique qui demeurait à Saint-Sulpice, que j'étais à Saint-Lazare, et de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans déli-
2195 bérer. C'était mon ami Tiberge dont il était question ; non que j'espérasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté, mais je voulais l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connaissance. En un mot, voici mon projet : je voulais écrire à Lescaut et le charger, lui et nos
2200 amis communs, du soin de me délivrer. La première difficulté était de lui faire tenir ma lettre ; ce devait être l'office¹ de Tiberge. Cependant, comme il le connaissait pour le frère de ma maîtresse, je craignais qu'il n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein était de renfermer ma lettre
2205 à Lescaut dans une autre lettre que je devais adresser à un honnête homme de ma connaissance, en le priant de rendre promptement la première à son adresse, et comme il était nécessaire que je visse Lescaut pour nous accorder dans nos mesures, je voulais lui marquer de venir à Saint-Lazare, et
2210 de demander à me voir sous le nom de mon frère aîné, qui était venu exprès à Paris pour prendre connaissance de mes affaires. Je remettais à convenir avec lui des moyens qui nous paraîtraient les plus expéditifs et les plus sûrs. Le Père supérieur fit avertir Tiberge du désir que j'avais de l'entretenir. Ce
2215 fidèle ami ne m'avait pas tellement perdu de vue qu'il ignorât² mon aventure : il savait que j'étais à Saint-Lazare, et peut-être n'avait-il pas été fâché de cette disgrâce qu'il croyait capable de me ramener au devoir. Il accourut aussitôt à ma chambre.

1. Office : rôle.

2. Qu'il ignorât : au point qu'il ignorait.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de
 2220 mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté
 sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher ami,
 lui dis-je, que je veux paraître ce que je ne suis point. Si vous
 avez cru trouver ici un ami sage et réglé dans ses désirs, un
 2225 libertin réveillé par les châtements du Ciel, en un mot un cœur
 dégagé de l'amour et revenu des charmes de sa Manon, vous
 avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel
 que vous me laissâtes il y a quatre mois : toujours tendre, et
 toujours malheureux par cette fatale tendresse dans laquelle
 je ne me lasse point de chercher mon bonheur.

2230 Il me répondit que l'aveu que je faisais me rendait inexcusable ; qu'on voyait bien des pécheurs qui s'enivraient du faux
 bonheur du vice jusqu'à le préférer hautement à celui de la
 vertu ; mais que c'était, du moins, à des images de bonheur
 qu'ils s'attachaient, et qu'ils étaient les dupes de l'apparence ;
 2235 mais que, de reconnaître, comme je le faisais, que l'objet de
 mes attachements n'était propre qu'à me rendre coupable et
 malheureux, et de continuer à me précipiter volontairement
 dans l'infortune et dans le crime, c'était une contradiction
 d'idées et de conduite qui ne faisait pas honneur à ma raison.

2240 Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on
 n'oppose rien à vos armes ! Laissez-moi raisonner à mon tour.
 Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur
 de la vertu soit exempt de peines, de traverses¹ et d'inquié-
 tudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux
 2245 supplices et aux tortures des tyrans ? Direz-vous, comme font
 les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur
 pour l'âme ? Vous n'oseriez le dire ; c'est un paradoxe insou-
 tenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de
 mille peines, ou pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu
 2250 de malheurs au travers desquels on tend à la félicité. Or si la
 force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux
 mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux
 qu'on espère, pourquoi traitez-vous de contradictoire et d'in-
 sensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable ?
 2255 J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre

1. **Traverses** : difficultés, obstacles.

heureux et tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse ; mais l'espérance d'arriver à son terme y répand toujours de la douceur, et je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins
 2260 que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paraissent donc égales de votre côté et du mien ; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, et l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps, et l'autre est d'une nature
 2265 inconnue, qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula de deux pas, en me disant, de l'air le plus sérieux, que, non seulement ce que je venais de dire blessait le bon sens, mais que c'était un malheureux sophisme¹ d'impiété et d'irréligion : car
 2270 cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines et des plus monstrueuses.

J'avoue, repris-je, qu'elle n'est pas juste ; mais prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement.
 2275 J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction, dans la persévérance d'un amour malheureux, et je crois avoir fort bien prouvé que, si c'en est une, vous ne sauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales, et je soutiens
 2280 encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme² de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour ? Qui refuse d'en convenir ? Mais est-ce de quoi il est question ? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un et l'autre, pour faire supporter les peines ? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de
 2285 déserteurs de la sévère vertu, et combien en trouverez-vous peu de l'amour ? Répondrez-vous encore que, s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infailibles et nécessaires ; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix, et qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une
 2290 vie douce et tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des

1. Sophisme : raisonnement faux malgré ses apparences de vérité. Des Grieux compare la passion amoureuse pour Manon, avec ses moments difficiles, au bonheur auquel aspire le chrétien après des épreuves.

2. Terme : fin, conclusion.

amours paisibles et fortunés, et, ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions et des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste et mortifiante¹. Ne vous alarmez pas, ajoutai-je en voyant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs et de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée ; or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que, de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'aperçoit bientôt qu'on le trompe lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmants, et cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs², qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire, mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère et pénible. Établissez bien que les délices de l'amour sont passagères, qu'elles sont défendues, qu'elles seront suivies par d'éternelles peines, et ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que, plus elles sont douces et charmantes, plus le Ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice, mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici-bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avait quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta fut de me demander pourquoi je n'entrais pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette rémunération dont je me faisais une si grande idée. Ô mon cher ami ! lui répondis-je, c'est ici que je reconnais ma misère et ma faiblesse. Hélas ! oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ! mais l'action est-elle en mon pouvoir ? De quels secours n'aurais-je pas besoin pour oublier les charmes

1. **Mortifiante** : blessante.

2. **Prédicateurs** : personnes qui prêchent la morale et la parole de Dieu.

de Manon ? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos jansénistes¹. Je ne sais ce que je suis, répliquai-je, et je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être ;
 2330 mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avait plus de faiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée, dans la suite, à me donner des secours, sans lesquels j'aurais
 2335 péri infailliblement de misère. Cependant, je ne lui fis pas la moindre ouverture du dessein que j'avais de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma lettre. Je l'avais préparée, avant qu'il fût venu, et je ne manquai point de prétextes pour colorer² la nécessité où j'étais d'écrire. Il eut
 2340 la fidélité de la porter exactement, et Lescaut reçut, avant la fin du jour, celle qui était pour lui.

Il me vint voir le lendemain, et il passa heureusement sous le nom de mon frère. Ma joie fut extrême en l'apercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un
 2345 seul moment, lui dis-je ; apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon, et donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers³. Il m'assura qu'il n'avait pas vu sa sœur depuis le jour qui avait précédé mon emprisonnement, qu'il n'avait appris son sort et le mien qu'à force d'informations et de soins ; que,
 2350 s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avait refusé la liberté de lui parler. Malheureux G... M... ! m'écriai-je, que tu me le paieras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous
 2355 passâmes hier la soirée, deux de mes amis et moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, et nous jugeâmes que, vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtiments, comme vous nous l'aviez marqué, il y aurait bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troi-
 2360 sième étage, et nous ne pouvons introduire ici ni cordes ni

1. Jansénistes : partisans du jansénisme, doctrine chrétienne fondée sur l'idée de grâce et de prédestination, qui refuse l'idée de libre arbitre à laquelle croit Tiberge.

2. Colorer : dissimuler.

3. Rompre mes fers : briser mes chaînes, au sens figuré ici, m'évader.

échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la maison même qu'il faudrait imaginer quelque artifice. Non, repris-je ; j'ai tout examiné, surtout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse, par l'indulgence du supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef, j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux ; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir fermées la nuit et le jour, de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver. Attendez, repris-je, après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un pistolet ? Aisément, me dit Lescaut ; mais voulez-vous tuer quelqu'un ? Je l'assurai que j'avais si peu dessein de tuer qu'il n'était pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoutai-je, et ne manquez pas de vous trouver le soir, à onze heures, vis-à-vis de la porte de cette maison, avec deux ou trois de nos amis. J'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise, telle que je la méditais, ne pouvait paraître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abrégé sa visite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la première fois. Son air était grave, il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il était bizarre et hardi ; mais de quoi n'étais-je pas capable, avec les motifs qui m'animaient ? J'avais remarqué, depuis qu'il m'était permis de sortir de ma chambre et de me promener dans les galeries, que le portier apportait chaque jour au soir les clefs de toutes les portes au supérieur, et qu'il régnait ensuite un profond silence dans la maison, qui marquait que tout le monde était retiré. Je pouvais aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce Père. Ma résolution était de lui prendre ses clefs, en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisait difficulté de me les donner, et de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le temps avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour

2400 m'assurer que tous les religieux et les domestiques étaient
endormis. Je partis enfin, avec mon arme et une chandelle
allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Père, pour
l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup, et s'imagi-
nant, sans doute, que c'était quelque religieux qui se trouvait
2405 mal et qui avait besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir.
Il eut, néanmoins, la précaution de demander, au travers de
la porte, qui c'était et ce qu'on voulait de lui. Je fus obligé
de me nommer ; mais j'affectai un ton plaintif, pour lui faire
comprendre que je ne me trouvais pas bien. Ah ! c'est vous,
2410 mon cher fils, me dit-il, en ouvrant la porte ; qu'est-ce donc
qui vous amène si tard ? J'entrai dans sa chambre, et l'ayant
tiré à l'autre bout opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'était
impossible de demeurer plus longtemps à Saint-Lazare ; que
la nuit était un temps commode pour sortir sans être aperçu,
2415 et que j'attendais de son amitié qu'il consentirait à m'ouvrir
les portes, ou à me prêter ses clefs pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment¹ devait le surprendre. Il demeura quelque
temps à me considérer, sans me répondre. Comme je n'en
avais pas à perdre, je repris la parole pour lui dire que j'étais
2420 fort touché de toutes ses bontés, mais que, la liberté étant
le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la
ravissait injustement, j'étais résolu de me la procurer cette
nuit même, à quelque prix que ce fût ; et de peur qu'il ne lui
prît envie d'élever la voix pour appeler du secours, je lui fis
2425 voir une honnête raison de silence, que je tenais sous mon
juste-au-corps². Un pistolet ! me dit-il. Quoi ! mon fils, vous
voulez m'ôter la vie, pour reconnaître la considération que j'ai
eue pour vous ? À Dieu ne plaise, lui répondis-je. Vous avez
trop d'esprit et de raison pour me mettre dans cette nécessité ;
2430 mais je veux être libre, et j'y suis si résolu que, si mon projet
manque par votre faute, c'est fait de vous absolument. Mais,
mon cher fils, reprit-il d'un air pâle et effrayé, que vous ai-je
fait ? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort ? Eh non !
répliquai-je avec impatience. Je n'ai pas dessein de vous tuer,

1. **Compliment** : petit discours renfermant des éloges.

2. **Juste-au-corps** : vêtement à manches longues, resserré à la taille et légèrement évasé.

2435 si vous voulez vivre. Ouvrez-moi la porte, et je suis le meilleur de vos amis. J'aperçus les clefs qui étaient sur sa table. Je les pris et je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourrait. Il fut obligé de s'y résoudre. À mesure que nous avançons et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec
 2440 un soupir : Ah ! mon fils, ah ! qui l'aurait cru ? Point de bruit, mon Père, répétais-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le Père, avec ma chandelle dans une main et mon pistolet dans
 2445 l'autre. Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique, qui couchait dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon Père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'était
 2450 un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai¹ point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon Père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il
 2455 n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet. C'est votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ? Cependant je le remerciai
 2460 d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur², où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avais faite³ depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrais mortellement dans
 2465 Manon⁴. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse ; pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma

1. **Le marchandai** : l'épargnai.

2. **Traiteur** : restaurateur.

3. **De la mauvaise chère que j'avais faite** : du fait que j'avais mal mangé.

4. **Je souffrais mortellement dans Manon** : je ressentais une douleur extrême par communion avec Manon.

2470 vie. Lescaut, qui ne manquait pas d'esprit et de prudence, me
représenta qu'il fallait aller bride en main¹ ; que mon évasion
de Saint-Lazare, et le malheur qui m'était arrivé en sortant,
causeraient infailliblement du bruit² ; que le Lieutenant gé-
néral de Police me ferait chercher, et qu'il avait les bras longs ;
2475 enfin, que si je ne voulais pas être exposé à quelque chose de
pis que S[aint]-Lazare, il était à propos de me tenir couvert et
renfermé pendant quelques jours, pour laisser au premier feu
de mes ennemis le temps de s'éteindre. Son conseil était sage,
mais il aurait fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur
et de ménagements ne s'accordait pas avec ma passion. Toute
2480 ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerais
le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où
je demurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce temps à former des projets et
des expédients³ pour secourir Manon. J'étais bien persuadé
2485 que sa prison était encore plus impénétrable que n'avait été
la mienne. Il n'était pas question de force et de violence, il
fallait de l'artifice ; mais la déesse même de l'invention n'aurait
pas su par où commencer. J'y vis si peu de jour⁴, que je remis
à considérer mieux les choses lorsque j'aurais pris quelques
2490 informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital.

Aussitôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescaut
de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des
portiers, qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être
un étranger qui avait entendu parler avec admiration de
2495 l'Hôpital général, et de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai
sur les plus minces détails, et de circonstances en circon-
stances, nous tombâmes sur les administrateurs, dont je le priai
de m'apprendre les noms et les qualités. Les réponses qu'il
me fit sur ce dernier article me firent naître une pensée dont
2500 je m'applaudis aussitôt, et que je ne tardai point à mettre en
œuvre. Je lui demandai, comme une chose essentielle à mon
dessein, si ces messieurs avaient des enfants. Il me dit qu'il

1. **Bride en main** : lentement, prudemment.

2. **Causeraient infailliblement du bruit** : auraient inévitablement un retentissement.

3. **Expédients** : moyens ingénieux pour sortir d'une situation délicate.

4. **De jour** : clair.

ne pouvait pas m'en rendre un compte certain, mais que, pour M. de T..., qui était un des principaux, il lui connaissait un fils
2505 en âge d'être marié, qui était venu plusieurs fois à l'Hôpital avec son père. Cette assurance me suffisait. Je rompis presque aussitôt notre entretien, et je fis part à Lescaut, en retournant chez lui, du dessein que j'avais conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T... le fils, qui est riche et de bonne famille, est dans
2510 un certain goût de plaisirs, comme la plupart des jeunes gens de son âge. Il ne saurait être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme, et qu'il ait des sentiments, il nous accor-
2515 dera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus longtemps que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce
2520 projet, que j'en tire un bon augure¹. Lescaut convint lui-même qu'il y avait de la vraisemblance dans mes idées, et que nous pouvions espérer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il
2525 me fut possible, dans l'état d'indigence où j'étais, et je me fis conduire dans un fiacre² à la maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa physionomie et de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui, et pour échauffer ses sentiments naturels, je lui parlai de ma
2530 passion et du mérite de ma maîtresse comme de deux choses qui ne pouvaient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que, quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avait entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissait de celle qui avait été la maîtresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de
2535 la part que j'avais eue à cette aventure, et pour le gagner de plus en plus, en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui était arrivé à Manon et à moi. Vous voyez, monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie et

1. **Augure** : présage.

2. **Fiacre** : voiture tirée par des chevaux louée à la course ou à l'heure.

celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne
2540 m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec
vous, parce que je suis informé de votre générosité, et que la
ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera
quelqu'une dans nos inclinations. Il parut fort sensible à cette
2545 marque d'ouverture et de candeur¹. Sa réponse fut celle d'un
homme qui a du monde et des sentiments ; ce que le monde
ne donne pas toujours et qu'il fait perdre souvent. Il me dit
qu'il mettait ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il
regarderait mon amitié comme une de ses plus heureuses
2550 acquisitions, et qu'il s'efforcera de la mériter par l'ardeur de
ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce
qu'il n'avait, me dit-il, qu'un crédit médiocre et mal assuré ;
mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, et de faire
tout ce qui serait en sa puissance pour la remettre entre mes
2555 bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit
que je ne l'aurais été d'une pleine assurance de remplir tous
mes désirs. Je trouvai, dans la modération de ses offres, une
marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me
promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire
2560 voir Manon m'aurait fait tout entreprendre pour lui. Je lui
marquai quelque chose de ces sentiments, d'une manière qui
le persuada aussi que je n'étais pas d'un mauvais naturel. Nous
nous embrassâmes avec tendresse, et nous devînmes amis,
sans autre raison que la bonté de nos cœurs et une simple
2565 disposition qui porte un homme tendre et généreux à aimer
un autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de
son estime bien plus loin, car, ayant combiné² mes aventures,
et jugeant qu'en sortant de S[aint]-Lazare je ne devais pas
me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse, et il me pressa
2570 de l'accepter. Je ne l'acceptai point ; mais je lui dis : C'est
trop, mon cher Monsieur. Si, avec tant de bonté et d'amitié,
vous me faites revoir ma chère Manon, je vous suis attaché
pour toute ma vie. Si vous me rendez tout à fait cette chère
créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang
pour vous servir.

1. **Candeur** : qualité d'une personne sans défiance, innocente et pure.

2. **Combiné** : réfléchi avec ordre et minutie.

2575 Nous ne nous séparâmes qu'après être convenus du temps
et du lieu où nous devons nous retrouver. Il eut la complai-
sance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du
même jour. Je l'attendis dans un café, où il vint me rejoindre
vers les quatre heures, et nous prîmes ensemble le chemin
2580 de l'Hôpital. Mes genoux étaient tremblants en traversant les
cours. Puissance d'amour ! disais-je, je reverrai donc l'idole de
mon cœur, l'objet de tant de pleurs et d'inquiétudes ! Ciel !
conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle, et disposez
après cela de ma fortune et de mes jours ; je n'ai plus d'autre
2585 grâce à vous demander.

M. de T... parla à quelques concierges¹ de la maison qui
s'empressèrent de lui offrir tout ce qui dépendait d'eux pour
sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avait sa
chambre, et l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur
2590 effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au valet qui
nous menait, et qui était celui qu'on avait chargé du soin de la
servir, de quelle manière elle avait passé le temps dans cette
demeure. Il nous dit que c'était une douceur angélique ; qu'il
n'avait jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avait versé
2595 continuellement des larmes pendant les six premières semaines
après son arrivée, mais que, depuis quelque temps, elle paraiss-
ait prendre son malheur avec plus de patience, et qu'elle
était occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de
quelques heures qu'elle employait à la lecture. Je lui demandai
2600 encore si elle avait été entretenue proprement. Il m'assura que
le nécessaire, du moins, ne lui avait jamais manqué.

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battait vio-
lemment. Je dis à M. de T... : Entrez seul et prévenez-la sur
ma visite, car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me
2605 voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeu-
rai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il
lui dit qu'il venait lui apporter un peu de consolation, qu'il
était de mes amis, et qu'il prenait beaucoup d'intérêt à notre
bonheur. Elle lui demanda, avec le plus vif empressement,
2610 si elle apprendrait de lui ce que j'étais devenu. Il lui promit
de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidèle qu'elle

1. **Concierges** : personnes chargées de garder la prison.

pouvait le désirer. Quand ? reprit-elle. Aujourd'hui même, lui dit-il ; ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paraître à l'instant si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étais à la
2615 porte. J'entrai, lorsqu'elle y accourait avec précipitation. Nous nous embrassâmes avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amants. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languissamment de part et d'autre,
2620 formèrent, pendant un quart d'heure, une scène qui attendrissait M. de T... Je vous porte envie, me dit-il, en nous faisant asseoir ; il n'y a point de sort glorieux auquel je ne préférasse une maîtresse si belle et si passionnée. Aussi mépriserais-je tous les empires du monde, lui répondis-je, pour m'assurer le
2625 bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvait manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures, et je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement en nous entretenant de l'état où elle était, et de
2630 celui d'où je ne faisais que sortir. M. de T... nous consola par de nouvelles promesses de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conseilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire
2635 goûter ce conseil ; Manon, surtout, ne pouvait se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise ; elle me retenait par les habits et par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissez-vous ! disait-elle. Qui peut m'assurer de vous revoir ? M. de T... lui promit de la venir voir souvent
2640 avec moi. Pour le lieu, ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeler l'Hôpital ; c'est Versailles, depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis, en sortant, quelques libéralités au valet qui la servait, pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avait
2645 l'âme moins basse et moins dure que ses pareils. Il avait été témoin de notre entrevue ; ce tendre spectacle l'avait touché. Un louis d'or, dont je lui fis présent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart, en descendant dans les cours. Monsieur, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me
2650 donner une honnête récompense pour me dédommager de

la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer Mademoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition, et quoique je fusse dépourvu de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses désirs. Je comptais
2655 bien qu'il me serait toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe¹. Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, et que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus savoir quels moyens il avait dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le
2660 soir la porte de sa chambre, et de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'était point à craindre qu'elle ne fût reconnue en traversant les galeries et les cours. Il confessa qu'il y avait quelque danger, mais il me dit qu'il fallait bien risquer
2665 quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appelai M. de T... pour lui communiquer ce projet, et la seule raison qui semblait pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvait absolument s'échapper de cette manière ; mais, si elle est reconnue,
2670 continua-t-il, si elle est arrêtée en fuyant, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs, il vous faudrait donc quitter Paris sur-le-champ, car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches. On les redoublerait, autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aisément, quand il est seul, mais il
2675 est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque solide que me parût ce raisonnement, il ne put l'emporter, dans mon esprit, sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T..., et je le priai de pardonner un peu d'imprudence et de témérité à l'amour.
2680 J'ajoutai que mon dessein était, en effet, de quitter Paris, pour m'arrêter, comme j'avais déjà fait, dans quelque village voisin. Nous convînmes donc, avec le valet, de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant, et pour la rendre aussi certaine qu'il était en notre pouvoir, nous résolûmes
2685 d'apporter des habits d'homme, dans la vue de faciliter notre sortie. Il n'était pas aisé de les faire entrer, mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement

1. **Étoffe** : nature, personnalité.

M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légères l'une sur l'autre, et je me chargeai de tout le reste.

2690 Nous retournâmes le matin à l'Hôpital. J'avais avec moi, pour Manon, du linge, des bas, etc., et par-dessus mon juste-
au-corps, un surtout¹ qui ne laissait rien voir de trop enflé dans
mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans sa chambre.
2695 M. de T... lui laissa une de ses deux vestes ; je lui donnai mon
juste-au-corps, le surtout me suffisant pour sortir. Il ne se
trouva rien de manque à son ajustement, excepté la culotte²
que j'avais malheureusement oubliée. L'oubli de cette pièce
nécessaire nous eût, sans doute, apprêté à rire si l'embarras
où il nous mettait eût été moins sérieux. J'étais au désespoir
2700 qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter.
Cependant, je pris mon parti, qui fut de sortir moi-même sans
culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout était long,
et je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de passer
déceimment à la porte. Le reste du jour me parut d'une lon-
2705 gueur insupportable. Enfin, la nuit étant venue, nous nous
rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital, dans
un carrosse. Nous n'y fûmes pas longtemps sans voir Manon
paraître avec son conducteur. Notre portière étant ouverte, ils
montèrent tous deux à l'instant. Je reçus ma chère maîtresse
2710 dans mes bras. Elle tremblait comme une feuille. Le cocher
me demanda où il fallait toucher³. Touche au bout du monde,
lui dis-je, et mène-moi quelque part où je ne puisse jamais
être séparé de Manon.

Ce transport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer
2715 un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage,
et lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions
être conduits, il me répondit qu'il craignait que je ne l'enga-
geasse dans une mauvaise affaire, qu'il voyait bien que ce
beau jeune homme, qui s'appelait Manon, était une fille que
2720 j'enlevais de l'Hôpital, et qu'il n'était pas d'humeur à se perdre
pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'était qu'une
envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop

1. **Surtout** : vêtement ample porté par-dessus les autres habits.

2. **Culotte** : pantalon allant de la taille aux genoux.

3. **Toucher** : se rendre.

près de l'Hôpital pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi. Il m'aurait aidé, après
 2725 cela, à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demeurait Lescaut. Comme il était tard, M. de T... nous quitta en chemin, avec promesse de nous revoir le lendemain. Le valet demeura seul avec nous.

Je tenais Manon si étroitement serrée entre mes bras que
 2730 nous n'occupions qu'une place dans le carrosse. Elle pleurait de joie, et je sentais ses larmes qui mouillaient mon visage mais, lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé¹, dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non seulement parce
 2735 que le présent était excessif, mais par une autre raison bien plus forte, qui était l'impuissance de le payer. Je fis appeler Lescaut. Il descendit de sa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvais. Comme il était d'une humeur brusque, et nullement accoutumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me moquais. Un louis d'or !
 2740 ajouta-t-il. Vingt coups de canne à ce coquin-là ! J'eus beau lui représenter doucement qu'il allait nous perdre, il m'arracha ma canne, avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci, à qui il était peut-être arrivé de tomber quelquefois sous la main
 2745 d'un garde du corps ou d'un mousquetaire², s'enfuit de peur, avec son carrosse, en criant que je l'avais trompé, mais que j'aurais de ses nouvelles. Je lui répétais inutilement d'arrêter. Sa fuite me causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le commissaire. Vous me perdez, dis-je à Lescaut.
 2750 Je ne serais pas en sûreté chez vous ; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, et nous sortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque chose d'admirable³ que la manière dont la Providence enchaîne les événements. À peine
 2755 avons-nous marché cinq ou six minutes, qu'un homme, dont je ne découvris point le visage, reconnut Lescaut. Il le cherchait sans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux

1. **Démêlé** : différend, dispute.

2. **Mousquetaire** : comme le garde du corps, il est soldat du roi.

3. **D'admirable** : de surprenant.

dessein qu'il exécuta. C'est Lescaut, dit-il, en lui lâchant un
coup de pistolet ; il ira souper ce soir avec les anges. Il se
2760 déroba aussitôt. Lescaut tomba, sans le moindre mouvement
de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étaient inu-
tiles à un cadavre, et je craignais d'être arrêté par le guet¹, qui
ne pouvait tarder à paraître. J'enfilai, avec elle et le valet, la
2765 première petite rue qui croisait. Elle était si éperdue que j'avais
de la peine à la soutenir. Enfin j'aperçus un fiacre au bout de
la rue. Nous y montâmes, mais lorsque le cocher me demanda
où il fallait nous conduire, je fus embarrassé à lui répondre. Je
n'avais point d'asile assuré ni d'ami de confiance à qui j'osasse
avoir recours. J'étais sans argent, n'ayant guère plus d'une
2770 demi-pistole dans ma bourse. La frayeur et la fatigue avaient
tellement incommodé Manon qu'elle était à demi pâmée² près
de moi. J'avais, d'ailleurs, l'imagination remplie du meurtre
de Lescaut, et je n'étais pas encore sans appréhension de la
part du guet. Quel parti prendre ? Je me souvins heureuse-
2775 ment de l'auberge de Chaillot, où j'avais passé quelques jours
avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour
y demeurer. J'espérai non seulement y être en sûreté, mais
d'y pouvoir vivre quelque temps sans être pressé de payer.
Mène-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si
2780 tard, à moins d'une pistole : autre sujet d'embarras. Enfin nous
convînmes de six francs ; c'était toute la somme qui restait
dans ma bourse.

Je consolais Manon, en avançant ; mais, au fond, j'avais le
désespoir dans le cœur. Je me serais donné mille fois la mort,
2785 si je n'eusse pas eu, dans mes bras, le seul bien qui m'attachait
à la vie. Cette seule pensée me remettait. Je la tiens du moins,
disais-je ; elle m'aime, elle est à moi. Tiberge a beau dire, ce
n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrais périr tout l'uni-
vers sans y prendre intérêt. Pourquoi ? Parce que je n'ai plus
2790 d'affection de reste. Ce sentiment était vrai ; cependant, dans
le temps que je faisais si peu de cas des biens du monde, je
sentais que j'aurais eu besoin d'en avoir du moins une petite
partie, pour mépriser encore plus souverainement tout le reste.

1. **Guets** : troupe de police faisant une surveillance de nuit.

2. **Pâmée** : évanouie.

2795 L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors
et les richesses, mais il a besoin de leur secours ; et rien n'est
plus désespérant, pour un amant délicat, que de se voir ramené
par là, malgré lui, à la grossièreté des âmes les plus basses.

Il était onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous
2800 fûmes reçus à l'auberge comme des personnes de connais-
sance ; on ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme,
parce qu'on est accoutumé, à Paris et aux environs, de voir
prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir
aussi proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune.
Elle ignorait que je fusse mal en argent ; je me gardai bien de
2805 lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris,
le lendemain, pour chercher quelque remède à cette fâcheuse
espèce de maladie.

Elle me parut pâle et maigrie, en soupant. Je ne m'en étais
point aperçu à l'Hôpital, parce que la chambre où je l'avais
2810 vue n'était pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'était
point encore un effet de la frayeur qu'elle avait eue en voyant
assassiner son frère. Elle m'assura que, quelque touchée qu'elle
fût de cet accident, sa pâleur ne venait que d'avoir essuyé pen-
dant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement ?
2815 lui répondis-je. Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle.
Tu ne me quitteras donc plus jamais ? ajoutai-je. Non, jamais,
répliqua-t-elle ; et cette assurance fut confirmée par tant de
caresses et de serments, qu'il me parut impossible, en effet,
qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle
2820 était sincère ; quelle raison aurait-elle eue de se contrefaire¹
jusqu'à ce point ? Mais elle était encore plus volage, ou plutôt
elle n'était plus rien, et elle ne se reconnaissait pas elle-même,
lorsque, ayant devant les yeux des femmes qui vivaient dans
l'abondance, elle se trouvait dans la pauvreté et dans le besoin.
2825 J'étais à la veille d'en avoir une dernière preuve qui a surpassé
toutes les autres, et qui a produit la plus étrange aventure
qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance et de
ma fortune.

Comme je la connaissais de cette humeur, je me hâtai le
2830 lendemain d'aller à Paris. La mort de son frère et la nécessité

1. **Se contrefaire** : se déguiser, dissimuler ses véritables sentiments.

d'avoir du linge et des habits pour elle et pour moi étaient de si bonnes raisons que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge, avec le dessein, dis-je à Manon et à mon hôte, de prendre un carrosse de louage ; mais c'était une gasconnade¹.

2835 La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avais dessein de m'arrêter. Il fallait bien prendre un moment de solitude et de tranquillité pour m'arranger et prévoir ce que j'allais faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnements et de réflexions, qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avais besoin d'un secours présent, pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avais à chercher quelque voie qui pût, du moins, m'ouvrir des espérances pour l'avenir, et ce qui n'était pas de moindre importance, j'avais 2845 des informations et des mesures à prendre pour la sûreté de Manon et pour la mienne. Après m'être épuisé en projets et en combinaisons sur ces trois chefs², je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert, dans une chambre de Chaillot, et pour les besoins 2850 futurs, je crus qu'il serait temps d'y penser lorsque j'aurais satisfait aux présents.

Il était donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T... m'avait offert généreusement la sienne, mais j'avais une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette 2855 matière. Quel personnage³, que d'aller exposer sa misère à un étranger, et de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une âme lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité, ou un chrétien humble, par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je 2860 n'étais ni un homme lâche, ni un bon chrétien ; j'aurais donné la moitié de mon sang pour éviter cette humiliation. Tiberge, disais-je, le bon Tiberge, me refusera-t-il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non, il sera touché de ma misère ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essayer ses reproches, 2865 ses exhortations, ses menaces ; il me fera acheter ses secours

1. **Gasconnade** : fanfaronnade, propos plein de vantardise et de mystification.

2. **Chefs** : principaux points.

3. **Personnage** : rôle.

si cher, que je donnerais encore une partie de mon sang plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse qui me laissera du trouble et des remords. Bon ! reprenais-je, il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre voie, et que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verserais plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire tout mon sang plutôt que de les prendre toutes deux ? Oui, mon sang tout entier, ajoutai-je, après une réflexion d'un moment ; je le donnerais plus volontiers, sans doute, que de me réduire à de basses supplications. Mais il s'agit bien ici de mon sang ! Il s'agit de la vie et de l'entretien de Manon, il s'agit de son amour et de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur et de fortune. Il y a bien des choses, sans doute, que je donnerais ma vie pour obtenir ou pour éviter, mais estimer une chose plus que ma vie n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas longtemps à me déterminer, après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chez Tiberge, et de là chez M. de T...

En entrant à Paris, je pris un fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le payer ; je comptais sur les secours que j'allais solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étais à l'attendre. Il satisfit mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes besoins, sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que je lui avais rendues me suffiraient, et, sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert et ce plaisir à donner qui c'est connu que de l'amour et de la véritable amitié. Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire sans qu'il m'eût querellé sur mon impénitence¹. Mais je me trompais, en me croyant tout à fait quitte de ses reproches, car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent et que je me préparais à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avais point parlé

1. **Impénitence** : état du pécheur qui ne connaît pas le repentir et se complaît dans le vice.

de Manon ; il ignorait qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur la fuite téméraire de Saint-Lazare et sur la crainte où il était qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse
2905 que j'y avais reçues, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint-Lazare, le lendemain de mon évasion, il avait été frappé au-delà de toute expression en apprenant la manière dont j'en étais sorti ; qu'il avait eu là-dessus un entretien avec le supérieur ; que ce bon père
2910 n'était pas encore remis de son effroi ; qu'il avait eu néanmoins la générosité de déguiser à M. le Lieutenant général de Police les circonstances de mon départ, et qu'il avait empêché que la mort du portier ne fût connue au-dehors ; que je n'avais donc, de ce côté-là, nul sujet d'alarme, mais que, s'il me restait le
2915 moindre sentiment de sagesse, je profiterais de cet heureux tour que le Ciel donnait à mes affaires ; que je devais commencer par écrire à mon père, et me remettre bien avec lui ; et que, si je voulais suivre une fois son conseil, il était d'avis que je quittasse Paris, pour retourner dans le sein de ma famille.

2920 J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avait là bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi, premièrement, de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare. Les rues de Paris me redevenaient un pays libre. En second lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avait pas la moindre idée de la délivrance
2925 de Manon et de son retour avec moi. Je remarquais même qu'il avait évité de me parler d'elle, dans l'opinion, apparemment, qu'elle me tenait moins au cœur, puisque je paraissais si tranquille sur son sujet. Je résolus, sinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père, comme il me le
2930 conseillait, et de lui témoigner que j'étais disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs et de ses volontés. Mon espérance était de l'engager à m'envoyer de l'argent, sous prétexte de faire mes exercices à l'académie¹, car j'aurais eu peine à lui persuader que je fusse dans la disposition de retourner à l'état
2935 ecclésiastique. Et dans le fond, je n'avais nul éloignement pour ce que je voulais lui promettre. J'étais bien aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête et de raisonnable,

1. **Faire mes exercices à l'académie** : étudier à l'académie, institution déjà proposée à des Grioux par son père au début du récit.

autant que ce dessein pourrait s'accorder avec mon amour. Je
 faisais mon compte de vivre avec ma maîtresse, et de faire en
 2940 même temps mes exercices ; cela était fort compatible. Je fus
 si satisfait de toutes ces idées que je promis à Tiberge de faire
 partir, le jour même, une lettre pour mon père. J'entrai effec-
 tivement dans un bureau d'écriture¹, en le quittant, et j'écrivis
 2945 d'une manière si tendre et si soumise, qu'en relisant ma lettre,
 je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre et de payer un fiacre
 après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher
 fièrement à pied en allant chez M. de T... Je trouvais de la
 joie dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami
 2950 m'avait assuré qu'il ne me restait rien à craindre. Cependant
 il me revint tout à coup à l'esprit que ses assurances ne regar-
 daient que Saint-Lazare, et que j'avais, outre cela, l'affaire de
 l'Hôpital sur les bras, sans compter la mort de Lescaut, dans
 laquelle j'étais mêlé, du moins comme témoin. Ce souvenir
 2955 m'effraya si vivement que je me retirai dans la première allée,
 d'où je fis appeler un carrosse. J'allai droit chez M. de T..., que
 je fis rire de ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même,
 lorsqu'il m'eut appris que je n'avais rien à craindre du côté
 de l'Hôpital, ni de celui de Lescaut. Il me dit que, dans la
 2960 pensée qu'on pourrait le soupçonner d'avoir eu part à l'enlève-
 ment de Manon, il était allé le matin à l'Hôpital, et qu'il avait
 demandé à la voir en feignant d'ignorer ce qui était arrivé ;
 qu'on était si éloigné de nous accuser, ou lui, ou moi, qu'on
 s'était empressé, au contraire, de lui apprendre cette aventure
 2965 comme une étrange nouvelle, et qu'on admirait qu'une fille
 aussi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un valet :
 qu'il s'était contenté de répondre froidement qu'il n'en était
 pas surpris, et qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de
 me raconter qu'il était allé de là chez Lescaut, dans l'espé-
 2970 rance de m'y trouver avec ma charmante maîtresse ; que l'hôte
 de la maison, qui était un carrossier², lui avait protesté qu'il
 n'avait vu ni elle ni moi ; mais qu'il n'était pas étonnant que

1. **Bureau d'écriture** : lieu où l'on dispose du nécessaire pour écrire et où l'on peut avoir recours à un écrivain public.

2. **Carrossier** : loueur ou vendeur de carrosses.

nous n'eussions point paru chez lui, si c'était pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute
2975 appris qu'il venait d'être tué à peu près dans le même temps. Sur quoi, il n'avait pas refusé d'expliquer ce qu'il savait de la cause et des circonstances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un garde du corps, des amis de Lescaut, l'était venu voir et lui avait proposé de jouer. Lescaut avait gagné
2980 si rapidement que l'autre s'était trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire tout son argent. Ce malheureux, qui se voyait sans un sou, avait prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avait perdue ; et sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étaient querellés avec une animosité¹
2985 extrême. Lescaut avait refusé de sortir pour mettre l'épée à la main, et l'autre avait juré, en le quittant, de lui casser la tête : ce qu'il avait exécuté le soir même. M. de T... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avait été fort inquiet par rapport à nous et qu'il continuait de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui
2990 apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restait qu'à prendre du linge et des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il voulait avoir la complaisance de s'arrêter
2995 un moment avec moi chez quelques marchands. Je ne sais s'il crut que je lui faisais cette proposition dans la vue d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle âme, mais ayant consenti à partir aussitôt, il me mena chez les marchands qui fournissaient sa maison ; il me
3000 fit choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considérable que je ne me l'étais proposé, et lorsque je me disposais à les payer, il défendit absolument aux marchands de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grâce que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin
3005 de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étais parti.

Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche, et de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que

1. **Animosité** : haine, agressivité.

3010 nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéressant dans la suite de son histoire, et lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Ma présence et les politesses de M. de T... dissipèrent tout ce qui pouvait rester de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs passées, ma chère âme, lui dis-je en arrivant, et recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître ; la fortune ne saurait nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraie scène de joie. J'étais plus fier et plus content, avec Manon et mes cent pistoles, que le plus riche partisan¹ de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses par les moyens qu'on a de satisfaire ses désirs. Je n'en avais pas un seul à remplir ; l'avenir même me causait peu d'embarras. J'étais presque sûr que mon père ne ferait pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'entrais en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon que le fond de mes richesses n'était que de cent pistoles. C'était assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui semblait ne me pouvoir manquer, soit par mes droits naturels ou par les ressources du jeu.

Ainsi, pendant les premières semaines, je ne pensai qu'à jouir de ma situation ; et la force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les associés de l'hôtel de T..., je me réduisis à jouer dans quelques assemblées moins décriées, où la faveur du sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie. J'allais passer à la ville une partie de l'après-midi,

1. **Partisan** : fermier général, financier chargé de la collecte des impôts.

et je revenais souper à Chaillot, accompagné fort souvent de M. de T..., dont l'amitié croissait de jour en jour pour nous. Manon trouva des ressources contre l'ennui. Elle se lia, dans
30 le voisinage, avec quelques jeunes personnes que le printemps y avait ramenées. La promenade et les petits exercices de leur sexe faisaient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avaient réglé les bornes¹, fournissait aux frais de la voiture. Elles allaient prendre l'air au bois de Boulogne²,
35 et le soir, à mon retour, je retrouvais Manon plus belle, plus contente, et plus passionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages, qui semblèrent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent nettement dissipés, et l'humeur folâtre³ de Manon rendit le dénouement
40 si comique, que je trouve encore de la douceur dans un souvenir qui me représente sa tendresse et les agréments de son esprit.

Le seul valet qui composait notre domestique⁴ me prit un jour à l'écart pour me dire, avec beaucoup d'embarras, qu'il
45 avait un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un seigneur étranger semblait avoir pris beaucoup d'amour pour Mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui ?
50 interrompis-je plus brusquement que la prudence ne permettait pour m'éclaircir. Ma vivacité l'effraya. Il me répondit, d'un air inquiet, que sa pénétration⁵ n'avait pas été si loin, mais qu'ayant observé, depuis plusieurs jours, que cet étranger venait assidûment au bois de Boulogne, qu'il y descendait
55 de son carrosse, et que, s'engageant seul dans les contre-allées, il paraissait chercher l'occasion de voir ou de rencontrer mademoiselle, il lui était venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens, pour apprendre le nom de leur maître ; qu'ils le traitaient de prince italien, et qu'ils le soupçonnaient
60 eux-mêmes de quelque aventure galante ; qu'il n'avait pu se

1. **Réglé les bornes** : fixé les règles.

2. **Bois de Boulogne** : lieu de promenade à la mode.

3. **Folâtre** : enjouée, légère.

4. **Domestique** : domesticité.

5. **Pénétration** : clairvoyance, connaissance et compréhension des choses.

procurer d'autres lumières, ajouta-t-il en tremblant, parce que le Prince, étant alors sorti du bois, s'était approché familièrement de lui, et lui avait demandé son nom ; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il était à notre service, il l'avait félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde.

J'attendais impatientement la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne savait rien de plus, et que, ce qu'il venait de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avait pas revu les gens du prince. Je le rassurai, non seulement par des éloges, mais par une honnête récompense, et sans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai, d'un ton plus tranquille, de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, sa frayeur me laissa de cruels doutes. Elle pouvait lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes alarmes, jusqu'à regretter d'avoir donné cette marque de faiblesse. Je ne pouvais faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avait beaucoup d'apparence qu'elle ignorait sa conquête ; et quelle vie allais-je mener si j'étais capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie ? Je retournai à Paris le jour suivant, sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état de quitter Chaillot au premier sujet d'inquiétude. Le soir, je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avait reparu au bois de Boulogne, et prenant droit de ce qui s'y était passé la veille pour se rapprocher de mon confident, il lui avait parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposaient aucune intelligence¹ avec Manon. Il l'avait interrogé sur mille détails. Enfin, il avait tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables, et tirant une lettre qu'il tenait prête, il lui avait offert inutilement quelques louis d'or pour la rendre à sa maîtresse.

Deux jours se passèrent sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez

1. **Intelligence** : connivence, complicité.

tard, que Manon, pendant sa promenade, s'était écartée un moment de ses compagnes, et que l'étranger, qui la suivait à peu de distance, s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avait fait, elle lui avait remis une lettre qu'il avait reçue avec des transports de joie. Il n'avait eu le temps de les exprimer qu'en baisant amoureusement les caractères, parce qu'elle s'était aussitôt dérobée. Mais elle avait paru d'une gaieté extraordinaire pendant le reste du jour, et depuis qu'elle était rentrée au logis, cette humeur ne l'avait pas abandonnée. Je frémis, sans doute, à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé ? Il prit le Ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne sais à quoi les tourments de mon cœur m'auraient porté si Manon, qui m'avait entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi avec un air d'impatience et des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses, et lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs de l'habitude que je prenais de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que, depuis trois semaines, je n'avais pas passé une journée entière avec elle ; qu'elle ne pouvait soutenir de si longues absences ; qu'elle me demandait du moins un jour, par intervalles ; et que, dès le lendemain, elle voulait me voir près d'elle du matin au soir. J'y serai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin, et dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avait passé le jour. Étrange fille ! me disais-je à moi-même ; que dois-je attendre de ce prélude ? L'aventure de notre première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyais voir, dans le fond de sa joie et de ses caresses, un air de vérité qui s'accordait avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse, dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avais regardé comme un extrême avantage que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant fût venue d'elle-même. C'était gagner du temps pour mes délibérations. Ma présence éloignait toutes sortes de craintes pour le lendemain, et si je ne remarquais rien qui

m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étais déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les princes.

140 Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille, mais il ne m'ôtait pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

À mon réveil, Manon me déclara que, pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendait pas que j'en eusse
145 l'air plus négligé, et qu'elle voulait que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avais fort beaux. C'était un amusement qu'elle s'était donné plusieurs fois ; mais elle y apporta plus de soins que je ne lui en avais jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant
150 sa toilette¹, et d'essuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisait tourner souvent le visage vers elle, et s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardait avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou
155 deux baisers, elle me faisait reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avait pris m'avait paru si naturel, et sa gaieté sentait si peu l'artifice, que ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet d'une noire trahison,
160 je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur, et de me décharger d'un fardeau qui commençait à me peser. Mais je me flattais, à chaque instant, que l'ouverture viendrait d'elle, et je m'en faisais d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes
165 cheveux, et ma complaisance me faisait céder à toutes ses volontés, lorsqu'on vint l'avertir que le prince de... demandait à la voir. Ce nom m'échauffa jusqu'au transport. Quoi donc ? m'écriai-je en la repoussant. Qui ? Quel prince ? Elle ne répondit point à mes questions. Faites-le monter, dit-elle froidement
170 au valet ; et se tournant vers moi : Cher amant, toi que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance, un moment, un seul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en saurai gré toute ma vie.

1. **Toilette** : meuble sur lequel est disposé le nécessaire pour se parer.

L'indignation et la surprise me lièrent la langue. Elle répé-
175 tait ses instances, et je cherchais des expressions pour les
rejeter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'anti-
chambre, elle empoigna d'une main mes cheveux, qui étaient
flottants sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de
toilette ; elle employa toute sa force pour me traîner dans cet
180 état jusqu'à la porte du cabinet, et l'ouvrant du genou, elle
offrit à l'étranger, que le bruit semblait avoir arrêté au milieu
de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu
d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez
mauvaise mine. Dans l'embarras où le jetais cette scène, il
185 ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne
lui donna pas le temps d'ouvrir la bouche. Elle lui présenta
son miroir : Voyez, monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien,
et rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici
l'homme que j'aime, et que j'ai juré d'aimer toute ma vie.
190 Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez pouvoir
lui disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fonde-
ment, car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très
humble, tous les princes de l'Italie ne valent pas un des che-
veux que je tiens.

195 Pendant cette folle harangue, qu'elle avait apparemment
méditée, je faisais des efforts inutiles pour me dégager, et
prenant pitié d'un homme de considération, je me sentais
porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais,
s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un
200 peu grossière, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle,
mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet
les yeux, et je vous trouve bien moins novice que je ne me
l'étais figuré. Il se retira aussitôt sans jeter les yeux sur elle,
en ajoutant, d'une voix plus basse, que les femmes de France
205 ne valaient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitait,
dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée
du beau sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jeta dans un fauteuil, et fit
retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerai
210 pas que je fus touché, jusqu'au fond du cœur, d'un sacrifice
que je ne pouvais attribuer qu'à l'amour. Cependant la plai-
santerie me parut excessive. Je lui en fis des reproches. Elle

me raconta que mon rival, après l'avoir obsédée¹ pendant plusieurs jours au bois de Boulogne, et lui avoir fait deviner ses sentiments par des grimaces², avait pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de son nom et de tous ses titres, dans une lettre qu'il lui avait fait remettre par le cocher qui la conduisait avec ses compagnes ; qu'il lui promettait, au-delà des monts³, une brillante fortune et des adorations éternelles ; qu'elle était revenue à Chaillot dans la résolution de me communiquer cette aventure, mais qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement, elle n'avait pu résister à son imagination ; qu'elle avait offert au Prince italien, par une réponse flatteuse, la liberté de la voir chez elle, et qu'elle s'était fait un second plaisir de me faire entrer dans son plan, sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot des lumières qui m'étaient venues par une autre voie, et l'ivresse de l'amour triomphant me fit tout approuver.

J'ai remarqué, dans toute ma vie, que le Ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtiments, le temps où ma fortune me semblait le mieux établie. Je me croyais si heureux, avec l'amitié de M. de T... et la tendresse de Manon, qu'on n'aurait pu me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur. Cependant, il s'en préparait un si funeste, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Pacy, et par degrés à des extrémités si déplorables que vous aurez peine à croire mon récit fidèle.

Un jour que nous avions M. de T... à souper, nous entendîmes le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait à la porte de l'hôtellerie. La curiosité nous fit désirer de savoir qui pouvait arriver à cette heure. On nous dit que c'était le jeune G... M..., c'est-à-dire le fils de notre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avait mis à Saint-Lazare et Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le Ciel qui me l'amène, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son père. Il ne m'échappera pas que nous n'ayons mesuré nos épées.

1. **Obsédée** : continuellement importunée.

2. **Grimaces** : politesses exagérées.

3. **Au-delà des monts** : en Italie.

M. de T..., qui le connaissait et qui était même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentiments pour lui. Il m'assura que c'était un jeune homme très aimable, et si peu capable d'avoir eu part à l'action de son père que je ne le verrais pas moi-même un moment sans lui accorder mon estime et sans désirer la sienne. Après avoir ajouté mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, et de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'était exposer Manon que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant, sur son honneur et sur sa foi, que, lorsqu'il nous connaîtrait, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien, après de telles assurances. M. de T... ne nous l'amena point sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenait, et il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper. Lorsqu'on eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux pour nous parler de l'excès où son père s'était porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrège, nous dit-il, pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étaient sincères dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la suite, car il n'eut pas passé une demi-heure dans cet entretien, que je m'aperçus de l'impression que les charmes de Manon faisaient sur lui. Ses regards et ses manières s'attendrirent par degrés. Il ne laissa rien échapper néanmoins dans ses discours, mais, sans être aidé de la jalousie, j'avais trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venait de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, et il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connaissance, et nous avoir demandé la permission de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ses services. Il partit le matin avec M. de T..., qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je ne me sentais, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. J'avais plus de crédulité que jamais pour les serments de Manon. Cette charmante créature était si absolument maîtresse de mon âme que je n'avais pas un seul petit

sentiment qui ne fût de l'estime et de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plu au jeune G... M..., j'étais ravi de l'effet de ses charmes, et je m'applaudissais d'être aimé d'une fille que
290 tout le monde trouvait aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes soupçons. Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits, et à délibérer si nous pouvions aller à la comédie sans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin
295 de la semaine. Nous le consultâmes là-dessus. Il vit bien qu'il fallait dire oui, pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le même soir avec lui.

Cependant cette résolution ne put s'exécuter, car m'ayant tiré aussitôt en particulier : Je suis, me dit-il, dans le dernier
300 embarras depuis que je ne vous ai vu, et la visite que je vous fais aujourd'hui en est une suite. G... M... aime votre maîtresse. Il m'en a fait confidence. Je suis son intime ami, et disposé en tout à le servir ; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes et je les ai condam-
305 nées. J'aurais gardé son secret s'il n'avait dessein d'employer, pour plaire, que les voies communes, mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a su, je ne sais d'où, qu'elle aime l'abondance et les plaisirs, et comme il jouit déjà d'un bien considérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un
310 très gros présent et par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurais peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir, mais la justice s'est jointe en votre faveur à l'amitié ; d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion, en l'introduisant ici, je suis obligé
315 de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai M. de T... d'un service de cette importance, et je lui avouai, avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon était tel que G... M... se le figurait, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait supporter le nom de la pauvreté.
320 Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, et je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G... M... ne se serve de la connaissance qu'il a de notre demeure pour nous

rendre quelque mauvais office¹. M. de T... m'assura que je devais être sans appréhension de ce côté-là ; que G... M... était capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'était point d'une bassesse ; que s'il avait la lâcheté d'en commettre une, il serait
330 le premier, lui qui parlait, à l'en punir et à réparer par là le malheur qu'il avait eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je, mais le mal serait fait et le remède fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure. Oui, reprit
335 M. de T... Mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudrait, car G... M... doit être ici à midi ; il me le dit hier, et c'est ce qui m'a porté à venir si matin², pour vous informer de ses vues. Il peut arriver à tout moment.

Un avis si pressant me fit regarder cette affaire d'un œil
340 plus sérieux. Comme il me semblait impossible d'éviter la visite de G... M..., et qu'il me le serait aussi, sans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrît à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même sur le dessein de ce nouveau rival. Je m'imaginai que, me sachant instruit des propositions qu'il lui ferait, et les
345 recevant à mes yeux, elle aurait assez de force pour les rejeter. Je découvris ma pensée à M. de T..., qui me répondit que cela était extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je, mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr d'une maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y aurait que la
350 grandeur des offres qui pût l'éblouir, et je vous ai dit qu'elle ne connaît point l'intérêt. Elle aime ses aises, mais elle m'aime aussi, et, dans la situation où sont mes affaires, je ne saurais croire qu'elle me préfère le fils d'un homme qui l'a mise à l'Hôpital. En un mot, je persistai dans mon dessein, et m'étant
355 retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venais d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avais d'elle, et elle me promit de recevoir les offres de G... M... d'une manière qui lui ôterait l'envie de les renouveler. Non, lui
360 dis-je, il ne faut pas l'irriter par une brusquerie. Il peut nous nuire. Mais tu sais assez, toi, friponne, ajoutai-je en riant,

1. **Rendre quelque mauvais office** : causer du tort, porter préjudice.

2. **Si matin** : si tôt le matin.

comment te défaire d'un amant désagréable ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé : Il me vient un dessein admirable, s'écria-t-elle, et je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le fils de notre plus cruel ennemi ; il faut
365 nous venger du père, non pas sur le fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présents, et me moquer de lui. Le projet est joli, lui dis-je, mais tu ne songes pas, ma pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'Hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entre-
370 prise, elle me dit qu'il ne s'agissait que de bien prendre nos mesures, et elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maîtresse adorée, et je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire
375 une dupe de G... M..., et par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paraître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des compliments fort recherchés sur la liberté qu'il prenait de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de
380 trouver M. de T..., qui lui avait promis la veille de s'y rendre aussi, et qui avait feint quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance et d'amitié. G... M... trouva
385 aisément l'occasion de déclarer ses sentiments à Manon. Je ne dus pas lui paraître gênant, car je m'absentai exprès pendant quelques minutes. Je m'aperçus, à mon retour, qu'on ne l'avait pas désespéré par un excès de rigueur. Il était de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paraître aussi.
390 Il riait intérieurement de ma simplicité, et moi de la sienne. Pendant tout l'après-midi, nous fûmes l'un pour l'autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant son départ, un moment d'entretien particulier avec Manon, de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance autant que de la
395 bonne chère.

Aussitôt qu'il fut monté en carrosse avec M. de T..., Manon accourut à moi, les bras ouverts, et m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours et ses propositions, sans y changer un mot. Ils se réduisaient à ceci : il l'adorait. Il

400 voulait partager avec elle quarante mille livres de rente dont
 il jouissait déjà, sans compter ce qu'il attendait après la mort
 de son père. Elle allait être maîtresse de son cœur et de sa
 fortune, et, pour gage de ses bienfaits, il était prêt à lui donner
 un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois
 405 laquais et un cuisinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autre-
 ment généreux que son père. Parlons de bonne foi, ajoutai-je ;
 cette offre ne vous tente-t-elle point ? Moi ? répondit-elle, en
 ajustant à sa pensée deux vers de Racine¹ :

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie ?

410 *Moi ! je pourrais souffrir un visage odieux,
 Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes yeux ?*

Non, repris-je, en continuant la parodie :

*J'aurais peine à penser que l'Hôpital, Madame,
 Fût un trait dont l'Amour l'eût gravé dans votre âme.*

415 Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé avec un
 carrosse et trois laquais ; et l'amour en a peu d'aussi forts. Elle
 me protesta que son cœur était à moi pour toujours, et qu'il ne
 recevrait jamais d'autres traits que les miens. Les promesses
 qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance,
 420 plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle était dans
 le dessein d'accepter l'hôtel et le carrosse. Elle me répondit
 qu'elle n'en voulait qu'à son argent. La difficulté était d'obtenir
 l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explica-
 tion du projet de G... M..., dans une lettre qu'il avait promis de
 425 lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain, par un laquais
 sans livrée², qui se procura fort adroitement l'occasion de lui
 parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse et elle

1. **Deux vers de Racine** : Manon et des Grieux parodient, c'est-à-dire imitent en transformant de façon comique, les vers suivants de la tragédie *Iphigénie* (II, 5) : « ÉRIPHILE - Moi ? Vous me soupçonnez de cette perfidie ? / Moi, j'aimerais, Madame, un vainqueur furieux, / Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux ? [...] // IPHIGÉNIE - [...] Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme, / Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme [...]. »

2. **Livrée** : uniforme.

vint m'apporter aussitôt sa lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenait le détail
430 des promesses de mon rival. Il ne bornait point sa dépense. Il
s'engageait à lui compter dix mille francs, en prenant possession de l'hôtel, et à réparer tellement les diminutions de cette
435 somme¹, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'était pas reculé trop loin : il ne lui
en demandait que deux pour les préparatifs, et il lui marquait
le nom de la rue et de l'hôtel, où il lui promettait de l'attendre
l'après-midi du second jour, si elle pouvait se dérober de mes
440 mains. C'était l'unique point sur lequel il la conjurait de le tirer
d'inquiétude ; il paraissait sûr de tout le reste, mais il ajoutait
que, si elle prévoyait de la difficulté à m'échapper, il trouverait
le moyen de rendre sa fuite aisée.

G... M... était plus fin que son père ; il voulait tenir sa proie
avant que de compter ses espèces. Nous délibérâmes sur la
445 conduite que Manon avait à tenir. Je fis encore des efforts
pour lui ôter cette entreprise de la tête et je lui en représentai
tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G... M..., pour l'assurer qu'elle
ne trouverait pas de difficulté à se rendre à Paris le jour mar-
450 qué, et qu'il pouvait l'attendre avec certitude. Nous réglâmes
ensuite que je partirais sur-le-champ pour aller louer un nou-
veau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris,
et que je transporterai avec moi notre petit équipage ; que
le lendemain après-midi, qui était le temps de son assigna-
tion, elle se rendrait de bonne heure à Paris ; qu'après avoir
455 reçu les présents de G... M..., elle le prierait instamment de
la conduire à la Comédie ; qu'elle prendrait avec elle tout ce
qu'elle pourrait porter de la somme, et qu'elle chargerait du
reste mon valet, qu'elle voulait mener avec elle. C'était tou-
460 jours le même qui l'avait délivrée de l'Hôpital, et qui nous
était infiniment attaché. Je devais me trouver, avec un fiacre,
à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs², et l'y laisser vers les
sept heures, pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la

1. **À réparer tellement les diminutions de cette somme** : à compenser tellement ses dépenses.

2. **La rue Saint-André-des-Arcs** : l'actuelle rue Saint-André-des-Arts.

Comédie. Manon me promettait d'inventer des prétextes pour sortir un instant de sa loge, et de l'employer à descendre pour
465 me rejoindre. L'exécution du reste était facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, et nous serions sortis de Paris par le faubourg Saint-Antoine, qui était le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce dessein, tout extravagant qu'il était, nous parut assez
470 bien arrangé. Mais il y avait, dans le fond une folle imprudence à s'imaginer que, quand il eût réussi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pu nous mettre à couvert des suites. Cependant, nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel : c'est ainsi que se
475 nommait notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant : Manon, ne me trompez point ; me serez-vous fidèle ? Elle se plaignit tendrement de ma défiance, et elle me renouvela tous ses serments.

Son compte était d'arriver à Paris sur les trois heures. Je
480 partis après elle. J'allais me morfondre¹, le reste de l'après-midi, dans le café de Féré, au pont Saint-Michel ; j'y demeurai jusqu'à la nuit. J'en sortis alors pour prendre un fiacre, que je postai, suivant notre projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs ; ensuite je gagnai à pied la porte de la Comédie.
485 Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel, qui devait être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de laquais, et l'œil ouvert sur tous les passants. Enfin, sept heures étant sonnées, sans que j'eusse rien aperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de parterre²
490 pour aller voir si je découvrirais Manon et G... M... dans les loges. Ils n'y étaient ni l'un ni l'autre. Je retournai à la porte, où je passai encore un quart d'heure, transporté d'impatience et d'inquiétude. N'ayant rien vu paraître, je rejoignis mon fiacre, sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le cocher,
495 m'ayant aperçu, vint quelques pas au-devant de moi pour me dire, d'un air mystérieux, qu'une jolie demoiselle m'attendait depuis une heure dans le carrosse ; qu'elle m'avait demandé,

1. **Me morfondre** : attendre longtemps avec ennui et tristesse.

2. **Billet de parterre** : place peu coûteuse, correspondant à la partie du théâtre où se trouve, debout, le public populaire.

à des signes qu'il avait bien reconnus, et qu'ayant appris que je devais revenir, elle avait dit qu'elle ne s'impatienterait point à m'attendre. Je me figurai aussitôt que c'était Manon. J'approchai ; mais je vis un joli petit visage, qui n'était pas le sien. C'était une étrangère, qui me demanda d'abord si elle n'avait pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux. Je lui dis que c'était mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui m'amène, et par quel rapport j'ai l'avantage de connaître votre nom. Je la priai de me donner le temps de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre, et elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre ? lui dis-je en montant ; elle me remit¹ à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquait : G... M... l'avait reçue avec une politesse et une magnificence au-delà de toutes ses idées. Il l'avait comblée de présents ; il lui faisait envisager un sort de reine. Elle m'assurait néanmoins qu'elle ne m'oubliait pas dans cette nouvelle splendeur ; mais que, n'ayant pu faire consentir G... M... à la mener ce soir à la Comédie, elle remettait à un autre jour le plaisir de me voir ; et que, pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoyait que cette nouvelle pouvait me causer, elle avait trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui serait la porteuse de son billet. *Signé*, votre fidèle amante, MANON LESCAUT.

Il y avait quelque chose de si cruel et de si insultant pour moi dans cette lettre, que demeurant suspendu quelque temps entre la colère et la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingrate et parjure² maîtresse. Je jetai les yeux sur la fille qui était devant moi : elle était extrêmement jolie, et j'aurais souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure et infidèle à mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins et languissants, ce port divin, ce teint de la composition de l'Amour, enfin ce fonds inépuisable de charmes que la nature avait prodigués à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingrate qui vous envoie

1. **Elle me remit** : elle me renvoya.

2. **Parjure** : qui viole un serment, traître.

savait fort bien qu'elle vous faisait faire une démarche inutile. Retournez à elle, et dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, et qu'elle en jouisse, s'il se peut, sans remords. Je l'abandonne sans retour, et je renonce en même temps à toutes les femmes, qui ne sauraient être aussi aimables qu'elle, et qui sont, sans doute, aussi lâches et d'aussi mauvaise foi. Je fus alors sur le point de descendre et de me retirer, sans prétendre davantage à Manon, et la jalousie mortelle qui me déchirait le cœur se déguisant en une morne et sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison que je ne sentais nul de ces mouvements violents dont j'avais été agité dans les mêmes occasions. Hélas ! j'étais la dupe de l'amour autant que je croyais l'être de G... M... et de Manon.

Cette fille qui m'avait apporté la lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulais donc qu'elle rapportât à M. de G... M... et à la dame qui était avec lui. Je rentrai dans la chambre à cette question, et par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvai, tout d'un coup, de la tranquillité où je croyais être, dans un transport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G... M... et à sa perfide maîtresse le désespoir où ta maudite lettre m'a jeté, mais apprend-leur qu'ils n'en riront pas longtemps, et que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jetai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté, et ma canne de l'autre. Deux ruisseaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venais de sentir se changea dans une profonde douleur ; je ne fis plus que pleurer, en poussant des gémissements et des soupirs. Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille ; approche, puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis-moi si tu sais des consolations contre la rage et le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même, après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je, en voyant qu'elle faisait vers moi quelques pas timides et incertains. Viens essuyer mes larmes, viens rendre la paix à mon cœur, viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidèle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant, qui n'avait pas seize ou dix-sept ans,

et qui paraissait avoir plus de pudeur que ses pareilles, était
extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'ap-
575 procha néanmoins pour me faire quelques caresses, mais je
l'écartai aussitôt, en la repoussant de mes mains. Que veux-tu
de moi ? lui dis-je. Ah ! tu es une femme, tu es d'un sexe que je
déteste et que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage
me menace encore de quelque trahison. Va-t'en et laisse-moi
580 seul ici. Elle me fit une révérence, sans oser rien dire, et elle se
tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter. Mais apprend-moi
du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as
été envoyée ici. Comment as-tu découvert mon nom et le lieu
où tu pouvais me trouver ?

585 Elle me dit qu'elle connaissait de longue main¹ M. de G... M... ;
qu'il l'avait envoyé chercher à cinq heures, et qu'ayant suivi le
laquais qui l'avait avertie, elle était allée dans une grande mai-
son, où elle l'avait trouvé qui jouait au piquet² avec une jolie
590 dame, et qu'ils l'avaient chargée tous deux de me rendre la
lettre qu'elle m'avait apportée, après lui avoir appris qu'elle me
trouverait dans un carrosse au bout de la rue Saint-André. Je lui
demandai s'ils ne lui avaient rien dit de plus. Elle me répondit,
en rougissant, qu'ils lui avaient fait espérer que je la prendrais
pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je ; ma pauvre
595 fille, on t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme ;
mais il t'en faut un qui soit riche et heureux, et ce n'est pas ici
que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G... M... Il
a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles ; il a des hôtels
meublés et des équipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de
600 l'amour et de la constance à offrir, les femmes méprisent ma
misère et font leur jouet de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses, ou tristes ou violentes, suivant que
les passions qui m'agitaient tour à tour cédaient ou empor-
taient le dessus. Cependant, à force de me tourmenter, mes
605 transports diminuèrent assez pour faire place à quelques
réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que
j'avais déjà essuyées dans le même genre, et je ne trouvai
pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premières. Je

1. **De longue main** : de longue date.

2. **Piquet** : jeu de cartes.

610 connaissais Manon ; pourquoi m'affliger tant d'un malheur
que j'avais dû prévoir ? Pourquoi ne pas m'employer plutôt
à chercher du remède ? Il était encore temps. Je devais du
moins n'y pas épargner mes soins, si je ne voulais avoir à me
reprocher d'avoir contribué, par ma négligence, à mes propres
615 peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui
pouvaient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de
G... M..., c'était un parti désespéré, qui n'était propre qu'à me
perdre, et qui n'avait pas la moindre apparence de succès.
Mais il me semblait que si j'eusse pu me procurer le moindre
620 entretien avec elle, j'aurais gagné infailliblement quelque
chose sur son cœur. J'en connaissais si bien tous les endroits
sensibles ! J'étais si sûr d'être aimé d'elle ! Cette bizarrerie
même de m'avoir envoyé une jolie fille pour me consoler, j'au-
rais parié qu'elle venait de son invention, et que c'était un effet
625 de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer
toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies que
j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci. M. de T...
avait commencé à me rendre service avec trop d'affection pour
me laisser le moindre doute de sa sincérité et de son zèle. Je
630 me proposai d'aller chez lui sur-le-champ, et de l'engager à
faire appeler G... M..., sous le prétexte d'une affaire importante.
Il ne me fallait qu'une demi-heure pour parler à Manon. Mon
dessein était de me faire introduire dans sa chambre même,
et je crus que cela me serait aisé dans l'absence de G... M....
635 Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libé-
ralement la jeune fille, qui était encore avec moi, et pour lui
ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avaient envoyée,
je pris son adresse, en lui faisant espérer que j'irais passer la
nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre, et je me fis conduire
640 à grand train chez M. de T... Je fus assez heureux pour l'y
trouver. J'avais eu, là-dessus, de l'inquiétude en chemin. Un
mot le mit au fait de mes peines et du service que je venais
lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G... M... avait
pu séduire Manon, qu'ignorant que j'avais eu part moi-même à
645 mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses
amis, pour employer leurs bras et leurs épées à la délivrance
de ma maîtresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvait

être pernicieux à¹ Manon et à moi. Réservez notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité². Je médite une voie plus douce et dont je n'espère pas moins de succès. Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderais de lui ; et lui ayant répété qu'il ne s'agissait que de faire avertir G... M... qu'il avait à lui parler, et de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussitôt avec moi pour me satisfaire.

655 Nous cherchâmes de quel expédient il pourrait se servir pour l'arrêter si longtemps. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, daté d'un cabaret, par lequel il le prierait de s'y rendre aussitôt, pour une affaire si importante qu'elle ne pouvait souffrir de délai. J'observerai, ajoutai-je, 660 le moment de sa sortie, et je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de Manon et de Marcel, qui est mon valet. Pour vous, qui serez pendant ce temps-là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante, pour laquelle vous souhaitez de lui parler, est un besoin d'argent, 665 que vous venez de perdre le vôtre au jeu, et que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole, avec le même malheur. Il lui faudra du temps pour vous mener à son coffre-fort, et j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

M. de T... suivit cet arrangement de point en point. Je le 670 laissai dans un cabaret, où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maison de Manon. Je vis arriver le porteur du message, et G... M... sortir à pied, un moment après, suivi d'un laquais. Lui ayant laissé le temps de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidèle, et 675 malgré toute ma colère, je frappai avec le respect qu'on a pour un temple. Heureusement, ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques, je lui demandais tout bas s'il pouvait me conduire dans la chambre où était Manon, sans que je fusse 680 aperçu. Il me dit que cela était aisé en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement, lui dis-je, et tâchez d'empêcher, pendant que j'y serai, qu'il n'y monte personne. Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement.

1. **Pernicieux à** : dangereux pour.

2. **Pour l'extrémité** : en dernier recours.

Manon était occupée à lire. Ce fut là que j'eus lieu d'ad-
685 mirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée
et de paraître timide en m'apercevant, elle ne donna que ces
marques légères de surprise dont on n'est pas le maître à la
vue d'une personne qu'on croit éloignée. Ah ! c'est vous, mon
690 amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse
ordinaire. Bon Dieu ! que vous êtes hardi¹ ! Qui vous aurait
attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégageai de ses bras,
et loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain,
et je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle.
Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura
695 dans la situation où elle était et elle jeta les yeux sur moi et
changeant de couleur. J'étais, dans le fond, si charmé de la
revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avais à peine
la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon
cœur saignait du cruel outrage qu'elle m'avait fait. Je le rap-
700 pelais vivement à ma mémoire, pour exciter mon dépit, et je
tâchais de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui
de l'amour. Comme je demurai quelque temps en silence, et
qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparem-
ment par un effet de sa crainte.

705 Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah ! Manon, lui dis-je d'un
ton tendre, infidèle et parjure Manon ! par où commencerai-je
à me plaindre ? Je vous vois pâle et tremblante, et je suis
encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de
vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon, je vous
710 le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce
sont là des coups qu'on ne porte point à un amant, quand on
n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon, je les
ai bien comptées ; il est impossible que cela s'oublie. C'est à
vous de considérer, à l'heure même, quel parti vous voulez
715 prendre, car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si
cruel traitement. Je sens qu'il succombe et qu'il est près de se
fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'asseyant
sur une chaise ; j'ai à peine la force de parler et de me soutenir.

720 Elle ne me répondit point, mais, lorsque je fus assis, elle se
laissa tomber à genoux et elle appuya sa tête sur les miens,

1. **Hardi** : courageux.

en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouillait de ses larmes. Dieux ! de quels mouvements n'étais-je point agité ! Ah ! Manon, Manon, repris-je avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, 725 lorsque vous avez causé ma mort. Vous affectez une tristesse que vous ne sauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis ; on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi, et qu'on 730 abandonne cruellement. Elle baisait mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon, repris-je encore, fille ingrate et sans foi, où sont vos promesses et vos serments ? Amante mille fois volage et cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurais encore aujourd'hui ? Juste Ciel, ajoutai-je, est-ce 735 ainsi qu'une infidèle se rit de vous, après vous avoir attesté¹ si saintement ? C'est donc le parjure qui est récompensé ! Le désespoir et l'abandon sont pour la constance et la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon 740 s'en aperçut au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence. Il faut bien que je sois coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur et d'émotion ; mais que le Ciel me punisse si j'ai cru l'être, ou si j'ai eu la pensée de le devenir ! Ce discours me parut si dépourvu de sens et de 745 bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colère. Horrible dissimulation ! m'écriai-je. Je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une coquine et une perfide. C'est à présent que je connais ton misérable caractère. Adieu, lâche créature, continuai-je en me levant ; j'aime mieux mourir mille 750 fois que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le Ciel me punisse moi-même si je t'honore jamais du moindre regard ! Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens ; je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que, demeurant à 755 genoux près de la chaise d'où je m'étais levé, elle me regardait en tremblant et sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte, en tournant la tête, et tenant les yeux fixés sur

1. **Attesté** : fait des promesses.

elle. Mais il aurait fallu que j'eusse perdu tous sentiments
 d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étais
 760 si éloigné d'avoir cette force barbare que, passant tout d'un
 coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt,
 je m'y précipitai sans réflexion. Je la pris entre mes bras, je
 lui donnai mille tendres baisers. Je lui demandai pardon de
 mon emportement. Je confessai que j'étais un brutal, et que
 765 je ne méritais pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme
 elle. Je la fis asseoir, et, m'étant mis à genoux à mon tour, je
 la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant
 soumis et passionné peut imaginer de plus respectueux et de
 plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses.
 770 Je lui demandai en grâce de prononcer qu'elle me pardon-
 nait. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou, en disant que
 c'était elle-même qui avait besoin de ma bonté pour me faire
 oublier les chagrins qu'elle me causait, et qu'elle commençait à
 craindre avec raison que je ne goûtasse¹ point ce qu'elle avait
 775 à me dire pour se justifier. Moi ! interrompis-je aussitôt, ah !
 je ne vous demande point de justification. J'approuve tout ce
 que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de
 votre conduite ; trop content, trop heureux, si ma chère Manon
 ne m'ôte point la tendresse de son cœur ! Mais, continuai-je,
 780 en réfléchissant sur l'état de mon sort, toute-puissante Manon !
 vous qui faites à votre gré mes joies et mes douleurs, après
 vous avoir satisfaite par mes humiliations et par les marques
 de mon repentir, ne me sera-t-il point permis de vous parler de
 ma tristesse et de mes peines ? Apprendrai-je de vous ce qu'il
 785 faut que je devienne aujourd'hui, et si c'est sans retour que
 vous allez signer ma mort, en passant la nuit avec mon rival ?

Elle fut quelque temps à méditer sa réponse : Mon
 Chevalier, me dit-elle, en reprenant un air tranquille, si vous
 vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez
 790 épargné bien du trouble et à moi une scène bien affligeante.
 Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurais
 guérie en m'offrant à vous suivre sur-le-champ au bout du
 monde. Mais je me suis figuré que c'était la lettre que je vous
 ai écrite sous les yeux de M. de G... M... et la fille que nous vous

1. **Que je ne goûtasse** : que je n'approuve.

795 avons envoyée qui causaient votre chagrin. J'ai cru que vous
auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie et cette fille,
en vous imaginant qu'elle était allée vous trouver de ma part,
comme une déclaration que je renonçais à vous pour m'atta-
cher à G... M... C'est cette pensée qui m'a jetée tout d'un coup
800 dans la consternation, car, quelque innocente que je fusse, je
trouvais, en y pensant, que les apparences ne m'étaient pas
favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous soyez
mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle
805 avait trouvé G... M..., qui l'attendait dans le lieu où nous étions.
Il l'avait reçue effectivement comme la première princesse du
monde. Il lui avait montré tous les appartements, qui étaient
d'un goût et d'une propreté admirables. Il lui avait compté
dix mille livres dans son cabinet, et il y avait ajouté quelques
810 bijoux, parmi lesquels étaient le collier et les bracelets de
perles qu'elle avait déjà eus de son père. Il l'avait menée de là
dans un salon qu'elle n'avait pas encore vu, où elle avait trouvé
une collation exquise. Il l'avait fait servir par les nouveaux
domestiques qu'il avait pris pour elle, en leur ordonnant de là
815 regarder désormais comme leur maîtresse. Enfin, il lui avait
fait voir le carrosse, les chevaux et tout le reste de ses pré-
sents ; après quoi, il lui avait proposé une partie de jeu, pour
attendre le souper. Je vous avoue, continua-t-elle, que j'ai été
frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce serait
820 dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en
me contentant d'emporter les dix mille francs et les bijoux, que
c'était une fortune toute faite pour vous et pour moi, et que
nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G... M... Au
lieu de lui proposer la Comédie, je me suis mis dans la tête de
825 le sonder¹ sur votre sujet, pour pressentir quelles facilités nous
aurions à nous voir, en supposant l'exécution de mon système.
Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable². Il m'a demandé ce
que je pensais de vous, et si je n'avais pas eu quelque regret
à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez si aimable et que
830 vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi, qu'il

1. **Sonder** : interroger, examiner.

2. **Traitable** : accommodant.

n'était pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite, et qu'il s'était senti porté à désirer votre amitié. Il a voulu savoir de quelle manière je croyais que vous prendriez mon départ, surtout lorsque vous viendriez à savoir
835 que j'étais entre ses mains. Je lui ai répondu que la date de notre amour était déjà si ancienne qu'il avait eu le temps de se refroidir un peu, que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aise, et que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargerait d'un far-
840 deau qui vous pesait sur les bras. J'ai ajouté qu'étant tout à fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avais pas fait de difficulté de vous dire que je venais à Paris pour quelques affaires, que vous y aviez consenti et qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet, lorsque je
845 vous avais quitté. Si je croyais, m'a-t-il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serais le premier à lui offrir mes services et mes civilités. Je l'ai assuré que, du caractère dont je vous connaissais, je ne doutais point que vous n'y répondissiez honnêtement, surtout, lui ai-je dit, s'il pouvait vous
850 servir dans vos affaires, qui étaient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue, pour me protester qu'il vous rendrait tous les services qui dépendraient de lui, et que, si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour, il vous procurerait une jolie maîtresse,
855 qu'il avait quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à son idée, ajouta-t-elle, pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons, et me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne souhaitais que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fussiez trop alarmé lorsque vous
860 me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vue que je lui ai proposé de vous envoyer cette nouvelle maîtresse dès le soir même, afin d'avoir une occasion de vous écrire ; j'étais obligée d'avoir recours à cette adresse¹, parce que je ne pouvais espérer qu'il me laissât libre un moment. Il a ri de
865 ma proposition. Il a appelé son laquais et lui ayant demandé s'il pourrait retrouver sur-le-champ son ancienne maîtresse, il l'a envoyé de côté et d'autre pour la chercher. Il s'imaginait

1. Adresse : ruse.

que c'était à Chaillot qu'il fallait qu'elle allât vous trouver, mais je lui ai appris qu'en vous quittant je vous avais promis
870 de vous rejoindre à la Comédie, ou que, si quelque raison m'empêchait d'y aller, vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carrosse au bout de la rue S[aint]-André ; qu'il valait mieux, par conséquent, vous envoyer là votre nouvelle amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il était à propos de
875 vous écrire un mot pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti, mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, et je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre.

880 Voilà, ajouta Manon, de quelle manière les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune fille est venue, je l'ai trouvée jolie, et comme je ne doutais point que mon absence ne vous causât de la peine, c'était sincèrement que je souhaitais qu'elle pût
885 servir à vous désennuyer quelques moments, car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurais été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel, mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avais à vous faire savoir. Elle conclut enfin son récit, en m'apprenant l'embarras
890 où G... M... s'était trouvé en recevant le billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devait me quitter, et il m'a assuré que son retour ne tarderait point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, et que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

895 J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvais assurément quantité de traits cruels et mortifiants pour moi, car le dessein de son infidélité était si clair qu'elle n'avait pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvait espérer que G... M... la laissât, toute la nuit, comme une vestale¹. C'était
900 donc avec lui qu'elle comptait de la passer. Quel aveu pour un amant ! Cependant, je considérai que j'étais cause en partie de sa faute, par la connaissance que je lui avais donnée d'abord des sentiments que G... M... avait pour elle, et par la

1. **Vestale** : dans l'Antiquité romaine, prêtresse de la divinité Vesta, vouée à la chasteté.

complaisance que j'avais eue d'entrer aveuglément dans le
905 plan téméraire de son aventure. D'ailleurs, par un tour naturel
de génie qui m'est particulier, je fus touché de l'ingénuité de
son récit, et de cette manière bonne et ouverte avec laquelle
elle me racontait jusqu'aux circonstances dont j'étais le plus
910 offensé. Elle pêche sans malice, disais-je en moi-même ;
elle est légère et imprudente, mais elle est droite et sincère.
Ajoutez que l'amour suffisait seul pour me fermer les yeux
sur toutes ses fautes. J'étais trop satisfait de l'espérance de
l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins : Et
915 la nuit, avec qui l'auriez-vous passée ? Cette question, que je
lui fis tristement, l'embarrassa. Elle ne me répondit que par
des mais et des si interrompus. J'eus pitié de sa peine, et
rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'atten-
dais d'elle qu'elle me suivît à l'heure même. Je le veux bien,
me dit-elle ; mais vous n'approuvez donc pas mon projet ?
920 Ah ! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'approuve tout ce que
vous avez fait jusqu'à présent ? Quoi ! nous n'emporterons
pas même les dix mille francs ? répliqua-t-elle. Il me les a
donnés. Ils sont à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout, et
de ne penser qu'à nous éloigner promptement, car, quoiqu'il
925 y eût à peine une demi-heure que j'étais avec elle, je craignais
le retour de G... M... Cependant, elle me fit de si pressantes
instances pour me faire consentir à ne pas sortir les mains
vides, que je crus lui devoir accorder quelque chose après
avoir tant obtenu d'elle.

930 Dans le temps que nous nous préparions au départ, j'en-
tendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement
que ce ne fût G... M..., et dans le trouble où cette pensée me
jeta, je dis à Manon que c'était un homme mort s'il paraissait.
Effectivement, je n'étais pas assez revenu de mes transports
935 pour me modérer à sa vue. Marcel finit ma peine en m'apportant
un billet qu'il avait reçu pour moi à la porte. Il était de
M. de T... Il me marquait que, G... M... étant allé lui chercher
de l'argent à sa maison, il profitait de son absence pour me
communiquer une pensée fort plaisante : qu'il lui semblait
940 que je ne pouvais me venger plus agréablement de mon rival
qu'en mangeant son souper et en couchant, cette nuit même,
dans le lit qu'il espérait d'occuper avec ma maîtresse ; que

cela lui paraissait assez facile, si je pouvais m'assurer de trois
ou quatre hommes qui eussent assez de résolution pour l'ar-
rêter dans la rue, et de fidélité pour le garder à vue jusqu'au
945 lendemain ; que, pour lui, il promettait de l'amuser encore
une heure pour le moins, par des raisons qu'il tenait prêtes
pour son retour. Je montrai ce billet à Manon, et je lui appris
de quelle ruse je m'étais servi pour m'introduire librement
950 chez elle. Mon invention et celle de M. de T... lui parurent
admirables. Nous en rîmes à notre aise pendant quelques
moments. Mais, lorsque je lui parlai de la dernière comme
d'un badinage¹, je fus surpris qu'elle insistât sérieusement
à me la proposer comme une chose dont l'idée la ravissait.
955 En vain lui demandai-je où elle voulait que je trouvasse, tout
d'un coup, des gens propres à arrêter G... M... et à le garder
fidèlement. Elle me dit qu'il fallait du moins tenter, puisque
M. de T... nous garantissait encore une heure, et pour réponse
à mes autres objections, elle me dit que je faisais le tyran et
960 que je n'avais pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvait
rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper,
me répétait-elle, vous coucherez dans ses draps, et, demain,
de grand matin, vous enlèverez sa maîtresse et son argent.
Vous serez bien vengé du père et du fils.

965 Je cédaï à ses instances, malgré les mouvements secrets
de mon cœur qui semblaient me présager une catastrophe
malheureuse. Je sortis, dans le dessein de prier deux ou trois
gardes du corps, avec lesquels Lescaut m'avait mis en liaison,
de se charger du soin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un
970 au logis, mais c'était un homme entreprenant, qui n'eut pas
plutôt su de quoi il était question qu'il m'assura du succès. Il
me demanda seulement dix pistoles, pour récompenser trois
soldats aux gardes, qu'il prit la résolution d'employer, en se
mettant à leur tête. Je le priaï de ne pas perdre de temps. Il
975 les assembla en moins d'un quart d'heure. Je l'attendais à
sa maison, et lorsqu'il fut de retour avec ses associés, je le
conduisis moi-même au coin d'une rue par laquelle G... M...
devait nécessairement rentrer dans celle de Manon. Je lui
recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder si

1. **Badinage** : plaisanterie.

980 étroitement jusqu'à sept heures du matin, que je pusse être assuré qu'il ne lui échapperait pas. Il me dit que son dessein était de le conduire à sa chambre et de l'obliger à se déshabiller, ou même à se coucher dans son lit, tandis que lui et ses trois braves passeraient la nuit à boire et à jouer. Je demeurai
 985 avec eux jusqu'au moment où je vis paraître G... M..., et je me retirai alors quelques pas au-dessous, dans un endroit obscur, pour être témoin d'une scène si extraordinaire. Le garde du corps l'aborda, le pistolet au poing, et lui expliqua civilement qu'il n'en voulait ni à sa vie ni à son argent, mais que, s'il fai-
 990 sait la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jetait le moindre cri, il allait lui brûler la cervelle. G... M..., le voyant soutenu par trois soldats, et craignant sans doute la bourre¹ du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton.

Je retournai aussitôt chez Manon, et pour ôter tout soupçon
 995 aux domestiques, je lui dis, en entrant, qu'il ne fallait pas attendre M. de G... M... pour souper, qu'il lui était survenu des affaires qui le retenaient malgré lui, et qu'il m'avait prié de venir lui en faire ses excuses et souper avec elle, ce que je regardais comme une grande faveur auprès d'une si belle
 1000 dame. Elle seconda fort adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table. Nous y prîmes un air grave, pendant que les laquais demeurèrent à nous servir. Enfin, les ayant congédiés, nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre et de
 1005 l'avertir de se trouver le lendemain à la porte, avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit ; mais étant rentré doucement, par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M..., comme j'avais rempli sa place à table. Pendant ce temps-là, notre mauvais génie travaillait à nous
 1010 perdre. Nous étions dans le délire du plaisir, et le glaive était suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenait allait se rompre. Mais, pour faire mieux entendre toutes les circonstances de notre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G... M... était suivi d'un laquais, lorsqu'il avait été arrêté
 1015 par le garde du corps. Ce garçon, effrayé de l'aventure de son maître, retourna en fuyant sur ses pas, et la première

1. **Bourre** : matière qui retient la charge de l'arme à feu.

démarche qu'il fit, pour le secourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venait d'arriver. Une si fâcheuse nouvelle ne pouvait manquer de l'alarmer beaucoup : il n'avait que
1020 ce fils, et sa vivacité était extrême pour son âge. Il voulut savoir d'abord du laquais tout ce que son fils avait fait l'après-midi, s'il s'était querellé avec quelqu'un, s'il avait pris part au démêlé d'un autre, s'il s'était trouvé dans quelque maison suspecte. Celui-ci, qui croyait son maître dans le dernier
1025 danger et qui s'imaginait ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du secours, découvrit tout ce qu'il savait de son amour pour Manon et la dépense qu'il avait faite pour elle, la manière dont il avait passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures, sa sortie et le malheur de
1030 son retour. C'en fut assez pour faire soupçonner au vieillard que l'affaire de son fils était une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures et demie du soir, il ne balança point à se rendre aussitôt chez M. le Lieutenant de Police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les escouades¹ du
1035 guet, et lui en ayant demandé une pour se faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où son fils avait été arrêté. Il visita tous les endroits de la ville où il espérait de le pouvoir trouver, et, n'ayant pu découvrir ses traces, il se fit conduire enfin à la maison de sa maîtresse, où il se figura qu'il pouvait
1040 être retourné.

J'allais me mettre au lit, lorsqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue ; mais il entra suivi de deux archers, et s'étant informé inutilement de ce qu'était devenu son fils, il lui prit envie de
1045 voir sa maîtresse, pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ses archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit. Il ouvre la porte, et nous glace le sang par sa vue. Ô Dieu ! c'est le vieux G... M..., dis-je à Manon. Je saute sur mon épée ; elle était malheureusement
1050 embarrassée dans mon ceinturon. Les archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent aussitôt pour me la saisir. Un homme en chemise est sans résistance. Ils m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

1. **Escouades** : troupes.

G... M..., quoique troublé par ce spectacle, ne tarda point
1055 à me reconnaître. Il remit encore plus aisément Manon.
Est-ce une illusion ? nous dit-il gravement ; ne vois-je point
le chevalier des Grioux et Manon Lescaut ? J'étais si enragé
de honte et de douleur, que je ne lui fis pas de réponse. Il
parut rouler, pendant quelque temps, diverses pensées dans
1060 sa tête, et comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa
colère, il s'écria en s'adressant à moi : Ah ! malheureux, je suis
sûr que tu as tué mon fils ! Cette injure me piqua vivement.
Vieux scélérat, lui répondis-je avec fierté, si j'avais eu à tuer
quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurais commencé.
1065 Tenez-le bien, dit-il aux archers. Il faut qu'il me dise des nou-
velles de mon fils ; je le ferai pendre demain, s'il ne m'ap-
prend tout à l'heure¹ ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre ?
repris-je. Infâme ! ce sont tes pareils qu'il faut chercher au
gibet². Apprends que je suis d'un sang plus noble et plus pur
1070 que le tien. Oui, ajoutai-je, je sais ce qui est arrivé à ton fils, et
si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit
demain, et je te promets le même sort après lui.

Je commis une imprudence en lui confessant que je savais
où était son fils ; mais l'excès de ma colère me fit faire cette
1075 indiscretion. Il appela aussitôt cinq ou six autres archers,
qui l'attendaient à la porte, et il leur ordonna de s'assurer de
tous les domestiques de la maison. Ah ! monsieur le chevalier,
reprit-il d'un ton railleur, vous savez où est mon fils et vous
le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons
1080 bon ordre. Je sentis aussitôt la faute que j'avais commise. Il
s'approcha de Manon, qui était assise sur le lit en pleurant ; il
lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avait
sur le père et sur le fils, et sur le bon usage qu'elle en faisait.
Ce vieux monstre d'incontinence voulut prendre quelques
1085 familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher ! m'écriai-je, il
n'y aurait rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il sortit
en laissant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna
de nous faire prendre promptement nos habits.

1. **Tout à l'heure** : immédiatement.

2. **Gibet** : potence, instrument destiné à la pendaison - un châtiment en principe non infligé aux nobles, qui étaient punis par la décapitation en cas de condamnation à mort.

Je ne sais quels étaient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté en lui apprenant où était son fils. Je méditais, en m'habillant, si ce n'était pas le meilleur parti. Mais, s'il était dans cette disposition en quittant notre chambre, elle était bien changée lorsqu'il y revint. Il était allé interroger les domestiques de Manon, que les archers avaient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avait reçus de son fils, mais, lorsqu'il sut que Marcel nous avait servis auparavant, il résolut de le faire parler en l'intimidant par des menaces.

C'était un garçon fidèle, mais simple et grossier¹. Le souvenir de ce qu'il avait fait à l'Hôpital, pour délivrer Manon, joint à la terreur que G... M... lui inspirait, fit tant d'impression sur son esprit faible qu'il s'imagina qu'on allait le conduire à la potence ou sur la roue². Il promit de découvrir tout ce qui était venu à sa connaissance, si l'on voulait lui sauver la vie. G... M... se persuada là-dessus qu'il y avait quelque chose, dans nos affaires, de plus sérieux et de plus criminel qu'il n'avait eu lieu jusque-là de se le figurer. Il offrit à Marcel, non seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession. Ce malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devait y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignorait entièrement les changements que nous y avions faits à Paris ; mais il avait été informé, en partant de Chaillot, du plan de l'entreprise et du rôle qu'il y devait jouer. Il lui déclara donc que notre vue était de duper son fils, et que Manon devait recevoir, ou avait déjà reçu, dix mille francs, qui, selon notre projet, ne retourneraient jamais aux héritiers de la maison de G... M...

Après cette découverte, le vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa, sans parler, dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme et les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé, et, nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin³, il nous accabla

1. **Grossier** : fruste, primaire.

2. **Roue** : instrument de torture sur lequel on attachait un condamné à qui on brisait les membres.

3. **Larcin** : vol.

de reproches outrageants. Il fit voir de près, à Manon, le collier
 1125 de perles et les bracelets. Les reconnaissez-vous ? lui dit-il avec
 un sourire moqueur. Ce n'était pas la première fois que vous
 les eussiez vus. Les mêmes, sur ma foi. Ils étaient de votre goût,
 ma belle ; je me le persuade aisément. Les pauvres enfants !
 ajouta-t-il. Ils sont bien aimables, en effet, l'un et l'autre ; mais
 1130 ils sont un peu fripons. Mon cœur crevait de rage à ce discours
 insultant. J'aurais donné, pour être libre un moment... Juste
 Ciel ! que n'aurais-je pas donné ! Enfin, je me fis violence pour
 lui dire, avec une modération qui n'était qu'un raffinement de
 fureur : Finissons, monsieur, ces insolentes railleries. De quoi
 1135 est-il question ? Voyons, que prétendez-vous faire de nous ?
 Il est question, monsieur le chevalier, me répondit-il, d'aller
 de ce pas au Châtelet¹. Il fera jour demain ; nous verrons plus
 clair dans nos affaires, et j'espère que vous me ferez la grâce,
 à la fin, de m'apprendre où est mon fils.

1140 Je compris, sans beaucoup de réflexions, que c'était une
 chose d'une terrible conséquence pour nous d'être une fois
 renfermés au Châtelet. J'en prévis, en tremblant, tous les
 dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il fallait plier
 sous le poids de ma fortune et flatter mon plus cruel ennemi,
 1145 pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priai,
 d'un ton honnête, de m'écouter un moment. Je me rends
 justice², monsieur, lui dis-je. Je confesse que la jeunesse m'a
 fait commettre de grandes fautes, et que vous en êtes assez
 blessé pour vous plaindre. Mais, si vous connaissez la force
 1150 de l'amour, si vous pouvez juger de ce que souffre un pauvre
 malheureux jeune homme à qui l'on enlève tout ce qu'il aime,
 vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le
 plaisir d'une petite vengeance, ou du moins, vous me croirez
 assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin
 1155 ni de prison ni de supplice pour me forcer de vous découvrir
 où est Monsieur votre fils. Il est en sûreté. Mon dessein n'a
 pas été de lui nuire ni de vous offenser. Je suis prêt à vous
 nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me

1. **Châtelet** : prison parisienne. À la différence du Grand-Châtelet, le Petit-Châtelet, où sont conduits les amants, est réservé aux délits de droit commun.

2. **Je me rends justice** : je reconnais mes fautes.

faites la grâce de nous accorder la liberté. Ce vieux tigre, loin
1160 d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant. Il lâcha
seulement quelques mots, pour me faire comprendre qu'il
savait notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardait son
fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouverait assez, puisque
je ne l'avais pas assassiné. Conduisez-les au Petit-Châtelet,
1165 dit-il aux archers, et prenez garde que le Chevalier ne vous
échappe. C'est un rusé, qui s'est déjà sauvé de Saint-Lazare.

Il sortit, et me laissa dans l'état que vous pouvez vous ima-
giner. Ô Ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les
coups qui viennent de ta main, mais qu'un malheureux coquin
1170 ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me
réduit au dernier désespoir. Les archers nous prièrent de ne
pas les faire attendre plus longtemps. Ils avaient un carrosse
à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre. Venez,
ma chère reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la
1175 rigueur de notre sort. Il plaira peut-être au Ciel de nous rendre
quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carrosse. Elle se mit dans mes
bras. Je ne lui avais pas entendu prononcer un mot depuis
le premier moment de l'arrivée de G... M... ; mais, se trouvant
1180 seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses en se repro-
chant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne
me plaindrais jamais de mon sort, tant qu'elle ne cesserait pas
de m'aimer. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je.
Quelques mois de prison ne m'effraient nullement, et je pré-
1185 férerai toujours le Châtelet à Saint-Lazare. Mais c'est pour
toi, ma chère âme, que mon cœur s'intéresse. Quel sort pour
une créature si charmante ! Ciel, comment traitez-vous avec
tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages ? Pourquoi
ne sommes-nous pas nés, l'un et l'autre, avec des qualités
1190 conformes à notre misère ? Nous avons reçu de l'esprit, du
goût, des sentiments. Hélas ! quel triste usage en faisons-nous,
tandis que tant d'âmes basses et dignes de notre sort jouissent
de toutes les faveurs de la fortune ! Ces réflexions me péné-
traient de douleur ; mais ce n'était rien en comparaison de
1195 celles qui regardaient l'avenir, car je séchais¹ de crainte pour

1. **Séchais** : dépérissais, m'épuisais.

Manon. Elle avait déjà été à l'Hôpital, et, quand elle en fut sortie par la bonne porte, je savais que les rechutes en ce genre étaient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurais voulu lui exprimer mes frayeurs ; j'appréhendais de
1200 lui en causer trop. Je tremblais pour elle, sans oser l'avertir du danger, et je l'embrassais en soupirant, pour l'assurer, du moins, de mon amour, qui était presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement ; m'aimerez-vous toujours ? Elle me répondit qu'elle était bien
1205 malheureuse que j'en pusse douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, et je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du Châtelet ; et tout mon sang ne sera utile à rien si je ne vous en tire pas aussitôt que je serai libre.

1210 Nous arrivâmes à la prison. On nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avais prévu. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étais un homme de quelque distinction, et lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chère
1215 maîtresse, avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement et de ne rien craindre tant que je serais au monde. Je n'étais pas sans argent ; je lui en donnai une partie et je payai au concierge, sur ce qui me restait, un mois de grosse pension d'avance pour elle et pour moi.

1220 Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, et l'on m'assura que Manon en avait une pareille. Je m'occupai aussitôt des moyens de hâter ma liberté. Il était clair qu'il n'y avait rien d'absolument criminel dans mon affaire, et supposant même que le dessein
1225 de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je savais fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en personne à Paris. J'avais bien moins de honte, comme je l'ai dit, d'être au Châtelet qu'à Saint-Lazare ; d'ailleurs, quoique je
1230 conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge et l'expérience avaient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, et l'on ne fit pas difficulté, au Châtelet, de laisser sortir ma lettre ; mais c'était une peine que j'aurais pu m'épargner, si j'avais su que mon père devait arriver le lendemain à Paris.

1235 Il avait reçu celle que je lui avais écrite huit jours auparavant¹. Il en avait ressenti une joie extrême ; mais, de quelque
espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il
n'avait pas cru devoir s'arrêter tout à fait à mes promesses. Il
avait pris le parti de venir s'assurer de mon changement par
1240 ses yeux, et de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon emprisonnement. Sa première
visite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avais prié
d'adresser sa réponse. Il ne put savoir de lui ni ma demeure ni
ma condition présente ; il en apprit seulement mes principales
1245 aventures, depuis que je m'étais échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que
je lui avais marquées pour le bien, dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyait entièrement dégagé de Manon,
mais qu'il était surpris, néanmoins, que je ne lui eusse pas
1250 donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon père n'était pas dupe ; il comprit qu'il y avait quelque chose qui échappait
à la pénétration de Tiberge, dans le silence dont il se plaignait, et il employa tant de soins pour découvrir mes traces que,
deux jours après son arrivée, il apprit que j'étais au Châtelet.

1255 Avant que de recevoir sa visite, à laquelle j'étais fort éloigné de m'attendre sitôt, je reçus celle de M. le Lieutenant général
de Police, ou pour expliquer les choses par leur nom, je subis
l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches, mais ils n'étaient
ni durs ni désobligeants. Il me dit, avec douceur, qu'il plaignait
1260 ma mauvaise conduite ; que j'avais manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que M. de G... M... ; qu'à la vérité il
était aisé de remarquer qu'il y avait, dans mon affaire, plus
d'imprudence et de légèreté que de malice ; mais que c'était
néanmoins la seconde fois que je me trouvais sujet à son tribunal,
1265 et qu'il avait espéré que je fusse devenu plus sage, après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare.
Charmé d'avoir affaire à un juge raisonnable, je m'expliquai
avec lui d'une manière si respectueuse et si modérée, qu'il
parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que
1270 je ne devais pas me livrer trop au chagrin, et qu'il se sentait

1. **Celle que je lui avais écrite huit jours auparavant** : des Grioux fait ici allusion à la lettre qu'il a envoyée à son père sur les conseils de Tiberge.

disposé à me rendre service, en faveur de ma naissance et de ma jeunesse. Je me hasardai à lui recommander Manon, et à lui faire l'éloge de sa douceur et de son bon naturel. Il me répondit, en riant, qu'il ne l'avait point encore vue, mais
 1275 qu'on la représentait comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maîtresse, et je ne pus m'empêcher de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, amour ! s'écria
 1280 ce grave magistrat en me voyant sortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la sagesse ?

J'étais à m'entretenir tristement de mes idées, et à réfléchir sur la conversation que j'avais eue avec M. le Lieutenant général de Police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma
 1285 chambre : c'était mon père. Quoique je dusse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendais quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement que je me serais précipité au fond de la terre, si elle s'était entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser, avec toutes les marques d'une
 1290 extrême confusion. Il s'assit sans que ni lui ni moi eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurais debout, les yeux baissés et la tête découverte : Asseyez-vous, monsieur, me dit-il gravement, asseyez-vous. Grâce au scandale de votre libertinage et de
 1295 vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève¹, et que vous aurez, effectivement, la gloire d'y être exposé à l'admiration
 1300 de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua : Qu'un père est malheureux, lorsque, après avoir aimé tendrement un fils et n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve, à
 1305 la fin, qu'un fripon qui le déshonore ! On se console d'un malheur de fortune : le temps l'efface, et le chagrin diminue ; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux qui a perdu tous sentiments

1. **La Grève** : la place de Grève, à Paris, où avaient lieu les exécutions publiques.

d'honneur ? Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t-il ; voyez cette modestie contrefaite et cet air de douceur hypocrite ; ne le prendrait-on pas pour le plus honnête homme de sa race¹ ?

1310 Quoique je fusse obligé de reconnaître que je méritais une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'était les porter à l'excès. Je crus qu'il m'était permis d'expliquer naturellement ma pensée. Je vous assure, monsieur, lui dis-je, 1315 que la modestie où vous me voyez devant vous n'est nullement affectée ; c'est la situation naturelle d'un fils bien né, qui respecte infiniment son père, et surtout un père irrité. Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé² de notre race. Je me connais digne de vos reproches, mais je 1320 vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le savez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion ! Hélas ! n'en connaissez-vous pas la force, et se peut-il que votre sang, qui est la source 1325 du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs ? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle et, peut-être, trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante ; voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore ? Allons, mon cher père, ajoutai-je tendrement, un 1330 peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé, comme vous pensez, à l'honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

1335 Un cœur de père est le chef-d'œuvre de la nature ; elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui était avec cela homme d'esprit et de goût, fut si touché du tour que j'avais donné à mes excuses qu'il ne fut pas le maître de me cacher 1340 ce changement. Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embrasser ; tu me fais pitié. Je l'embrassai ; il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passait dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour

1. **Race** : famille.

2. **Réglé** : droit, sage.

te tirer d'ici ? Explique-moi toutes tes affaires sans déguise-
1345 ment. Comme il n'y avait rien, après tout, dans le gros de ma
conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en
la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde,
et qu'une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le
siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'at-
1350 tirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail
de la vie que j'avais menée. À chaque faute dont je lui faisais
l'aveu, j'avais soin de joindre des exemples célèbres, pour en
diminuer la honte. Je vis avec une maîtresse, lui disais-je,
sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de...
1355 en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de... en a une
depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue
pour sa femme ; les deux tiers des honnêtes gens de France
se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au
jeu : M. le marquis de... et le comte de... n'ont point d'autres
1360 revenus ; M. le prince de... et M. le duc de... sont les chefs
d'une bande de chevaliers du même Ordre. Pour ce qui regardait
mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurais pu
prouver aussi facilement que je n'étais pas sans modèles ; mais
il me restait trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-
1365 même, avec tous ceux dont j'aurais pu me proposer l'exemple,
de sorte que je priai mon père de pardonner cette faiblesse
aux deux violentes passions qui m'avaient agité, la vengeance
et l'amour. Il me demanda si je pouvais lui donner quelques
ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, et
1370 d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les
sentiments de bonté que le Lieutenant général de Police avait
pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles
ne peuvent venir que de la part des G... M... ; ainsi, je crois qu'il
serait à propos que vous prissiez la peine de les voir. Il me le
1375 promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut
point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où
j'étais de le révolter par cette proposition, et de lui faire naître
quelque dessein funeste à elle et à moi. Je suis encore à savoir
si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes en
1380 m'empêchant de tenter les dispositions de mon père, et de
faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma mal-
heureuse maîtresse. J'aurais peut-être excité encore une fois

sa pitié. Je l'aurais mis en garde contre les impressions qu'il
 allait recevoir trop facilement du vieux G... M... Que sais-je ?
 1385 Ma mauvaise destinée l'aurait peut-être emporté sur tous mes
 efforts, mais je n'aurais eu qu'elle, du moins, et la cruauté de
 mes ennemis, à accuser de mon malheur.

En me quittant, mon père alla faire une visite à M. de G... M...
 Il le trouva avec son fils à qui le garde du corps avait hon-
 1390 nêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais su les particularités¹
 de leur conversation, mais il ne m'a été que trop facile d'en
 juger par ses mortels effets. Ils allèrent ensemble, je dis les
 deux pères, chez M. le Lieutenant général de Police, auquel
 ils demandèrent deux grâces : l'une, de me faire sortir sur-le-
 1395 champ du Châtelet ; l'autre, d'enfermer Manon pour le reste
 de ses jours, ou de l'envoyer en Amérique². On commençait,
 dans le même temps, à embarquer quantité de gens sans aveu³
 pour le Mississippi. M. le Lieutenant général de Police leur
 donna sa parole de faire partir Manon par le premier vais-
 1400 seau. M. de G... M... et mon père vinrent aussitôt m'apporter
 ensemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un
 compliment civil sur le passé, et m'ayant félicité sur le bon-
 heur que j'avais d'avoir un tel père, il m'exhorta à profiter
 désormais de ses leçons et de ses exemples. Mon père m'or-
 1405 donna de lui faire des excuses de l'injure prétendue que j'avais
 faite à sa famille, et de le remercier de s'être employé avec lui
 pour mon élargissement. Nous sortîmes ensemble, sans avoir
 dit un mot de ma maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux
 guichetiers en leur présence. Hélas ! mes tristes recomman-
 1410 dations eussent été bien inutiles ! L'ordre cruel était venu en
 même temps que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée
 fut conduite, une heure après, à l'Hôpital, pour y être associée
 à quelques malheureuses qui étaient condamnées à subir le
 même sort. Mon père m'ayant obligé de le suivre à la maison
 1415 où il avait pris sa demeure, il était presque six heures du soir
 lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux pour

1. **Particularités** : détails.

2. **L'envoyer en Amérique** : la déportation de marginaux et de prostituées en Amérique commença au début du XVIII^e siècle, pour permettre la colonisation de la Louisiane, alors sous domination française.

3. **Sans aveu** : sans moralité.

retourner au Châtelet. Je n'avais dessein que de faire tenir quelques rafraîchissements à Manon, et de la recommander au concierge, car je ne me promettais pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avais point encore eu le temps, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avait été content de ma libéralité et de ma douceur, de sorte qu'ayant quelques dispositions à me rendre service, il me parla du sort de Manon comme d'un malheur dont il avait beaucoup de regret parce qu'il pouvait m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques moments sans nous entendre. À la fin, s'apercevant que j'avais besoin d'une explication, il me la donna, telle que j'ai déjà eu horreur de vous la dire, et que j'ai encore de la répéter. Jamais apoplexie¹ violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connaissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre et sur moi-même, pour m'assurer si je portais encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvait me paraître plus doux que la mort, dans ce moment de désespoir et de consternation. La religion même ne pouvait me faire envisager rien de plus insupportable, après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étais tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le Ciel de m'avoir rendu la connaissance et la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi. Manon avait besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'employer sans ménagement.

Le concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pu attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnaissance. Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ? Tout le monde m'abandonne. Mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécu-

1. **Apoplexie** : attaque, brusque perte de connaissance.

1455 teurs. Personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de
la dureté et de la barbarie, vous marquez de la compassion
pour le plus misérable de tous les hommes ! Il me conseil-
lait de ne point paraître dans la rue sans être un peu remis
du trouble où j'étais. Laissez, laissez, répondis-je en sortant ;
1460 je vous reverrai plus tôt que vous ne pensez. Préparez le
plus noir de vos cachots ; je vais travailler à le mériter. En
effet, mes premières résolutions n'allaient à rien moins qu'à
me défaire des deux G... M... et du Lieutenant général de
Police, et fondre ensuite à main armée sur l'Hôpital, avec
1465 tous ceux que je pourrais engager dans ma querelle. Mon
père lui-même eût à peine été respecté, dans une vengeance
qui me paraissait si juste, car le concierge ne m'avait pas
caché que lui et G... M... étaient les auteurs de ma perte. Mais,
lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, et que l'air eut
un peu rafraîchi mon sang et mes humeurs, ma fureur fit
1470 place peu à peu à des sentiments plus raisonnables. La mort
de nos ennemis eût été d'une faible utilité pour Manon, et elle
m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de
la secourir. D'ailleurs, aurais-je eu recours à un lâche assassi-
nat ? Quelle autre voie pouvais-je m'ouvrir à la vengeance ?
1475 Je recueillis toutes mes forces et tous mes esprits pour tra-
vailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le
reste après le succès de cette importante entreprise. Il me
restait peu d'argent. C'était, néanmoins, un fondement néces-
saire, par lequel il fallait commencer. Je ne voyais que trois
1480 personnes de qui j'en pusse attendre : M. de T..., mon père et
Tiberge. Il y avait peu d'apparence d'obtenir quelque chose
des deux derniers, et j'avais honte de fatiguer l'autre par mes
importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir qu'on
garde des ménagements. J'allai sur-le-champ au Séminaire de
1485 Saint-Sulpice, sans m'embarrasser si j'y serais reconnu. Je fis
appeler Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre
qu'il ignorait encore mes dernières aventures. Cette idée
me fit changer le dessein que j'avais, de l'attendrir par la
compassion. Je lui parlai, en général, du plaisir que j'avais
1490 eu de revoir mon père, et je le priai ensuite de me prêter
quelque argent, sous prétexte de payer, avant mon départ de
Paris, quelques dettes que je souhaitais de tenir inconnues.

Il me présenta aussitôt sa bourse. Je pris cinq cents francs sur six cents que j'y trouvai. Je lui offris mon billet ; il était
1495 trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs et de mes peines : il en savait déjà jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avait eu de suivre l'aventure du jeune G... M... ;
1500 il m'écouta néanmoins, et me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement qu'il y voyait si peu de jour, qu'à moins d'un secours extraordinaire du Ciel, il fallait renoncer à l'espérance, qu'il avait passé exprès à l'Hôpital, depuis
1505 qu'elle y était renfermée, qu'il n'avait pu obtenir lui-même la liberté de la voir ; que les ordres du Lieutenant général de Police étaient de la dernière rigueur, et que, pour comble d'infortune, la malheureuse bande où elle devait entrer était destinée à partir le surlendemain du jour où nous étions.
1510 J'étais si consterné de son discours qu'il eût pu parler une heure sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire qu'il ne m'était point allé voir au Châtelet, pour se donner plus de facilité à me servir lorsqu'on le croirait sans liaison avec moi ; que, depuis quelques heures que j'en étais sorti, il avait eu le chagrin d'ignorer où je m'étais retiré, et qu'il avait souhaité de me voir promptement pour me donner le seul conseil dont il semblait que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon, mais un conseil dangereux, auquel il me pria de cacher éternellement qu'il eût part :
1515 c'était de choisir quelques braves qui eussent le courage d'attaquer les gardes de Manon lorsqu'ils seraient sortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il, en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage. Vous
1525 me les remettrez, lorsque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que, si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras et son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes.
1530 J'employai, pour lui marquer ma reconnaissance, toute la vivacité que mon affliction me laissait de reste. Je lui deman-

dai s'il n'y avait rien à espérer, par la voie des intercessions¹,
auprès du Lieutenant général de Police. Il me dit qu'il y avait
pensé, mais qu'il croyait cette ressource inutile, parce qu'une
1535 grâce de cette nature ne pouvait se demander sans motif,
et qu'il ne voyait pas bien quel motif on pouvait employer
pour se faire un intercesseur d'une personne grave et puis-
sante ; que, si l'on pouvait se flatter de quelque chose de ce
côté-là, ce ne pouvait être qu'en faisant changer de sentiment
1540 à M. de G... M... et à mon père, et en les engageant à prier
eux-mêmes M. le Lieutenant général de Police de révoquer
sa sentence. Il m'offrit de faire tous ses efforts pour gagner
le jeune G... M..., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard
par quelques soupçons qu'il avait conçus de lui à l'occasion
1545 de notre affaire, et il m'exhorta à ne rien omettre, de mon côté,
pour fléchir l'esprit de mon père.

Ce n'était pas une légère entreprise pour moi, je ne dis
pas seulement par la difficulté que je devais naturellement
trouver à le vaincre, mais par une autre raison qui me fai-
1550 sait même redouter ses approches : je m'étais dérobé de
son logement contre ses ordres, et j'étais fort résolu de n'y
pas retourner depuis que j'avais appris la triste destinée de
Manon. J'appréhendais avec sujet² qu'il ne me fît retenir
malgré moi, et qu'il ne me reconduisît de même en province.
1555 Mon frère aîné avait usé autrefois de cette méthode. Il est
vrai que j'étais devenu plus âgé, mais l'âge était une faible
raison contre la force. Cependant je trouvai une voie qui me
sauvait du danger ; c'était de le faire appeler dans un endroit
public, et de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris
1560 aussitôt ce parti. M. de T... s'en alla chez G... M..., et moi au
Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon père qu'un gentil-
homme de ses serviteurs était à l'attendre. Je craignais qu'il
n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchait.
Il parut néanmoins peu après, suivi de son laquais. Je le
1565 priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous
fîmes cent pas, pour le moins, sans parler. Il s'imaginait bien,
sans doute, que tant de préparations ne s'étaient pas faites

1. **Intercessions** : interventions.

2. **Avec sujet** : avec raison.

sans un dessein d'importance. Il attendait ma harangue, et je la méditais.

1570 Enfin, j'ouvris la bouche. Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de grâces et vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le Ciel m'est-il témoin que j'ai pour vous tous les sentiments du fils le plus tendre et le plus respectueux. Mais il me semble... que
1575 votre rigueur... Hé bien ! ma rigueur ? interrompit mon père, qui trouvait sans doute que je parlais lentement pour son impatience. Ah ! monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême, dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa
1580 haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant, c'est la plus douce et la plus aimable créature qui fût jamais. Que n'a-t-il plu au Ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment ! Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante, que je le suis qu'elle
1585 vous l'aurait paru. Vous auriez pris parti pour elle ; vous auriez détesté les noirs artifices de G... M... ; vous auriez eu compassion d'elle et de moi. Hélas ! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible ; vous vous seriez laissé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlais avec une ardeur qui ne m'aurait
1590 pas permis de finir sitôt. Il voulut savoir à quoi j'avais dessein d'en venir par un discours si passionné. À vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conserver un moment si Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton sévère ; j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse et sans
1595 honneur. N'allons donc pas plus loin ! m'écriai-je en l'arrêtant par le bras. Ôtez-la-moi, cette vie odieuse et insupportable, car, dans le désespoir où vous me jetez, la mort sera une faveur pour moi. C'est un présent digne de la main d'un père.

Je ne te donnerais que ce que tu mérites, répliqua-t-il. Je
1600 connais bien des pères qui n'auraient pas attendu si longtemps pour être eux-mêmes tes bourreaux, mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jetai à ses genoux. Ah ! s'il vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous endurcissez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils... Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous

souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce
1610 que c'est que la tendresse et la douleur ?

Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; il m'importune, et ne
1615 me fera point changer de résolution. Je retourne au logis ; je t'ordonne de me suivre. Le ton sec et dur avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur était inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas
1620 mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi
1625 des sentiments de père. Comme je me tournais pour le quitter : Tu refuses donc de me suivre ? s'écria-t-il avec une vive colère. Va, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat et rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, père barbare et dénaturé.

Je sortis aussitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues
1630 comme un furieux jusqu'à la maison de M. de T... Je levais, en marchant, les yeux et les mains pour invoquer toutes les puissances célestes. Ô Ciel ! disais-je, serez-vous aussi impitoyable que les hommes ? Je n'ai plus de secours à attendre que de vous. M. de T... n'était point encore retourné chez lui, mais
1635 il revint après que je l'y eus attendu quelques moments. Sa négociation n'avait pas réussi mieux que la mienne. Il me le dit d'un visage abattu. Le jeune G... M..., quoique moins irrité que son père contre Manon et contre moi, n'avait pas voulu entreprendre de le solliciter en notre faveur. Il s'en était défendu
1640 par la crainte qu'il avait lui-même de ce vieillard vindicatif¹, qui s'était déjà fort emporté contre lui en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon. Il ne me restait donc que la voie de la violence, telle que M. de T... m'en avait tracé le

1. **Vindicatif** : rancunier.

1645 plan ; j'y réduisis toutes mes espérances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je, mais la plus solide et la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai en le priant de me secourir par ses vœux, et je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage et de ma résolution.

1650 Le premier qui s'offrit à mon esprit, fut le même garde du corps que j'avais employé pour arrêter G... M... J'avais dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas eu l'esprit assez libre, pendant l'après-midi, pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joie de me voir
1655 sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvait me rendre. Il avait assez de bon sens pour en apercevoir toutes les difficultés, mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein.
1660 Il me parla des trois soldats aux gardes, dont il s'était servi dans la dernière occasion, comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avait informé exactement du nombre des archers qui devaient conduire Manon ; ils n'étaient que six. Cinq hommes hardis et résolus suffisaient pour donner l'épouvante
1665 à ces misérables, qui ne sont point capables de se défendre honorablement lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté. Comme je ne manquais point d'argent, le garde du corps me conseilla de ne rien épargner pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec
1670 des pistolets, et chacun notre mousqueton¹. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats, qui n'oseraient paraître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du régiment. Je lui mis entre les mains les cent pistoles que j'avais reçues
1675 de M. de T... Elles furent employées, le lendemain, jusqu'au dernier sol. Les trois soldats passèrent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promesses, et pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire présent, à chacun, de dix pistoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai
1680 un de grand matin à l'Hôpital, pour s'instruire, par ses propres

1. **Mousqueton** : fusil léger au canon court.

yeux, du moment auquel les archers partiraient avec leur proie. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude et de prévoyance, il se trouva qu'elle avait été absolument nécessaire. J'avais compté sur quelques fausses
1685 informations qu'on m'avait données de leur route, et, m'étant persuadé que c'était à La Rochelle que cette déplorable troupe devait être embarquée, j'aurais perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orléans. Cependant, je fus informé, par le rapport du soldat aux gardes, qu'elle prenait le chemin de
1690 Normandie, et que c'était du Havre-de-Grâce qu'elle devait partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes aussitôt à la Porte Saint-Honoré, observant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du faubourg. Nos chevaux étaient frais.
1695 Nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes et les deux misérables voitures que vous vîtes à Pacy, il y a deux ans. Ce spectacle faillit m'ôter la force et la connaissance. Ô fortune, m'écriai-je, fortune cruelle ! accorde-moi ici, du moins, la mort ou la victoire. Nous tîmes conseil un moment sur la manière dont nous ferions notre attaque. Les archers n'étaient guère à plus de quatre cents pas devant nous, et nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournait. Le garde du corps fut d'avis de prendre cette voie, pour les surprendre en fondant tout d'un
1700 coup sur eux. J'approuvai sa pensée et je fus le premier à piquer¹ mon cheval. Mais la fortune avait rejeté impitoyablement mes vœux. Les archers, voyant cinq cavaliers accourir vers eux, ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs baïonnettes et
1710 leurs fusils d'un air assez résolu. Cette vue, qui ne fit que nous animer, le garde du corps et moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Ils s'arrêtèrent comme de concert, et, s'étant dit entre eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournèrent la tête de leurs chevaux,
1715 pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue. Dieux ! me dit le garde du corps, qui paraissait aussi éperdu que moi de cette infâme désertion, qu'allons-nous faire ? Nous ne sommes

1. **Piquer** : donner un coup d'épéon pour faire avancer le cheval.

que deux. J'avais perdu la voix, de fureur et d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma première vengeance ne devait pas s'employer à la poursuite et au châtement des lâches qui m'abandonnaient. Je les regardais fuir et je jetais les yeux, de l'autre côté, sur les archers. S'il m'eût été possible de me partager, j'aurais fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage ; je les dévorais tous ensemble. Le garde du corps, qui jugeait de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux, me dit-il, il y aurait de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous et qui paraissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris et tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne sauraient faire de grandes journées avec deux pesantes voitures ; nous les rejoindrons demain sans peine.

Je fis un moment de réflexion sur ce parti, mais, ne voyant de tous côtés que des sujets de désespoir, je pris une résolution véritablement désespérée. Ce fut de remercier mon compagnon de ses services, et, loin d'attaquer les archers, je résolus d'aller, avec soumission, les prier de me recevoir dans leur troupe pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre-de-Grâce et passer ensuite au-delà des mers avec elle. Tout le monde me persécute ou me trahit, dis-je au garde du corps. Je n'ai plus de fond à faire sur personne¹. Je n'attends plus rien, ni de la fortune, ni du secours des hommes. Mes malheurs sont au comble ; il ne me reste plus que de m'y soumettre. Ainsi, je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le Ciel récompenser votre générosité ! Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions et de me quitter sur-le-champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que notre dessein était de les attaquer.

J'allai seul vers eux, d'un pas lent et le visage si consterné qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils se tenaient néanmoins en défense. Rassurez-vous, messieurs,

1. **Je n'ai plus de fond à faire sur personne** : je ne peux plus me fier à qui que ce soit.

leur dis-je, en les abordant ; je ne vous apporte point la guerre,
1755 je viens vous demander des grâces. Je les priai de continuer
leur chemin sans défiance et je leur appris, en marchant, les
faveurs que j'attendais d'eux. Ils consultèrent ensemble de
quelle manière ils devaient recevoir cette ouverture. Le chef
de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit que
1760 les ordres qu'ils avaient de veiller sur leurs captives étaient
d'une extrême rigueur ; que je lui paraissais néanmoins si joli¹
homme que lui et ses compagnons se relâcheraient un peu
de leur devoir ; mais que je devais comprendre qu'il fallait
qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restait environ quinze
1765 pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistait le fond de
ma bourse. Hé bien ! me dit l'archer, nous en userons généreu-
sement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure pour entretenir
celle de nos filles qui vous plaira le plus ; c'est le prix courant
de Paris. Je ne leur avais pas parlé de Manon en particulier,
1770 parce que je n'avais pas dessein qu'ils connussent ma passion.
Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'était qu'une fantaisie de
jeune homme qui me faisait chercher un peu de passe-temps
avec ces créatures ; mais lorsqu'ils crurent s'être aperçus que
j'étais amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut², que
1775 ma bourse se trouva épuisée en partant de Mantes, où nous
avons couché, le jour que nous arrivâmes à Pacy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable sujet de mes entre-
tiens avec Manon pendant cette route, ou quelle impression
sa vue fit sur moi lorsque j'eus obtenu des gardes la liberté
1780 d'approcher de son chariot ? Ah ! les expressions ne rendent
jamais qu'à demi les sentiments du cœur. Mais figurez-vous
ma pauvre maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise
sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissam-
ment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un
1785 ruisseau de larmes qui se faisaient un passage au travers de
ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés.
Elle n'avait pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle
avait entendu le bruit de ses gardes, qui craignaient d'être
attaqués. Son linge était sale et dérangé, ses mains délicates

1. **Joli** : aimable.

2. **Tribut** : contribution forcée, impôt.

1790 exposées à l'injure de l'air ; enfin, tout ce composé char-
 mant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie¹,
 paraissait dans un désordre et un abattement inexprimables.
 J'employai quelque temps à la considérer, en allant à cheval
 à côté du chariot. J'étais si peu à moi-même que je fus sur le
 1795 point, plusieurs fois, de tomber dangereusement. Mes soupirs
 et mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques
 regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier
 mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour
 venir à moi : mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba
 1800 dans sa première attitude. Je priai les archers d'arrêter un
 moment par compassion ; ils y consentirent par avarice. Je
 quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle était si
 languissante et si affaiblie qu'elle fut longtemps sans pouvoir
 se servir de sa langue ni remuer les mains. Je les mouillais
 1805 pendant ce temps-là de mes pleurs, et, ne pouvant proférer
 moi-même une seule parole, nous étions l'un et l'autre dans
 une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple.
 Nos expressions ne le furent pas moins, lorsque nous eûmes
 retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu. Il semblait que
 1810 la honte et la douleur eussent altéré les organes de sa voix ; le
 son en était faible et tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir
 pas oubliée, et de la satisfaction que je lui accordais, dit-elle
 en soupirant, de me voir du moins encore une fois et de me
 dire le dernier adieu. Mais, lorsque je l'eus assurée que rien
 1815 n'était capable de me séparer d'elle et que j'étais disposé à la
 suivre jusqu'à l'extrémité du monde pour prendre soin d'elle,
 pour la servir, pour l'aimer et pour attacher inséparablement
 ma misérable destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à
 des sentiments si tendres et si douloureux, que j'appréhendai
 1820 quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les
 mouvements de son âme semblaient se réunir dans ses yeux.
 Elle les tenait fixés sur moi. Quelquefois elle ouvrait la bouche,
 sans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commen-
 çait. Il lui en échappait néanmoins quelques-uns. C'étaient
 1825 des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes
 de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour

1. **Idolâtrie** : amour passionné, culte.

m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre et chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disait que je ne pouvais
1830 espérer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvais ma félicité dans ses regards et dans la certitude que j'avais de son affection. J'avais perdu, à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime ; mais j'étais maître du cœur de Manon, le seul
1835 bien que j'estimais. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importait-il en quelque endroit vivre, si j'étais sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amants fidèles ? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parents, amis, richesses et félicité ?
1840 Si quelque chose me causait de l'inquiétude, c'était la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposais déjà, avec elle, dans une région inculte et habitée par des sauvages. Je suis bien sûr, disais-je, qu'il ne saurait y en avoir d'aussi cruels que G... M... et mon père. Ils nous
1845 laisseront du moins vivre en paix. Si les relations¹ qu'on en fait sont fidèles, ils suivent les lois de la nature. Ils ne connaissent ni les fureurs de l'avarice, qui possèdent G... M..., ni les idées fantastiques² de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amants qu'ils verront vivre
1850 avec autant de simplicité qu'eux. J'étais donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formais pas des idées romanesques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avais éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, surtout pour une fille délicate qui est accoutumée à une vie commode
1855 et abondante. J'étais au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse et que le peu d'argent qui me restait fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevais qu'avec une petite somme j'aurais pu espérer, non seulement de me soutenir quelque temps contre la misère
1860 en Amérique, où l'argent était rare, mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable. Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avais

1. **Relations** : récits.

2. **Fantastiques** : chimériques, qui n'existent que dans l'imagination.

1865 toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis, dès la première ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif que le pressant besoin dans lequel je prévoyais que je me trouverais au Havre-de-Grâce, où je lui confessais que j'étais allé conduire Manon. Je lui demandais cent pistoles. Faites-les-moi tenir au Havre, lui disais-je, par le maître de la poste. Vous voyez bien que c'est la dernière 1870 fois que j'importune votre affection et que, ma malheureuse maîtresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagements qui adoucissent son sort et mes mortels regrets.

1875 Les archers devinrent si intraitables, lorsqu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que, redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettait guère de ménager ma bourse. Je m'oubliais du matin au soir près de Manon, et ce n'était plus par heure que le 1880 temps m'était mesuré, c'était par la longueur entière des jours. Enfin, ma bourse étant tout à fait vide, je me trouvai exposé aux caprices et à la brutalité de six misérables, qui me traitaient avec une hauteur insupportable. Vous en fûtes témoin à Pacy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, 1885 qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié, à la vue de mes peines, fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours, que vous m'accordâtes libéralement, servit à me faire gagner le Havre, et les archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'espérais.

1890 Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avait point encore eu le temps de me répondre. Je m'informai exactement quel jour je pouvais attendre sa lettre. Elle ne pouvait arriver que deux jours après, et par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau 1895 devait partir le matin de celui auquel j'attendais l'ordinaire¹. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi ! m'écriai-je, dans le malheur même, il faudra toujours que je sois distingué par des excès ! Manon répondit : Hélas ! une vie si malheu-

1. **Ordinaire** : coursier de la poste partant régulièrement certains jours de la semaine.

1900 reuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons ? Mourons au
Havre, mon cher Chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup
nos misères ! Irons-nous les traîner dans un pays inconnu, où
nous devons nous attendre, sans doute, à d'horribles extré-
mités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice ? Mourons,
1905 répéta-t-elle ; ou du moins, donne-moi la mort, et va chercher
un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Non,
non, lui dis-je, c'est pour moi un sort digne d'envie que d'être
malheureux avec vous. Son discours me fit trembler. Je jugeai
qu'elle était accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre
un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de
1910 mort et de désespoir. Je résolus de tenir la même conduite
à l'avenir ; et j'ai éprouvé, dans la suite, que rien n'est plus
capable d'inspirer du courage à une femme que l'intrépidité
d'un homme qu'elle aime.

Lorsque j'eus perdu l'espérance de recevoir du secours de
1915 Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce
qui me restait encore de vos libéralités, me composa la petite
somme de dix-sept pistoles. J'en employai sept à l'achat de
quelques soulagements nécessaires à Manon, et je serrai les
dix autres avec soin, comme le fondement de notre fortune
1920 et de nos espérances en Amérique. Je n'eus point de peine
à me faire recevoir dans le vaisseau. On cherchait alors des
jeunes gens qui fussent disposés à se joindre volontairement
à la colonie. Le passage et la nourriture me furent accordés
gratis. La poste de Paris¹ devant partir le lendemain, j'y lais-
1925 sai une lettre pour Tiberge. Elle était touchante et capable
de l'attendrir, sans doute, au dernier point, puisqu'elle lui fit
prendre une résolution qui ne pouvait venir que d'un fonds
infini de tendresse et de générosité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile². Le vent ne cessa point de nous être
1930 favorable. J'obtins du capitaine un lieu à part pour Manon et
pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil que le
commun de nos misérables associés. Je l'avais pris en particu-
lier dès le premier jour, et, pour m'attirer de lui quelque consi-
dération, je lui avais découvert une partie de mes infortunes.

1. **La poste de Paris** : la voiture de poste allant à Paris.

2. **Nous mîmes à la voile** : nous levâmes l'ancre.

1935 Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge honteux
 en lui disant que j'étais marié à Manon. Il feignit de le croire,
 et il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques
 pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir
 honnêtement, et les égards qu'il eut pour nous servirent à
 1940 nous faire respecter des compagnons de notre misère. J'avais
 une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre
 incommodité à Manon. Elle le remarquait bien, et cette vue,
 jointe au vif ressentiment¹ de l'étrange extrémité où je m'étais
 1945 réduite pour elle, la rendait si tendre et si passionnée, si atten-
 tive aussi à mes plus légers besoins, que c'était, entre elle et
 moi, une perpétuelle émulation² de services et d'amour. Je
 ne regrettais point l'Europe. Au contraire, plus nous avan-
 çions vers l'Amérique, plus je sentais mon cœur s'élargir et
 devenir tranquille. Si j'eusse pu m'assurer de n'y pas manquer
 1950 des nécessités absolues de la vie, j'aurais remercié la fortune
 d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin
 au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la
 première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées,
 1955 où l'on voyait à peine quelques roseaux et quelques arbres
 dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes ni d'animaux.
 Cependant, le capitaine ayant fait tirer quelques pièces de
 notre artillerie, nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir
 une troupe de citoyens du Nouvel Orléans³, qui s'approchèrent
 1960 de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas
 découvert la ville. Elle est cachée, de ce côté-là, par une petite
 colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du Ciel.
 Ces pauvres habitants s'empresaient pour nous faire mille
 questions sur l'état de la France et sur les différentes provinces
 1965 où ils étaient nés. Ils nous embrassaient comme leurs frères
 et comme de chers compagnons qui venaient partager leur
 misère et leur solitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec
 eux, mais nous fûmes surpris de découvrir, en avançant, que,
 ce qu'on nous avait vanté jusqu'alors comme une bonne ville,

1. **Ressentiment** : émotion causée par la reconnaissance.

2. **Émulation** : rivalité positive, envie de surpasser l'autre.

3. **Nouvel Orléans** : ou Nouvelle-Orléans, ville de Louisiane, alors colonie française, située sur les rives du Mississippi.

1970 n'était qu'un assemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étaient habitées par cinq ou six cents personnes. La maison du Gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur et par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre, autour desquels règne un large fossé.

1975 Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint longtemps en secret avec le capitaine, et, revenant ensuite à nous, il considéra, l'une après l'autre, toutes les filles qui étaient arrivées par le vaisseau. Elles étaient au nombre de trente, car nous en avions trouvé au Havre une autre bande, qui s'était jointe
1980 à la nôtre. Le Gouverneur, les ayant longtemps examinées, fit appeler divers jeunes gens de la ville qui languissaient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux et le reste fut tiré au sort. Il n'avait point encore parlé à Manon, mais, lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit
1985 demeurer, elle et moi. J'apprends du capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés et qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit et de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur, mais, s'il est vrai que vous ayez autant de savoir-vivre que votre figure me le promet, je
1990 n'épargnerai rien pour adoucir votre sort, et vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage et désert. Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avait de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement
1995 dans la ville, et il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse, pour un chef de malheureux bannis¹. Il ne nous fit point de questions, en public, sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale, et, malgré notre tristesse, nous nous efforçâmes, Manon et moi, de contribuer
2000 à la rendre agréable.

Le soir, il nous fit conduire au logement qu'on nous avait préparé. Nous trouvâmes une misérable cabane, composée de planches et de boue, qui consistait en deux ou trois chambres de plain-pied², avec un grenier au-dessus. Il y avait fait mettre
2005 cinq ou six chaises et quelques commodités nécessaires à la

1. **Bannis** : condamnés à l'exil.

2. **De plain-pied** : au même niveau.

vie. Manon parut effrayée à la vue d'une si triste demeure. C'était pour moi qu'elle s'affligeait, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, et elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler, mais
 2010 lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'était moi seul qu'elle plaignait, et qu'elle ne considérait, dans nos malheurs communs, que ce que j'avais à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage, et même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrais-je ? lui dis-je. Je possède tout ce que je désire.
 2015 Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? Laissons au Ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le Gouverneur est un homme civil ; il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde
 2020 la pauvreté de notre cabane et la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paraissent mieux logées et mieux meublées que nous. Et puis, tu es une chimiste¹ admirable, ajoutai-je en l'embrassant, tu transformes tout en or.

2025 Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle, car, s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez
 2030 pour moi. Je vous ai causé des chagrins, que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère et volage, et même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingrante. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée. Mes larmes, que vous avez
 2035 vues couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse et de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans
 2040 ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances et de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en était pas digne, et

1. **Chimiste** : alchimiste, personne cherchant à transformer les métaux vils en or.

qui ne payerait pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées.

2045 Ses pleurs, son discours et le ton dont elle le prononça firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espèce de division dans mon âme. Prends garde, lui dis-je, prends garde, ma chère Manon. Je n'ai point assez de force
2050 pour supporter des marques si vives de ton affection ; je ne suis point accoutumé à ces excès de joie. Ô Dieu ! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je suis assuré du cœur de Manon. Il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux ; je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma félicité bien établie. Elle
2055 l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi, et je sais où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est au Nouvel Orléans
2060 qu'il faut venir, disais-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or ; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

2065 Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du Gouverneur. Il eut la bonté, quelques semaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer¹ dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettait en état de vivre sans être à charge
2070 à personne. Je pris un valet pour moi et une servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea. J'étais réglé dans ma conduite ; Manon ne l'était pas moins. Nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service et de faire du bien à nos voisins. Cette disposition officieuse² et la douceur de nos
2075 manières nous attirèrent la confiance et l'affection de toute la colonie. Nous fûmes en peu de temps si considérés, que nous passions pour les premières personnes de la ville après le Gouverneur.

1. **Qui vint à vaquer** : qui n'était pas pourvu, qui était inoccupé.

2. **Disposition officieuse** : tendance à rendre service.

L'innocence de nos occupations, et la tranquillité où nous
2080 étions continuellement, servirent à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avait jamais été une fille impie¹. Je n'étais pas non plus de ces libertins outrés², qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour et la jeunesse avaient causé tous nos désordres.
2085 L'expérience commençait à nous tenir lieu d'âge ; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étaient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon. Je connaissais les principes de son
2090 cœur. Elle était droite et naturelle dans tous ses sentiments, qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur. C'est, lui dis-je, de le faire approuver du Ciel. Nous avons l'âme trop belle, et le cœur trop bien fait, l'un et l'autre, pour vivre volontairement
2095 dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous était également impossible de nous aimer et de nous satisfaire par une voie légitime ; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus à ménager les lois arbitraires du rang et de la bienséance, où
2100 l'on nous croit même mariés, qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement et que nous n'anoblissions notre amour par des serments que la religion autorise ? Pour moi, ajoutai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur et ma main, mais je suis prêt à vous en renouveler
2105 le don au pied d'un autel. Il me parut que ce discours la pénétrait de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois, depuis que nous sommes en Amérique ? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce désir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption³ d'aspirer à la qualité de votre épouse. Ah ! Manon, répliquai-je, tu serais bientôt celle
2110 d'un roi, si le Ciel m'avait fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obstacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au Gouverneur et lui avouer que

1. **Impie** : qui rejette la religion.

2. **Outrés** : sans mesure, excessifs.

3. **Présomption** : prétention.

nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux
2115 amants vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indissolubles du
mariage. Ils ne les craindraient pas s'ils étaient sûrs, comme
nous, de porter toujours celles de l'amour. Je laissai Manon
au comble de la joie, après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au
2120 monde qui n'eût approuvé mes vues dans les circonstances
où j'étais, c'est-à-dire asservi fatalement à une passion que
je ne pouvais vaincre et combattu par des remords que je
ne devais point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui
accuse mes plaintes d'injustice, si je gémis de la rigueur du
2125 Ciel à rejeter un dessein que je n'avais formé que pour lui
plaire ? Hélas ! que dis-je, à le rejeter ? Il l'a puni comme un
crime. Il m'avait souffert avec patience tandis que je marchais
aveuglément dans la route du vice, et ses plus rudes châ-
2130 timents m'étaient réservés lorsque je commençais à retourner
à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le récit
du plus funeste événement qui fût jamais.

J'allai chez le Gouverneur, comme j'en étais convenu avec
Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre
mariage. Je me serais bien gardé d'en parler, à lui ni à per-
2135 sonne, si j'eusse pu me promettre que son aumônier¹, qui était
alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa
participation ; mais, n'osant espérer qu'il voulût s'engager au
silence, j'avais pris le parti d'agir ouvertement. Le Gouverneur
avait un neveu, nommé Synnelet, qui lui était extrêmement
2140 cher. C'était un homme de trente ans, brave, mais emporté et
violent. Il n'était point marié. La beauté de Manon l'avait tou-
ché dès le jour de notre arrivée ; et les occasions sans nombre
qu'il avait eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avaient
tellement enflammé sa passion, qu'il se consumait en secret
2145 pour elle. Cependant, comme il était persuadé, avec son oncle
et toute la ville, que j'étais réellement marié, il s'était rendu
maître de son amour jusqu'au point de n'en rien laisser éclat-
ter et son zèle s'était même déclaré pour moi, dans plusieurs
occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son oncle,
2150 lorsque j'arrivai au fort. Je n'avais nulle raison qui m'obligeât

1. **Aumônier** : homme d'Église chargé du service religieux.

de lui faire un secret de mon dessein, de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le Gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire, qu'il entendit avec plaisir, et, lorsque je le priai
2155 d'assister à la cérémonie que je méditais, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venait me donner quelques instructions sur
2160 mon mariage ; mais, après m'avoir salué froidement, il me déclara, en deux mots, que M. le Gouverneur me défendait d'y penser, et qu'il avait d'autres vues sur Manon. D'autres vues sur Manon ! lui dis-je avec un mortel saisissement de cœur, et quelles vues donc, Monsieur l'aumônier ? Il me répondit que
2165 je n'ignorais pas que M. le Gouverneur était le maître ; que Manon ayant été envoyée de France pour la colonie, c'était à lui à disposer d'elle ; qu'il ne l'avait pas fait jusqu'alors, parce qu'il la croyait mariée, mais, qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'était point, il jugeait à propos de la donner
2170 à M. Synnelet, qui en était amoureux. Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le Gouverneur, Synnelet et toute la ville ensemble n'oseraient porter la main sur ma femme, ou ma maîtresse, comme ils voudraient l'appeler.

2175 Je fis part aussitôt à Manon du funeste message que je venais de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avait séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour et que c'était l'effet de quelque dessein médité depuis longtemps. Ils étaient les plus forts. Nous nous trouvions dans le Nuvel Orléans comme
2180 au milieu de la mer, c'est-à-dire séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir ? dans un pays inconnu, désert, ou habité par des bêtes féroces, et par des sauvages aussi barbares qu'elles ? J'étais estimé dans la ville, mais je ne pouvais espérer d'émouvoir assez le peuple en ma faveur,
2185 pour en espérer un secours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent ; j'étais pauvre. D'ailleurs, le succès d'une émotion populaire était incertain, et, si la fortune nous eût manqué, notre malheur serait devenu sans remède. Je roulais toutes ces pensées dans ma tête. J'en communiquais une partie à Manon.

2190 J'en formais de nouvelles sans écouter sa réponse. Je prenais
un parti ; je le rejetais pour en prendre un autre. Je parlais seul,
je répondais tout haut à mes pensées ; enfin j'étais dans une
agitation que je ne saurais comparer à rien parce qu'il n'y en
eut jamais d'égale. Manon avait les yeux sur moi. Elle jugeait,
2195 par mon trouble, de la grandeur du péril, et, tremblant pour
moi plus que pour elle-même, cette tendre fille n'osait pas
même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes. Après
une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller
trouver le Gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des
2200 considérations d'honneur et par le souvenir de mon respect et
de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie. Elle me
disait, les larmes aux yeux : Vous allez à la mort. Ils vont vous
tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. Il
fallut beaucoup d'efforts pour la persuader de la nécessité où
2205 j'étais de sortir et de celle qu'il y avait pour elle de demeurer
au logis. Je lui promis qu'elle me reverrait dans un instant. Elle
ignorait, et moi aussi, que c'était sur elle-même que devaient
tomber toute la colère du Ciel et la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort. Le Gouverneur était avec son
2210 aumônier. Je m'abaissai, pour le toucher, à des soumissions
qui m'auraient fait mourir de honte si je les eusse faites pour
toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent
faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui
d'un tigre féroce et cruel. Ce barbare ne fit à mes plaintes que
2215 deux réponses, qu'il répéta cent fois : Manon, me dit-il, dépendait
de lui ; il avait donné sa parole à son neveu. J'étais résolu
de me modérer jusqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire
que je le croyais trop de mes amis pour vouloir ma mort, à
laquelle je consentirais plutôt qu'à la perte de ma maîtresse.

2220 Je fus trop persuadé, en sortant, que je n'avais rien à espérer
de cet opiniâtre¹ vieillard, qui se serait damné mille fois pour
son neveu. Cependant, je persistai dans le dessein de conser-
ver jusqu'à la fin un air de modération, résolu, si l'on en venait
aux excès d'injustice, de donner à l'Amérique une des plus
2225 sanglantes et des plus horribles scènes que l'amour ait jamais
produites. Je retournais chez moi, en méditant sur ce projet,

1. **Opiniâtre** : obstiné.

lorsque le sort, qui voulait hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il était brave ; il vint à moi. Ne me cherchez-vous
 2230 pas ? me dit-il. Je connais que mes desseins vous offensent, et j'ai bien prévu qu'il faudrait se couper la gorge avec vous. Allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avait raison, et qu'il n'y avait que ma mort qui pût finir nos différends. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la
 2235 ville. Nos épées se croisèrent ; je le blessai et je le désarmai presque en même temps. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie et de renoncer à Manon. J'avais peut-être le droit de lui ôter tout d'un coup l'une et l'autre, mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jetai son épée.
 2240 Reconnençons, lui dis-je, et songez que c'est sans quartier¹. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étais pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle² à Paris. L'amour conduisait mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre³, mais je le
 2245 pris sur le temps⁴ et je lui fournis un coup si vigoureux qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussitôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avait, pour moi, ni grâce ni délai de supplice à espérer.
 2250 Connaissant, comme je faisais, la passion du Gouverneur pour son neveu, j'étais certain que ma mort ne serait pas différée d'une heure après la connaissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'était pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril et
 2255 la nécessité de la perdre, me troublaient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux et à m'empêcher de reconnaître le lieu où j'étais. Je regrettai le sort de Synnelet. Une prompte mort me semblait le seul remède de mes peines. Cependant, ce fut cette pensée même qui me fit rappeler vivement mes
 2260 esprits et qui me rendit capable de prendre une résolution. Quoi ! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines ? Il

1. **Sans quartier** : sans pitié.

2. **De salle** : d'entraînement dans une salle d'armes.

3. **D'outre en outre** : de part en part.

4. **Je le pris sur le temps** : je le touchai au moment où il préparait une attaque.

y en a donc que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime ? Ah ! souffrons jusqu'aux plus cruelles extrémités pour secourir ma maîtresse, et remettons¹ à mourir après les avoir souffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi. J'y trouvai Manon à demi morte de frayeur et d'inquiétude. Ma présence la ranima. Je ne pouvais lui déguiser le terrible accident qui venait de m'arriver. Elle tomba sans connaissance entre mes bras, au récit de la mort de Synnelet et de ma blessure. J'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment².

J'étais à demi-mort moi-même. Je ne voyais pas le moindre jour à sa sûreté, ni à la mienne. Manon, que ferons-nous ? lui dis-je lorsqu'elle eut repris un peu de force. Hélas ! qu'allons-nous faire ? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville ? Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuse ; et moi, je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les sauvages ou entre les griffes des bêtes féroces. Elle se leva malgré sa faiblesse ; elle me prit par la main, pour me conduire vers la porte. Fuyons ensemble, me dit-elle, ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hasard, et nous n'aurions pas le temps de nous éloigner. Mais, chère Manon ! repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque ressource ? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici sans moi, et que je porte volontairement ma tête au Gouverneur ? Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir. Il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit, en sortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avais dans ma chambre et toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domestiques, qui étaient dans la chambre voisine, que nous partions pour la promenade du soir, nous avions cette coutume tous les jours, et nous nous éloignâmes de la ville, plus promptement que la délicatesse de Manon ne semblait le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution sur le lieu de notre retraite, je ne laissais pas d'avoir deux espérances,

1. **Remettons** : reportons.

2. **Retrouver le sentiment** : reprendre connaissance.

sans lesquelles j'aurais préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvait arriver à Manon. J'avais acquis assez de connaissance
2300 du pays, depuis près de dix mois que j'étais en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisait les sauvages. On pouvait se mettre entre leurs mains, sans courir à une mort certaine. J'avais même appris quelques mots de leur langue et
2305 quelques-unes de leurs coutumes dans les diverses occasions que j'avais eues de les voir. Avec cette triste ressource, j'en avais une autre du côté des Anglais qui ont, comme nous, des établissements dans cette partie du Nouveau Monde¹. Mais j'étais effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser, jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs
2310 journées de largueur, et quelques montagnes si hautes et si escarpées que le chemin en paraissait difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigoureux. Je me flattais, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources : des sauvages pour aider à nous conduire, et des Anglais pour
2315 nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi longtemps que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire environ deux lieues², car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il
2320 lui était impossible d'avancer davantage. Il était déjà nuit. Nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avait pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses
2325 volontés. J'aurais achevé de l'accabler mortellement, si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise et sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques moments à ses désirs. Je reçus ses soins en silence et avec honte. Mais, lorsqu'elle eut satisfait
2330 sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour ! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure en les étendant sous elle. Je la fis

1. Des Anglais qui ont, comme nous, des établissements dans cette partie du Nouveau Monde : des Grioux envisage de rejoindre une colonie anglaise en Caroline, pourtant éloignée de plus de 1 000 kilomètres.

2. Deux lieues : 8 kilomètres environ.

consentir, malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffais
2335 ses mains par mes baisers ardents et par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle, et à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux et paisible. Ô Dieu ! que mes vœux étaient vifs et sincères ! et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer !

2340 Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais, quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur, chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

2345 Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes. Je les approchai de mon sein,
2350 pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix faible, qu'elle se croyait à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais,
2355 ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions.
2360 Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que
2365 j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion au commencement du
2370 second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution

de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts
 2375 pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre, dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée,
 2380 pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute
 2385 l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer la fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle
 2390 avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel et j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que, pendant tout l'exercice
 2395 de ce lugubre ministère¹, il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais et le dessein déterminé de mourir avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi, ne demeurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais
 2400 sur la fosse, sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restait.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de
 2405 Synnelet ayant été rapporté à la ville et ses plaies visitées avec soin, il se trouva, non seulement qu'il n'était pas mort, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle manière les choses s'étaient

1. **Lugubre ministère** : mission funèbre.

2410 passées entre nous, et sa générosité le porta sur-le-champ à
publier¹ les effets de la mienne. On me fit chercher, et mon
absence, avec Manon, me fit soupçonner d'avoir pris le parti
de la fuite. Il était trop tard pour envoyer sur mes traces ;
2415 mais le lendemain et le jour suivant furent employés à me
poursuivre. On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse
de Manon, et ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant
presque nu et sanglant de ma blessure, ne doutèrent point que
je n'eusse été volé et assassiné. Ils me portèrent à la ville. Le
2420 mouvement du transport réveilla mes sens. Les soupirs que je
poussai, en ouvrant les yeux et en gémissant de me retrouver
parmi les vivants, firent connaître que j'étais encore en état
de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux. Je
ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon
2425 procès fut instruit, et, comme Manon ne paraissait point, on
m'accusa de m'être défait d'elle par un mouvement de rage et
de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure.
Synnelet, malgré les transports de douleur où ce récit le jeta,
eut la générosité de solliciter ma grâce. Il l'obtint. J'étais si
faible qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans
2430 mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente
maladie. Ma haine pour la vie ne diminuait point. J'invoquais
continuellement la mort et je m'obstinaï longtemps à rejeter
tous les remèdes. Mais le Ciel, après m'avoir puni avec tant
de rigueur, avait dessein de me rendre utiles mes malheurs et
2435 ses châtimens. Il m'éclaira de ses lumières, qui me firent rap-
peler des idées dignes de ma naissance et de mon éducation.
La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon
âme, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me
livrai entièrement aux inspirations de l'honneur, et je conti-
2440 nuai de remplir mon petit emploi, en attendant les vaisseaux²
de France qui vont, une fois chaque année, dans cette partie de
l'Amérique. J'étais résolu de retourner dans ma patrie pour y
réparer, par une vie sage et réglée, le scandale de ma conduite.
Synnelet avait pris le soin de faire transporter le corps de ma
chère maîtresse dans un lieu honorable.

1. **Publier** : faire connaître publiquement.

2. **Vaisseaux** : navires.

2445 Ce fut environ six semaines après mon rétablissement que, me promenant seul, un jour, sur le rivage, je vis arriver un vaisseau que des affaires de commerce amenaient au Nouvel Orléans. J'étais attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême en reconnaissant Tiberge parmi
2450 ceux qui s'avançaient vers la ville. Ce fidèle ami me remit de loin, malgré les changements que la tristesse avait faits sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avait été le désir de me voir et de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu la lettre que je lui avais écrite du Havre,
2455 il s'y était rendu en personne pour me porter les secours que je lui demandais ; qu'il avait ressenti la plus vive douleur en apprenant mon départ et qu'il serait parti sur-le-champ pour me suivre, s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile ; qu'il en avait cherché pendant plusieurs mois dans divers ports et
2460 qu'en ayant enfin rencontré un, à Saint-Malo, qui levait l'ancre pour la Martinique, il s'y était embarqué, dans l'espérance de se procurer de là un passage facile au Nouvel Orléans ; que, le vaisseau malouin¹ ayant été pris en chemin par des corsaires espagnols et conduit dans une de leurs îles, il s'était échappé
2465 par adresse ; et qu'après diverses courses, il avait trouvé l'occasion du petit bâtiment² qui venait d'arriver, pour se rendre heureusement près de moi.

Je ne pouvais marquer trop de reconnaissance pour un ami si généreux et si constant. Je le conduisis chez moi. Je
2470 le rendis le maître de tout ce que je possédais. Je lui appris tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de France, et pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendait pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avait jetées autrefois dans mon cœur commençaient à produire des fruits dont il
2475 allait être satisfait. Il me protesta qu'une si douce assurance le dédommageait de toutes les fatigues de son voyage.

Nous avons passé deux mois ensemble au Nouvel Orléans, pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France, et nous étant enfin mis en mer, nous prîmes terre, il y a quinze jours, au
2480 Havre-de-Grâce. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris,

1. **Malouin** : de Saint-Malo.

2. **Bâtiment** : bateau.

par la réponse de mon frère aîné, la triste nouvelle de la mort de mon père, à laquelle je tremble, avec trop de raison, que mes égarements n'aient contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussitôt, dans le dessein
2485 de me rendre à quelques lieues de cette ville, chez un gentilhomme de mes parents, où mon frère m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE